This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

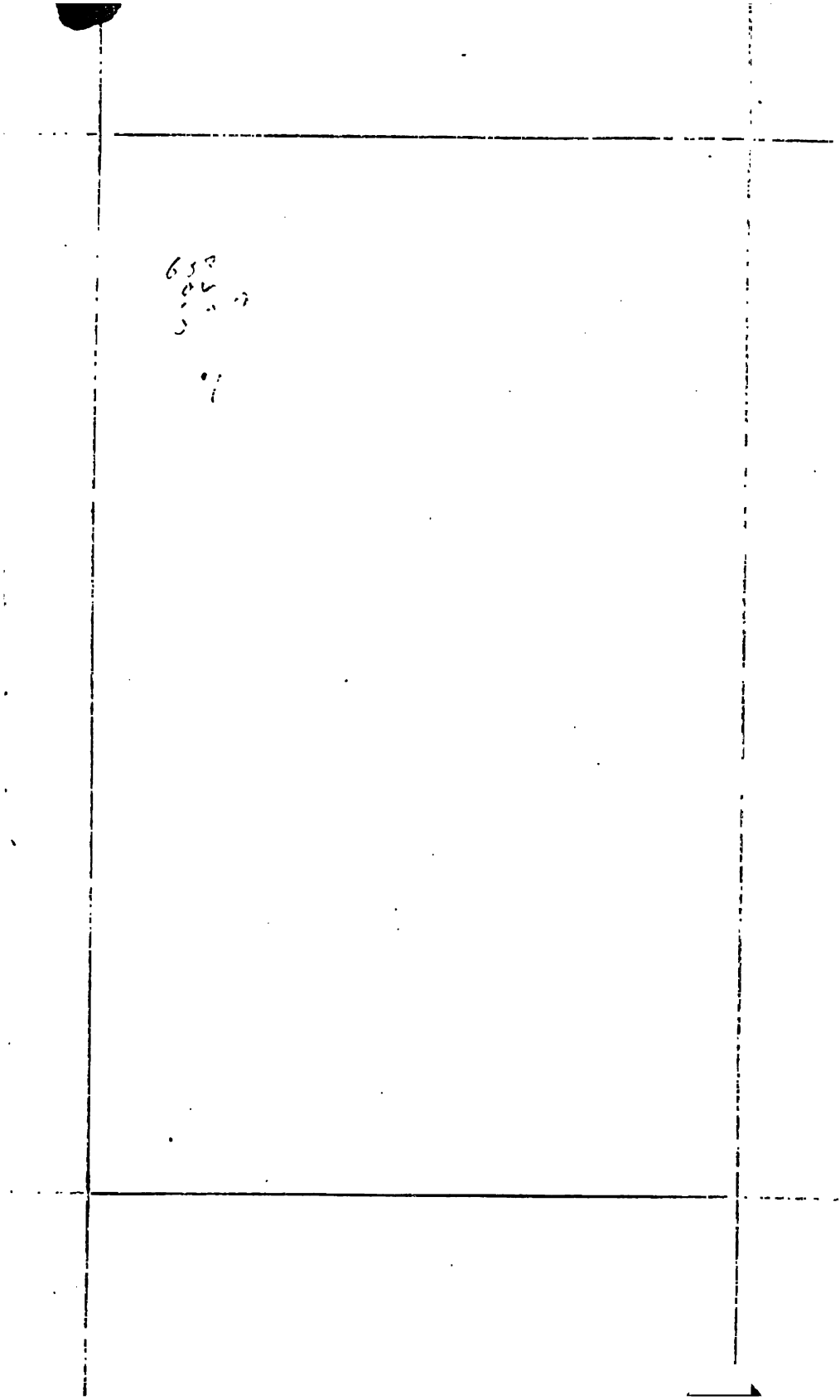
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06829622 1

THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
PRESENTED BY
Dr Arthur Purdy Stout
20 Feb. 1914

Kurian.



51-

LA CHINE.

HUIT ANS AU YUN-NAN.

✓

La Chine.

HUIT ANS au YUN-NAN.

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE,

par M. Pourias,
de la Société des Missions étrangères de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE. — MDCCCLXXXIX.

S.G

THE N
PUBLI
659300
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1914 L

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Notice sur l'Auteur.

SOUS le voile de l'anonyme un missionnaire du Yun-nan a publié, en 1881, dans le Bulletin des *Missions Catholiques*, le journal de ses travaux apostoliques et l'histoire de la fondation et des développements de son district. Ce journal nous a paru plein de charmes et du plus grand intérêt. Le style en est simple, naturel et sans prétention.

L'Introduction renferme sur la province du Yun-nan, une des plus inacessibles et des moins connues du céleste Empire, des renseignements précieux au point de vue de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie de ce pays. Les circonstances actuelles donnent à ce travail un intérêt tout particulier. Le Yun-nan, en effet, confine à l'ouest avec la Birmanie que les armes britanniques viennent de joindre à l'empire des Indes. Au sud il est limitrophe du Tong-King, aujourd'hui sous le protectorat de la France.

Après un rapide aperçu sur le pays qu'il évangélise, l'auteur nous fait assister à l'établissement et au développement de notre sainte religion dans le district de Kiu-tsin. Il nous initie aux difficultés qu'il a fallu vaincre, aux périls qu'il a fallu courir et aux travaux qu'il a fallu entreprendre pour implanter la foi au milieu de populations si diverses et si diversement disposées à l'embrasser.

Au début, c'est le petit grain de sénevé jeté par Dieu sur un sol encore vierge, et qui va grandissant malgré tous les obstacles pour devenir bientôt un grand arbre. C'est comme par hasard que l'Évangile pénètre dans ce pays. Quand toute seule, en quelque sorte, la divine Providence y a commencé son œuvre, elle y amène, comme à leur insu, ceux qu'elle a choisis pour être ses instruments.

Un premier missionnaire que la guerre civile a chassé de la capitale de la province où il était établi, vient chercher un refuge dans le district de Kiu-tsin. Le petit troupeau qu'il y trouve se groupe autour de lui, et si sa présence est parfois impuissante à le préserver de la persécution, du moins elle est pour lui une consolation et un appui.

En dépit des efforts du démon, notre sainte religion s'affermit et prend tous les jours une nouvelle extension dans le pays. Le missionnaire de passage que les événements appellent

Vol. 5/-

ailleurs, est remplacé bientôt par un, deux et plusieurs missionnaires, et aujourd'hui le district de Kiu-tsin est un des plus florissants de la mission du Yun-nan.

Les épisodes dont le récit est émaillé, sont aussi variés qu'attrayants. La physionomie du missionnaire, le caractère des peuples au milieu desquels il travaille, la manière dont s'exerce son apostolat, tout cela ressort parfaitement. Aussi, rien n'est-il plus capable de faire connaître au lecteur l'œuvre des missions, de la lui faire aimer et de le porter à la soutenir et à l'encourager par ses prières et ses aumônes.

C'est le but que s'est proposé l'auteur. Celui-ci en nous initiant au secret de ses travaux, de ses peines et de ses consolations, avait par modestie caché son nom sous le couvert de l'anonyme. Aujourd'hui que la mort a mis un terme à son apostolat, nous ne sommes plus tenus à la même réserve, et nous ajouterons à son récit quelques mots sur sa carrière apostolique, sur ses derniers moments et sur les regrets qui l'ont accompagné dans la tombe.

M. l'abbé Émile-René Pourias est originaire du diocèse d'Angers, qui depuis bien des années donne à l'Église de nombreux missionnaires. Il naquit à Saint-Martin du Bois le 16 septembre 1843. Dès l'enfance le jeune René montra d'excellentes dispositions qui s'affermirent et se développèrent avec l'âge. Son aïeule qui l'affectionnait particulièrement, souhaitait qu'il se donnât à Dieu et devînt prêtre. Elle s'en ouvrait souvent à M. l'abbé Augereau, alors vicaire et aujourd'hui curé de Saint-Martin. Cet excellent prêtre avait remarqué les qualités de l'enfant, il voulut seconder ce pieux désir et s'offrit à lui enseigner les premiers éléments du latin. Informé que pour lui donner ses soins, Monsieur le vicaire n'attendait plus que son acquiescement, l'adolescent accourut tout joyeux au presbytère lui exprimer son bonheur et sa reconnaissance.

Dès ce moment il se forma entre le maître et l'élève des liens d'amitié et de dévouement que la mort n'a pas brisés. « Je vous sais gré, nous écrivait M. l'abbé Augereau de qui nous tenons ces détails, de me fournir l'occasion de m'entretenir de celui que je peux bien appeler mon enfant et dont le souvenir m'est toujours très cher. »

Le jeune René demeura un an confié aux soins du vicaire de Saint-Martin. C'était un essai qui tourna à son avantage et fit bien augurer de l'avenir. Ses talents étaient plus solides

que brillants, mais ne manquaient pas de distinction. Doué d'un caractère doux et facile, il se faisait aimer de ses petits camarades. Sa piété se révélait par sa bonne tenue à l'église et au service de l'autel.

Au collège de Combrée où il entra l'année suivante, il réalisa les espérances qu'il avait données à son premier maître. Son application à l'étude ne fut pas sans succès, et sa docilité lui mérita l'estime de ses supérieurs. Le directeur spirituel du collège était alors le vénérable abbé Piou dont la mémoire est et sera longtemps encore en bénédiction dans le diocèse d'Angers. Ce saint prêtre apprécia bien vite le futur missionnaire et lui voua une affection toute particulière. Longtemps après le départ de M. Pourias pour la Chine, le bon vieillard aimait à faire l'éloge de celui dont il avait discerné et encouragé la sublime vocation.

A l'école d'un directeur aussi expérimenté, le jeune René fit de constants progrès dans la vertu et la piété, et tous ceux qui le voyaient de plus près purent dès lors conjecturer ce qu'il deviendrait un jour. C'était le témoignage que lui rendait un jour son curé : « René Pourias, disait-il à son vicaire, sera un saint prêtre. Je suis heureux que vous l'ayez lancé dans la carrière ecclésiastique, il n'y a qu'un jeune homme bien pieux à prier comme lui, et quiconque prie comme il le fait, comme je l'ai vu souvent faire, ne peut pas ne pas être un homme de Dieu. »

A Combrée comme au village, M. Pourias se fit aimer de ses camarades. Il avait d'ailleurs le cœur bon, sensible et généreux. Aussi, à la nouvelle de sa mort, tous ses condisciples accoururent à Saint-Martin afin de lui donner un témoignage de leur affection et assister au service solennel célébré dans sa paroisse natale pour le repos de son âme. Après la cérémonie funèbre, ce fut un concert unanime d'éloges à la mémoire du défunt.

Cependant, la voix de Dieu se faisait entendre au cœur du séminariste. Il entrevoyait au delà des limites de son diocèse et de la France, des pays lointains où des millions d'hommes végètent dans l'ignorance du vrai Dieu et les corruptions de l'idolâtrie. Fidèle à la grâce de celui qui l'appelait à la conquête des âmes, il s'était dit : je serai missionnaire.

Il ne put, toutefois, réaliser aussitôt qu'il le souhaitait son généreux dessein. En même temps que la tendresse de sa mère s'alarmait, ses premiers maîtres conseillaient un délai.

Son entrée au séminaire des Missions Étrangères fut donc différée. Il ressentit vivement le sacrifice, mais il l'accepta avec résignation.

Au grand séminaire d'Angers, les qualités qu'on avait remarquées en lui à Combrée ne se démentirent pas. Il fut l'élève pieux, régulier, studieux qui s'était fait estimer et aimer au collège. Et quand, à la fin de l'année d'épreuve qui lui avait été imposée, on apprit qu'il se disposait à partir pour les missions, sa détermination ne causa aucune surprise : la conduite et le langage du futur missionnaire depuis longtemps la faisaient pressentir.

M. Pourias arriva au séminaire des Missions Étrangères le 15 septembre 1865. Ses vœux étaient comblés, plus rien ne faisait obstacle à sa vocation ; désormais son unique préoccupation devait être de s'en rendre de plus en plus digne et de se préparer aux travaux de l'apostolat. Nous n'avons aucun détail sur son séjour au séminaire de la rue du Bac. La modestie qui lui était naturelle l'a empêché de révéler au dehors aucune des industries de sa piété et des rigueurs de sa mortification. Mais, s'il faut juger de l'arbre par les fruits qu'il porte, la carrière du missionnaire nous dit assez ce que dut être l'aspirant à l'apostolat.

Après un séjour de près de trois ans au séminaire des Missions, M. Pourias fut ordonné prêtre le 6 juin 1868 et partit pour le Yun-nan le 16 août de la même année.

Ce que fut le nouveau missionnaire dans cette partie du champ du Père de famille, qui lui avait été assignée, son livre le dira plus complètement et mieux que nous ne le saurions faire. Après quelques mois passés à la résidence épiscopale de Tong-ky auprès de son vénérable évêque, il fut envoyé dans le *haut Yun-nan*, à Kiu-tsin, qu'il quitta en 1876 pour se rendre à Péking où Mgr Ponsot l'envoyait traiter des intérêts de la mission, et de là à Hong-kong où il devait trouver les soins qu'exigeait l'état de sa santé gravement compromise par une chute. A son retour, il fut chargé de la construction de l'oratoire et de la résidence de Yun-nan-sen, la capitale de la province, où le vicaire apostolique se disposait à transporter le centre de la mission. A peine ce travail était-il achevé qu'il fut obligé d'aller de nouveau se soigner à Hong-kong. Après un séjour de plusieurs mois au *sanatorium* des Missions Étrangères, il revint dans sa chère mission et fut placé à Tong-chouan.

« Ce district (1), fondé par Mgr Fenouil (2), ne comptait alors qu'une soixantaine de néophytes : de plus, cette chrétienté, toute jeune encore, était éprouvée par la persécution. Les francs-maçons chinois l'avaient complètement ruinée, et dans la ville et les environs le nom chrétien était en horreur.

« En moins de trois ans, les choses changèrent complètement d'aspect. A peine M. Pourias était-il installé à Tong-tchouan que les néophytes reprirent courage : le Père sut se faire aimer de tous, et aujourd'hui (3) nous comptons dans ce poste plus de 400 chrétiens, sans parler d'environ 2000 catéchumènes, dans un rayon de dix à quinze lieues autour de la ville ; dix nouvelles stations ont été fondées, quelques-unes comptent plus de cent néophytes. Quand la mort a surpris le P. Pourias, il était occupé à bâtir deux nouvelles églises, l'une à trois lieues de la ville et l'autre à une douzaine de lieues.

« Ces chiffres disent assez éloquemment quels furent le zèle et l'habileté du missionnaire. » Ces premiers résultats à Tong-tchouan faisaient espérer d'autres succès, mais le moment était venu pour le bon et fidèle serviteur de recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Nous empruntons à la lettre déjà citée le récit des derniers moments et de la mort précieuse devant Dieu du vaillant missionnaire.

« C'est le 26 mars (1884) que M. Pourias ressentit les premières atteintes du mal qui nous l'a ravi. Ce fut d'abord peu de chose, et comme il avait souvent éprouvé des indispositions de ce genre, il n'y fit pas attention. Mais, le jeudi 27, le malaise s'accentua. Vers 4 heures du soir, après s'être longtemps promené de long en large devant la maison, le cher Père entra tout à coup dans ma chambre. « Je me sens très « mal, me dit-il, et comme on ne sait ce qui peut arriver, je « veux me confesser tout de suite (il l'avait fait depuis trois « ou quatre jours), c'est mon remède en pareille circonstance. » Après sa confession il fut presque aussitôt pris de vomissements très douloureux. Il se mit au lit et demeura persuadé qu'il n'en relèverait pas ; la pensée de la mort ne le quittait plus. « C'est fini, disait-il en chinois aux catéchistes qui le soi- « gnaient, c'est fini, ma carrière est terminée, cette fois il faut « régler ses comptes. »

« La nuit qui suivit et la journée du lendemain furent très pénibles, cependant le samedi, veille de la Passion, je le crus

1. Lettre de M. Ch. Segein, missionnaire au Yun-nan.
2. Actuellement évêque de Ténédos et vicaire apostolique du Yun-nan. — 3. 1884.

sauvé. Il se leva d'assez bonne heure, vaqua toute la journée à ses affaires accoutumées et n'alla se coucher qu'à 5 heures du soir. Mais le dimanche de la Passion, le mal reprit le dessus. Dans la soirée je m'aperçus que notre cher malade était en délire. Ses paroles n'avaient aucune suite. Je le quittai un instant pour aller présider la prière du soir ; quand je revins, le délire avait cessé. « Je suis bien malade, me dit-il alors, ne vous êtes « vous pas aperçu tout à l'heure que j'étais en délire ? Vite, « donnez-moi une nouvelle absolution, car il pourrait se faire « que je meure cette nuit, je sens que le délire revient. »

« J'entendis de nouveau sa confession, puis lui proposai l'Extrême-Onction qu'il reçut en pleine connaissance, répondant lui-même aux prières. Lorsqu'il eut été administré, il me parut beaucoup moins abattu ; la nuit fut assez tranquille, et le lendemain, il y eut un mieux relatif, qui me fit concevoir de sérieuses espérances.

« Mais le mercredi de la Passion, ces espérances commencèrent à s'évanouir. Le délire revint plus fortement que jamais et continua les jours suivants, avec quelques rares intervalles de lucidité parfaite, pendant lesquels il expimait les sentiments de la plus vive piété et de la plus entière résignation à la volonté de Dieu. Parfois ses souffrances, vraiment terribles, lui arrachaient un mot de plainte : aussitôt il se reprochait ce mot comme une faute : « Non, non ! Je ne veux pas me plaindre ! « Oh ! que Dieu est bon ! Comme la souffrance éclaire et « purifie ! Je ne changerais pas ma position pour les plus belles « du monde ! »

Le samedi soir, il ne me reconnut plus. Il me prenait pour Mgr de Ténédos [1] et me parlait comme à Sa Grandeur. Vers 8 heures, je lui annonçai que j'allais lui donner l'absolution et l'invitai en même temps à faire un acte de contrition et de conformité à la volonté de Notre-Seigneur, je lui dis aussi de diriger son intention pour gagner les indulgences. Je crois qu'il me comprit, car il sembla se recueillir au moment où j'élevais la main.

« Cependant, d'heure en heure les progrès du mal s'accentuaient ; ils étaient rapides, effrayants : bientôt une sueur froide inonda son visage et tous ses membres : la mort arrivait à grands pas : « Cette nuit, disaient en pleurant nos dévoués catéchistes qui ne l'ont pas quitté un instant, cette nuit, ou demain au plus tard, le Père va monter au ciel ! »

1. Mgr Fenouil vicaire-apostolique du Yun-nan.

« Hélas ! leurs prévisions ne devaient pas être trompées. Bientôt la respiration devint rapide et saccadée ; l'agonie commença vers 2 heures du matin. Je récite alors les prières du rituel, puis de temps en temps je lui suggère quelque pieuse invocation. Tout à coup la respiration se fait moins bruyante et plus rare. Je lui donne une dernière absolution. A peine avais-je achevé la formule sacramentelle que le dernier soupir s'exhalait de sa poitrine. Il était 4 heures du matin.

« Deux heures après, les chrétiens arrivaient à la chapelle pour entendre la sainte Messe et assister à la bénédiction des Rameaux. Au commencement de la cérémonie, je leur annonçai la triste nouvelle. Des larmes silencieuses coulèrent de toutes les paupières ; mais quand, après la messe, on apporta dans la chapelle le corps revêtu des ornements sacerdotaux, la douleur longtemps contenue éclata en véritables sanglots.

« Bientôt le bruit de sa mort se répandit dans toute la ville, et partout ce fut un concert d'éloges et de regrets; les visites de condoléance affluèrent. Le sous-préfet vint dans la matinée et voulut considérer la dépouille mortelle de notre cher confrère. Il fit alors quelques réflexions bien justes. Puissent-elles être sincères et produire dans sa pauvre âme un germe de salut ! « Vous autres, chrétiens, me dit-il, vous ne craignez pas la mort, car elle est pour vous le commencement d'un bonheur céleste et éternel, mais nous!!...» Et il sembla méditer pendant quelques instants.

« Le préfet vint aussi. Quand on m'apporta sa carte de visite, j'étais moi-même sur mon lit, cloué par la fièvre. Je ne pouvais donc pas le recevoir et le priai de m'excuser.Mais lui, sans s'offenser de mon refus dont il comprenait, du reste, parfaitement les raisons, força la consigne et, malgré ses habits et son train de cérémonie, vint tout simplement me voir dans ma chambre de malade : ce qui pour un grand mandarin chinois et païen est une chose bien extraordinaire. Nous causâmes assez longuement, puis il voulut, lui aussi, voir une dernière fois le visage de son *ami*. Il se rendit donc à la chapelle où tous nos chrétiens de la ville et des villages à dix ou quinze lieues à la ronde, chantaient l'office des morts.

« A son entrée, les chants cessèrent. Il se recueillit un instant devant le cadavre, puis s'adressant aux chrétiens : « Votre Père est monté au ciel jouir de l'éternelle félicité.

« Vous venez prier auprès de lui, c'est bien ! Mais vous avez « un grand devoir à remplir, c'est celui de la reconnaissance. « Le Père a travaillé, il a vécu, il a souffert, il est mort pour « vous, pour vous enseigner la vertu et vous exhorter à la « pratiquer. Il faut donc être reconnaissants. Votre reconnais- « sance, vous la prouverez par votre fidélité à mettre en « pratique les enseignements qu'il vous a donnés, par votre « ponctualité à observer tous les préceptes de votre précieuse « religion. Rappelez-vous donc tout ce qu'il vous a prêché. « Il vous reste encore un Père, il faut lui obéir, écouter ses « conseils et en faire la ligne de votre conduite, etc., etc... »

« Ces paroles sont sorties de la bouche d'un grand mandarin païen, dans un oratoire chrétien et devant le cercueil d'un missionnaire. Cela ne se voit pas bien souvent en Chine. Sans doute, le bon Dieu nous a singulièrement favorisés à Tong-tchouan en nous envoyant de semblables mandarins. Mais seraient-ils aussi bienveillants si le missionnaire n'avait su habilement seconder d'aussi bonnes dispositions ?

« Le P. Pourias avait cette précieuse qualité. Une parfaite connaissance des mœurs du Céleste-Empire et une aptitude spéciale pour traiter avec les mandarins, lui avaient acquis partout où il passa, non seulement l'admiration, mais l'estime universelle de ces derniers. Et cependant, devant eux, jamais il n'a oublié son caractère de prêtre, ni sa vocation de missionnaire. Il savait glisser dans la conversation quelques mots de doctrine, destinés à produire dans la suite des germes de salut.

H. A.

AVANT-PROPOS.

PAR l'ordre de mon vénérable évêque, Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, j'ai entrepris de raconter comment la religion chrétienne a été établie dans le district de Kiu-tsin-fou et de faire connaître l'œuvre des missions et la manière dont Dieu se sert des hommes pour convertir les peuples.

Lorsque pour la première fois, le futur missionnaire entend la voix de Dieu qui l'appelle à l'apostolat, jeune alors, d'une santé vigoureuse, d'un zèle ardent, il lui tarde de partir. Il lui semble que la conversion du monde entier ne devrait coûter que quelques années de labeur. Cet enthousiasme est une grâce, et nous en avons alors tout particulièrement besoin pour nous aider à faire avec courage le sacrifice de la famille et de la patrie. Mais l'exercice de l'apostolat n'est pas aussi facile que nous le représente souvent notre imagination.

Et d'abord la conversion des peuples est un mystère de la toute-puissance divine, et il est difficile à l'homme d'en pénétrer les secrets et d'en prévoir l'issue : travailler à cette œuvre c'est, dans une certaine mesure, coopérer à l'action divine, ce n'est nullement la diriger. Le missionnaire est entre les mains de Dieu ce qu'est le manœuvre aux ordres de l'architecte. Grâce au travail du premier, la maison s'élève, c'est lui qui prépare les matériaux et les dispose au gré du dernier ; en un mot, il est le bras qui exécute, l'instrument qui agit, mais c'est à l'architecte qu'il appartient de tracer le plan de

l'édifice, d'en coordonner les détails et d'en diriger la construction.

Dans les missions, il est impossible de travailler quelques années, quelques mois même, sans constater avec évidence que le missionnaire par lui-même ne peut absolument rien,et que, s'il plante, s'il arrose, c'est Dieu et Dieu seul, qui donne l'accroissement.

A peine arrivé dans la partie du champ du Père de famille qu'il doit cultiver, il se trouve aux prises avec toutes sortes de difficultés : difficulté d'une et souvent de plusieurs langues à apprendre et dont l'étude paraît parfois pénible et fastidieuse ; difficulté provenant des coutumes du pays, auxquelles il faut s'assujettir ; difficulté résultant enfin du climat qui, dès les premiers mois, éprouve et parfois même ruine pour toujours les santés les plus robustes.

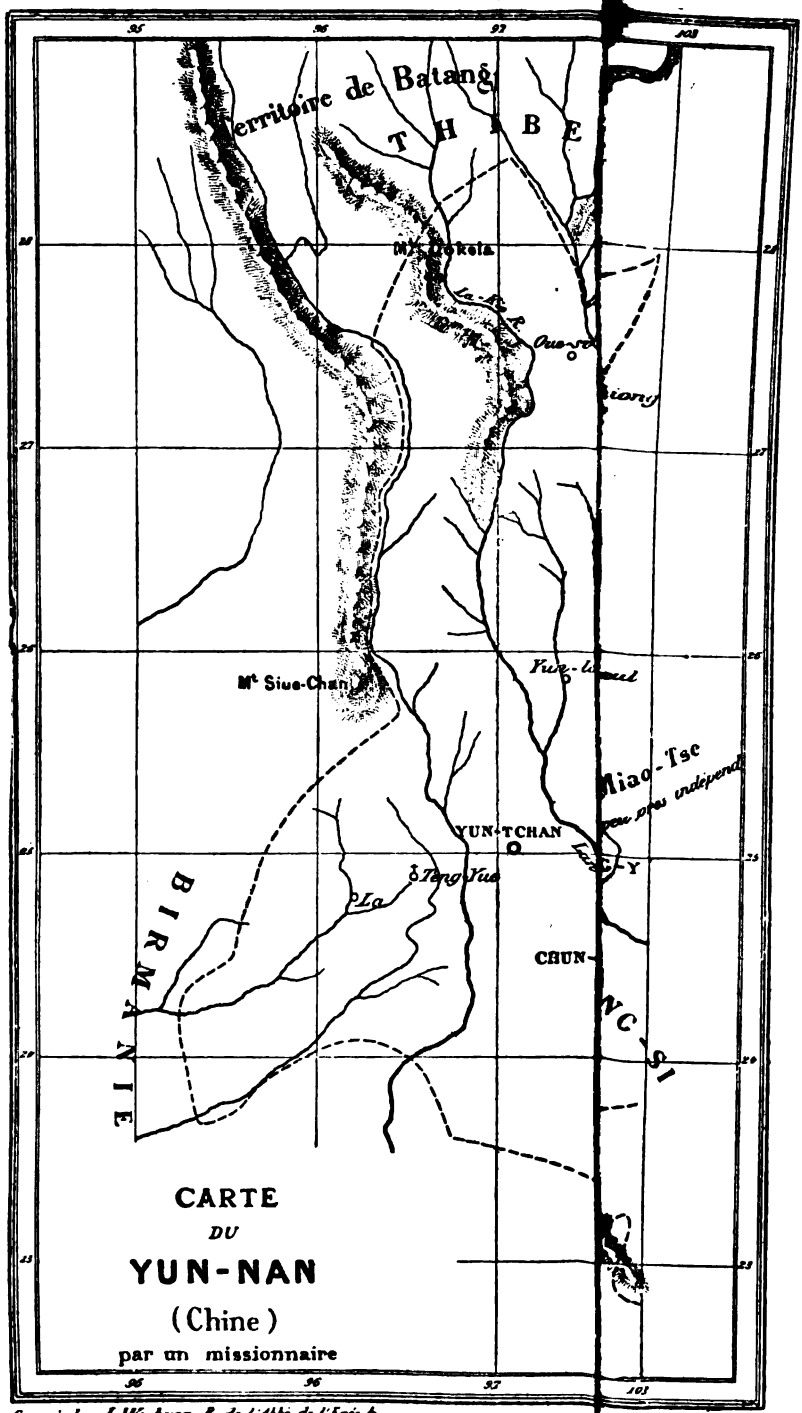
Ces premières difficultés vaincues ou éludées en partie, commence alors la plus grande de toutes, celle d'une lutte sans trève avec Satan, lutte de chaque jour, de chaque heure, lutte suprême pour tâcher de conquérir une portion de l'immense empire encore soumis à l'irréconciliable ennemi de Dieu ; c'est alors qu'il faut à l'homme apostolique une patience, une charité, une abnégation, une confiance en Dieu que rien ne décourage. Comme le grand apôtre, il doit se faire tout à tous pour gagner tout le monde à J.-C. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I Cor. IX, 22.) Comme lui, il doit être prêt à souffrir tous les outrages et toutes les persécutions, bénissant ceux qui le maudissent, supportant ceux qui le poursuivent, priant

1. Voir pour toute cette étude la carte du Yun-nan.

pour ceux qui blasphèment contre lui, *maledicimur et benedicimus; persecutionem patimur et sustinemus ; blasphemamur, et obsecramus ; tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus omnium peripsema usque adhuc.* (I Cor. IV, 13.)

Accordez-moi, Seigneur, la grâce de pratiquer jusqu'à la fin ces vertus apostoliques ; et puisque vous m'avez appelé à l'honneur de vous servir et de travailler au salut des âmes, donnez-moi ce courage, cette patience, cette charité, cet esprit de renoncement qui me sont nécessaires. Bénissez mes travaux, bénissez mes joies, bénissez mes peines, et que tout soit pour votre plus grande gloire !

FOUND



Gravé chez L. Wuhrer, R. de l'Abbé de l'Épée 6

INTRODUCTION.

I.

Le Yun-nan, ses limites, son histoire. — Révolutions dont il a été le théâtre. — Influence dont y jouissent les mandarins militaires.

LE Yun-nan est parmi les provinces de la Chine une des plus vastes et des moins connues. Sa proximité de la Birmanie, la possibilité de relier par elle l'empire chinois avec l'Inde, la richesse minéralogique de son sol ont cependant, dans ces dernières années, attiré l'attention de l'Angleterre, tandis que des explorateurs français tentaient de s'y frayer une route par la voie de l'Annam et du Tong-King.

Il semble donc qu'une étude approfondie de ce pays si différent du reste de la Chine, ne serait pas sans actualité.

D'où viennent, en effet, ces nombreuses peuplades, disséminées çà et là dans toute l'étendue de la province ? Quel est le lieu de leur origine, quelles analogies présentent et leurs langues et leurs mœurs? Comment expliquer le fait de l'existence dans un même pays de populations si diverses, si hétérogènes en apparence et néanmoins vivant ensemble dans un milieu qui leur est étranger, sans altérer leurs races, sans modifier leurs usages, sans rien perdre de leur cachet primitif et sans se confondre entre elles ?

Ce sont là autant de questions qui offrent le plus grand intérêt et dont la solution éclaircirait peut-être plus d'un problème sur le mélange des races dans l'extrême Asie. Il ne m'appartient pas de les résoudre ; la tâche, d'ailleurs, serait au-dessus de mes forces. Toutefois, pour faciliter l'intelligence des faits que j'ai à raconter, je dirai quelque chose de la situation géographique du Yun-nan, de son histoire, de la nature de ses productions et du caractère de ses

habitants, puis je donnerai un résumé succinct de l'état du christianisme dans cette province et des obstacles qui s'opposent en Chine à la propagation de l'Évangile.

Selon la grande géographie impériale, le Yun-nan *(midi nuageux)*, qui limite la Chine à l'occident, mesure environ 250 lieues de l'est à l'ouest et 150 lieues du nord au sud. Il se trouve situé par le 25° de latitude et le 100° de longitude du méridien de Paris.

Il est borné au nord par le Thibet et le Su-tchuen ; au midi, par le Tong-king et le Laos ; à l'est, par le Kouy-tchéou; à l'ouest, par la Birmanie.

Dès le commencement, toujours d'après la grande géographie chinoise, le Yun-nan a été tributaire de l'empire du Milieu.

Avant la dynastie des Tchéou, c'est-à-dire plus de 1,100 ans avant J.-C., il portait le nom de *cent royaumes*, Pékoué. Sous le règne de l'empereur Shiao-kin-ty des Han occidentaux, les *cent royaumes* prirent le nom de Yun-nan pour le changer peu après en celui de Y-tchéou. Sous l'empereur Kouang-au-ty des Han orientaux, la province de Y-tchéou fut divisée en plusieurs préfectures ou *Kuin*.

Du temps des *trois royaumes*, 190 ans après J.-C., Kong-min, général de Liéou-py, roi du Su-tchuen, en fit la conquête définitive et lui donna le nom de Kien-liu qu'il porta pendant 350 ans. Puis, à l'époque de la dynastie des Tang, sous l'empereur Tay-tsong (627 après J.-C.) le Kien-liu reprit son nom de Yun-nan qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Ce fut probablement lors de la conquête du Yun-nan par Kong-min et avant la dynastie des Tsin que furent nommés les *Thou-ssé* ou chefs feudataires des tribus aborigènes. Ce n'est toutefois qu'à l'époque de la dynastie des Min, sous l'empereur Chen-tsong, l'an 1573 de notre ère, qu'apparaît dans l'histoire le nom de *Thou-ssé*.

Également sous la dynastie des Min, l'administration du Yun-nan fut confiée à un trésorier provincial ou *fanthay* qui jouissait d'un pouvoir égal à celui d'un vice-roi. « Dès lors

dit la grande géographie, le Yun-nan commença à participer à la civilisation chinoise [1]. »

Bien que soumis à l'empire, le Yun-nan fut perpétuellement le théâtre de nombreuses révoltes et, de tous temps, les Chinois eurent à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les tribus aborigènes.

Ils ne réussirent même à les pacifier qu'en alliant la clémence à la force. Ils durent choisir les chefs dans les tribus elles-mêmes et se les attacher par des titres honorifiques. En même temps, ils eurent soin d'élever des forteresses et des camps retranchés dans tous les endroits avantageusement situés pour la défense. Malgré toutes ces précautions, plusieurs tribus, comme je le dirai bientôt, ont réussi à se soustraire à la domination chinoise et à conserver leur indépendance dans leurs montagnes inaccessibles qu'elles ne quittent que pour porter dans le pays environnant la désolation et la mort.

Vers l'an 1270, sous la dynastie des Song, le Yun-nan fut bouleversé de fond en comble par une première invasion des Tartares. Mais la plus fameuse révolution dont cette province fut le théâtre, eut lieu sous le règne de Chouen-tchy, de 1650 à 1660.

En vain Ou-san-kouy, général chinois, qui avait commis la faute d'appeler dans l'empire les Tartares Mandchoux au secours de son maître, voulut-il réparer son erreur et les combattre. Il était trop tard, il fut vaincu et obligé de se retirer au Yun-nan où il se fit proclamer roi. Là il tint en échec les forces envahissantes et soutint contre les troupes impériales une lutte sanglante qui ne dura pas moins de sept ans. Ce ne fut qu'après la mort de Ou-san-kouy que le Yun-nan put être entièrement pacifié.

Ce fut aussi vraisemblablement à cette époque, ou plutôt

1. Certains historiens chinois prétendent que le Yun-nan qui formait dans le principe un royaume indépendant appelé Nan-man *(barbares du midi)*, fut réuni à l'empire sous la dynastie des Tchéou par le général Tchouang-kiao, lequel le nomma Tien-koué *(royaume de Tien)*; ce ne serait que plus tard, sous l'empereur Ou-ty, de la dynastie des Han, qu'il aurait pris le nom de Yun-nan.

à la suite de cette guerre, qu'on amena de Péking ces énormes canons en cuivre, fondus par le jésuite Adam Schall, qui portent cette inscription : *Jesus hominum Salvator*, et que l'on voit encore aujourd'hui sur les murs de la capitale de la province.

Depuis Ou-san-kouy le Yun-nan a été plusieurs fois le théâtre de longues guerres intestines qui ont dévasté le pays. La plus terrible, dans ces derniers temps, a été, sans contredit, la révolte musulmane, qui n'a pas duré moins de seize ans et qui a failli enlever cette province à l'empire, ainsi que j'aurai plus tard l'occasion de le dire.

La population du Yun-nan n'est pas en rapport avec l'étendue de son territoire, c'est à peine si l'on y compte aujourd'hui de huit à dix millions d'habitants.

L'administration civile et militaire est la même que dans les autres provinces de la Chine, je n'ai pas à en parler. Mais, pour l'explication de certains faits que j'aurai à rapporter dans le cours de ce récit, il est bon de faire une remarque, c'est qu'au Yun-nan, ces dernières années, le militarisme a été fort en renom; par suite des longues et fréquentes guerres qui ont agité ce pays, les mandarins militaires ont acquis une importance considérable. En bien des endroits même, les autorités civiles se voient contrecarrées par les moindres officiers subalternes. L'habitude d'avoir à leur suite une bande plus ou moins nombreuse et indisciplinée de soldats a donné à ceux-ci un prestige et une audace dont ils abusent volontiers [1].

L'influence des lettrés pâlit, en conséquence, et s'efface devant celle des hommes de guerre. A vrai dire, ce n'est pas un grand mal, car cette race de bacheliers est bien la plus triste engeance que le monde ait portée. Orgueilleux et jaloux, ce sont eux qui sèment la division, attisent les haines, allument les colères et fomentent les procès. Race ignoble et détestée, elle est la perte de la Chine et l'ennemi juré de tout ce qui lui est étranger.

1. Aujourd'hui cependant, le Yun-nan jouissant de la paix, l'influence des mandarins militaires commence à diminuer.

II.

Division du Yun-nan en deux zones. — Le *bas Yun-nan*, caractère de sa population. — Les Man-tsé, leur histoire, leurs mœurs, leurs incursions. — Le *haut Yun-nan*, ses produits, ses productions ; les tribus aborigènes.

Le Yun-nan se partage en deux zones bien distinctes : la zône montagneuse ou *bas Yun-nan* qui commence à la frontière du Su-tchuen et va jusqu'à la ville de Tchao-thong-fou, sa longueur est d'environ quatre-vingts lieues à vol d'oiseau. La zone des plateaux ou *haut Yun-nan* s'étend de Tchao-tong-fou jusqu'au Tong-king et au Laos dans le sud, et à l'empire birman à l'ouest. Cette dernière partie est de beaucoup la plus considérable et forme le Yun-nan proprement dit, autrefois *Nan-man* ou *Nan-tchao.*

Le *bas Yun-nan* est une contrée sauvage, abrupte et presque inhabitable à cause de ses brouillards continuels et de ses pluies journalières. C'est une agglomération de montagnes imposantes qui s'élèvent les unes sur les autres ; pas une plaine pour reposer la vue, toujours des pics qui se perdent dans les nuées ; toujours de sombres gorges ; partout des torrents débordés ou des sentiers impraticables au bord de précipices sans fond.

La population de ce triste pays est rare et misérable ; elle vit perdue au milieu des montagnes, nichée çà et là aux flancs des rochers. C'est à peine si l'on y rencontre quelques villes sales et mal entretenues. Quant aux villages, à part ceux qui se trouvent le long de la seule route fréquentée, ils sont en petit nombre et se distinguent aussi par leur insigne malpropreté.

Les productions du *bas Yun-nan* sont peu abondantes et peu variées. La culture du riz y est assez restreinte à cause de la configuration montagneuse du sol. Mais on plante le maïs qui pousse jusque sur les sommets les plus élevés. C'est la nourriture ordinaire des habitants pour qui le riz est un mets de luxe qu'ils ne se permettent qu'aux jours de fête. Les

autres céréales, le blé, l'orge, etc. sont fort peu en honneur. Dans certains endroits on récolte du thé de qualité inférieure et du tabac sans grande valeur.

En général, l'habitant du *bas Yun-nan* ne vise qu'à assurer son existence du jour ; heureux encore s'il peut y parvenir. Quant au commerce et à l'industrie, ce sont autant de questions hors de propos pour lui et dont il n'a pas le loisir de se préoccuper. Pour le caractère, il se rapproche beaucoup des gens du Su-tchuen dont il parle la langue et suit les usages. Or, l'habitant du Su-tchuen est par excellence le type du vrai Chinois, fin matois, ardent au gain, orgueilleux et grand ami de la chicane ; mais, en revanche, sobre, travailleur, supportant gaiement la misère et se consolant facilement de l'adversité. En un mot, c'est le Chinois pur sang, avec ses qualités et ses défauts, aujourd'hui connus du monde entier. Somme toute, la population du *bas Yun-nan* végète misérablement et on la voit disparaître peu à peu, surtout depuis que la contrée est devenue le théâtre des incursions annuelles des sauvages Man-tsé.

Les Man-tsé sont d'anciens aborigènes du *haut Yun-nan*. Comme tous leurs congénères, ils appartiennent vraisemblablement à la grande famille laocienne dont ils ont d'ailleurs le type. Leurs mœurs et leur langage se rapprochent également des mœurs et du langage du Laos.

Lors de la conquête du Yun-nan par les armées chinoises, la plupart des tribus indigènes subirent le joug et se soumirent à leurs vainqueurs. Les autres refusèrent de déposer les armes et, la rage dans le cœur, pour garder leur indépendance, se retirèrent dans les hautes et froides régions du Léang-chan.

On désigne sous le nom de Léang-chan un vaste réseau de montagnes, presque inaccessibles et perpétuellement couvertes de glaces et de neiges. Il se trouve situé vers le vingt-sixième degré de latitude, au sud du Su-tchuen et sur les confins du Yun-nan dont il n'est séparé que par le *Fleuve bleu*.

Le maïs et le blé noir sont les seules productions possibles de ce pays désolé. Les habitants y élèvent, cependant, des troupeaux de chèvres et de moutons dont la chair fait la base de l'alimentation. Il s'y trouve également une race de

Un sauvage Man-tsé.

chevaux de petite taille, trapus, mais forts et agiles et qui jouissent d'un certain renom.

Les mœurs des Man-tsé sont aussi sauvages que le pays qu'ils habitent. Les principaux chefs sont en guerre perpé-

tuelle et se battent parfois avec un acharnement qui va jusqu'à l'anéantissement du vaincu. Chez eux la vie d'un homme est comptée pour rien, et le maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves comme sur tous les membres de sa famille. La polygamie est en honneur et le dérèglement des mœurs sans limites.

Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'un manteau de feutre qui leur descend jusqu'aux genoux, avec quelques débris de peau de mouton à la ceinture. Infatigables à la marche, ils grimpent sur les rochers et franchissent les précipices avec l'agilité de la panthère, dont ils semblent, du reste, avoir la souplesse et la vigueur. Ils ne craignent ni le froid, ni la faim ; et, en pleine nuit, ils font, au milieu des neiges et à travers des montagnes impraticables, jusqu'à douze et quinze lieues pour aller surprendre les villages, y faire du butin et réduire les habitants en esclavage.

Cette tactique rend leurs excursions très redoutables et fort désastreuses pour les pauvres populations du voisinage, qui, croyant l'ennemi à deux ou trois journées de distance, se trouvent tout à coup surprises avant même d'avoir eu le temps de se mettre en état de défense. Et cela arrive souvent, car la plupart du temps, trompées par de faux bruits et fatiguées par des courses inutiles, elles attendent jusqu'à la dernière extrémité pour se protéger. Prises à l'improviste et cernées de toutes parts, elles subissent alors un sort épouvantable. Pas de quartier, les hommes et les femmes valides sont liés et enchaînés; les vieillards sont égorgés impitoyablement. Quant aux survivants, chassés comme un vil troupeau par leurs ravisseurs et chargés de leurs propres dépouilles, ils vont dans les montagnes du Léang-chan, où ils sont vendus pour quelques pièces d'argent et employés à la garde des troupeaux.

Bien peu en reviennent. Nous avons ainsi perdu, en quelques années, un grand nombre de chrétiens. Notre vénéré provicaire, le cher M. Fenouil [1], est tombé lui-même entre

1. Aujourd'hui vicaire apostolique.

leurs mains. Ces barbares, après avoir massacré ses compagnons de route, le dépouillèrent de ses vêtements et l'entraînèrent à leur suite, lui faisant, pendant le voyage, endurer

Mgr Fenouil, nommé vicaire apostolique du Yun-Nan à la mort de Mgr Ponsot.

toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Il ne dut son salut qu'à une protection toute spéciale de la divine Providence et à sa présence d'esprit. Ce ne fut toutefois qu'après

d'incroyables fatigues et des périls de tous genres qu'il put échapper aux sauvages et se mettre en lieu sûr [1].

Après avoir fait une *razzia* complète d'hommes, d'animaux et de tous les objets à leur convenance ; après avoir tué, pillé et brûlé pendant plusieurs semaines et sur une étendue de pays de dix à douze jours de marche, ces terribles montagnards rentrent dans leurs montagnes pour se partager le butin.

Depuis quinze ans environ, ils recommencent leurs incursions régulièrement chaque année. Ces faciles succès ont accru leur audace ; leur nom seul est un épouvantail ; jamais ils n'ont rencontré une résistance sérieuse.

Pourtant, ils n'ont, bien entendu, aucune idée de l'art militaire, et les armes à feu leur causent une peur incroyable. Ils ont inventé une tactique spéciale pour en éviter l'effet meurtrier. Dès qu'ils voient poindre la mèche, ils se jettent à terre pour laisser passer la décharge, puis se relèvent soudain et bondissent, la lance au poing, sur le Chinois qui, tremblant et inhabile à manier son arme, manque toujours son coup et devient fatalement victime de l'adresse du terrible et implacable Man-tsé.

Les mandarins chinois, préposés à la garde du Kin-cha-kiang [2] et chargés d'empêcher le passage des barbares, pactisent avec eux, dit-on. Moyennant une somme plus ou moins considérable, versée à l'avance par les chefs Man-tsé, ils ferment les yeux. Inutile d'ailleurs de changer ou de punir ces officiers, il en viendrait d'autres qui feraient la même chose ou pis encore. Chacun en est persuadé, aussi garde-t-on le silence. Les populations sont tenues de pourvoir elles-mêmes à leur propre sûreté. C'est pourquoi les gens un peu aisés, et les missionnaires obligés de suivre leur exemple, fortifient leurs habitations et les mettent en état de défense : c'est là que païens et chrétiens se réfugient à l'heure du danger.

1. Voir la lettre de M. Fenouil dans les *Annales* de la Propagation de la Foi, année 1862, p. 319.

2. Kin-cha-kiang (fleuve au sable d'or) qui n'est autre que le fleuve Bleu ; il forme à l'est la limite du Léang-chan.

Bien des fois on a essayé de déloger ces farouches montagnards sans jamais pouvoir y réussir. Tout dernièrement encore, un général de grande réputation, Tan-ta-min, fit une expédition contre eux. Mais il fut obligé d'y renoncer presque aussitôt avant d'avoir pu même les attaquer. Gardés par leurs formidables positions, ils défient n'importe quel ennemi. On ne peut, en effet, pénétrer chez eux que par deux ou trois défilés qu'une poignée d'hommes résolus défendrait sans peine contre une armée parfaitement aguerrie, à plus forte raison contre des Chinois qui, lorsqu'il s'agit de se battre, ne vont jamais que là où il n'y a pas de danger.

Il est probable que tant que la Chine sera ce qu'elle est, les tribus du Léang-chan pourront en toute sécurité vivre de brigandage et de meurtres.

Le *haut Yun-nan* présente une physionomie toute différente de celle que je viens d'esquisser.

A partir de Tchao-thong, l'aspect du pays change complètement. Ce ne sont plus ces interminables montagnes qui s'entassent en masses confuses les unes sur les autres, c'est désormais la plaine qui se déroule large et verdoyante, tantôt avec des horizons sans fin, tantôt boursouflée de mamelons et de collines, toujours sillonnée d'étangs, de lacs, de canaux et de rivières. De temps en temps, à la vérité, on traverse une chaîne de montagnes, mais c'est toujours pour retrouver la plaine sur le versant opposé ou pour arriver à d'immenses plateaux qui s'étendent à perte de vue.

Le climat aussi a varié, les brumes perpétuelles et les pluies journalières ont disparu, le ciel est pur et la température douce et agréable. Depuis la fin de septembre jusqu'à la mi-mai, c'est l'époque de la sécheresse, le vent souffle régulièrement, quelquefois même avec violence. La saison des pluies dure quatre mois, c'est-à-dire tout l'été, mais sans amener une trop grande humidité.

La température du centre du Yun-nan est une des meilleures qui soient au monde, l'hiver y est doux et on jouit de la fraîcheur pendant l'été. Les saisons sont peu distinctes. Le

thermomètre ne monte jamais au-dessus de 27° centigrades dans le temps même des plus fortes chaleurs, comme il ne descend jamais au-dessous de 0° par les plus grands froids.

Les plaines sont riches et populeuses. On y recueille toutes les productions des zones tempérées : blé, orge, avoine, maïs, etc. Mais la culture du riz l'emporte sur toutes les autres. Les légumes et les fruits sont ceux de France : pommes, poires, prunes, châtaignes, pêches, etc. on les rencontre partout et a un bon marché étonnant. Malheureusement, depuis un certain nombre d'années, la culture de l'opium a fait des progrès désolants. C'est la ruine du pays, car les meilleures terres sont sacrifiées à ce funeste narcotique.

Le commerce du *haut Yun-nan* est nul ou presque nul, malgré la richesse du sol. La raison en est peut-être, en partie du moins, dans les nombreuses guerres civiles qui ont, de tout temps, désolé cette province. Mais, à mon avis, ce n'est pas là l'unique et surtout la véritable cause. Le Yun-nan manque absolument de débouchés favorables pour écouler ses produits: pas de rivières, pas de canaux navigables. Tout transport doit se faire à dos d'hommes ou de bêtes de somme.

De tout temps, il est vrai, on a connu l'usage des chariots, mais on n'a jamais su les perfectionner, ni rendre les routes carrossables. C'est la raison pour laquelle on nourrit tant d'animaux au Yun-nan: ânes, mulets, chevaux, sont en grand nombre. Mais, il est facile de le comprendre, tant que le commerce sera réduit à n'user que de pareils moyens de transport, il sera forcément restreint et sans aucune importance. Si la route du Tong-king est jamais ouverte et le fleuve Song-koï rendu praticable aux grandes barques, nul doute que le commerce du Yun-nan ne prenne bientôt un développement considérable.

La physionomie topographique du *haut Yun-nan* est pour la plaine, celle des terrains d'alluvion. Les montagnes généralement peu élevées, sont pour la plupart complètement dénudées et stériles. Çà et là apparaissent, cependant, quelques

forêts d'arbres rabougris, échappées à la hache dévastatrice des Chinois et végétant sur un sol de craie.

On y rencontre d'abondantes mines de houille, de cuivre, d'étain, de zinc, d'argent et même de mercure, ainsi que de nombreuses sources d'eaux thermales dont les Chinois n'ont jamais connu les propriétés et que, par conséquent, ils n'ont jamais su utiliser.

La population du *haut Yun-nan* est plus dense et plus considérable que celle du *bas Yun-nan*. Les villes y sont plus rapprochées et plus nombreuses. On en compte quatorze de premier ordre, trente-huit de second ordre, et trente environ de troisième ordre, sans parler de plusieurs villes intermédiaires entre le premier et le second ordre. Toutes à peu près sont situées dans des positions superbes et avantageuses.

Mais c'est surtout dans la population qu'apparaît nette et tranchée la différence qui existe entre la partie supérieure et la partie inférieure de cette province. Indépendamment des nombreuses tribus indigènes... Lolos... Pàny... Miâo... et autres, ayant leur caractère propre et leur physionomie à part, le type chinois lui-même s'est modifié dans ce milieu composé d'éléments divers. Il a pris quelque chose des peuplades auxquelles il se trouve mêlé. Ses mœurs sont devenues plus rudes. Son langage est plus accentué et plus guttural, et ses tons admettent une variante.

Le Chinois du Yun-nan est plus simple et plus primitif que celui du Su-tchuen. Supérieur à ce dernier en force physique et en courage, il lui est inférieur en civilisation, en habileté industrielle et commerciale. Moins querelleur, il sera plus terrible dans sa colère. Timide et circonspect durant le cours ordinaire de la vie, il sera d'une audace invincible lorsque son intérêt ou son honneur sera en jeu. Un bienfait le trouve sensible; l'injure en fait un ennemi dangereux.

Je ne parlerai ici des tribus indigènes que d'une manière sommaire. Vu leur grand nombre et les différences profondes qui existent entre elles, cela réclamerait toute une étude et un travail considérable. On en compte trente-quatre espèces

ayant chacune son autonomie propre et ses coutumes particulières. Elles se divisent elles-mêmes en une infinité de variétés qu'il serait trop long et trop fastidieux d'énumérer.

A part les Man-tsé du Léang-chan dont j'ai parlé plus haut, toutes ces tribus *lolos* reconnaissent la domination chinoise.

Elles sont gouvernées et administrées immédiatement par un chef indigène, nommé *Thou-ssé* (maître de la glèbe), sous la haute autorité des mandarins de la province. Ces chefs de tribus sont feudataires de l'Empire. Leur charge est héréditaire. En temps de paix, ils doivent les impôts et les contributions territoriales, les corvées et les tailles; en temps de guerre, ils fournissent leur contingent de soldats et de subsides.

Ces tribus sont en général pauvres et misérables; les hommes cultivent la terre et nourrissent des troupeaux. Les femmes, qui toutes ont de grands pieds, se livrent également aux rudes travaux des champs; leurs mœurs sont plus ou moins correctes.

Rarement on rencontre des commerçants dans ces tribus, mais on y trouve des hommes de cœur, des chefs énergiques qui savent revendiquer leurs droits. De tout temps le gouvernement chinois a eu à compter avec eux, et sa politique a été toujours de les ménager.

II.

Mission du Yun-nan, ses commencements. — Mgr Ponsot: état actuel de la mission. — Obstacle au progrès de l'Évangile: l'hostilité des mandarins et des lettrés.— Autre obstacle au progrès de l'Évangile: l'opium.

L'œuvre de l'évangélisation du Yun-nan a suivi les mêmes phases que celle de l'évangélisation des provinces adjacentes, le Koùy-tchéou et le Su-tchuen. On sait que les Jésuites sont allés au Yun-nan comme dans toutes les autres provinces, mais purent-ils y établir des missions?... Y eut-il même des chrétiens dans les siècles précédents?...

— Il est probable que non; — l'histoire, d'ailleurs, nous semble assez obscure sur ce point.

Le Yun-nan ayant été confié à la Société des Missions-Étrangères en 1702, M. Leblanc fut nommé vicaire apostolique de cette province, et s'y rendit avec un autre missionnaire. Il n'y trouva que quatre chrétiens. Nommé évêque de Troade, en 1707, il alla mourir dans le Fô-kién en 1720.

Un saint missionnaire, l'illustre M. Gléyo, dont Dieu récompensa la vertu et le zèle par des grâces extraordinaires, en fut à cette époque l'apôtre infatigable et y confessa généreusement la foi dans les cachots et au milieu des tortures.

Environ vingt ans après, Mgr de Martillac fut nommé évêque d'Erinée et vicaire apostolique du Yun-nan. Mais il quitta la Chine en 1746, sans avoir pu entrer dans sa mission, et mourut à Rome en 1755.

Depuis cette époque, l'administration du Yun-nan fut confiée aux vicaires apostoliques du Su-tchuen. La foi ne commença à y faire des progrès sensibles que vers la fin du XVIIIe siècle. En 1804, on y comptait treize cent quatre-vingt-quinze chrétiens, et deux mille cinq cents en 1809.

Le Yun-nan eut particulièrement à souffrir dans la grande persécution de Kia-kin en 1815; plusieurs de ses meilleures chrétientés furent décimées. Chaque année, cependant, des prêtres européens et indigènes parcouraient la province pour en faire l'administration.

En 1843, le Yun-nan fut séparé du Su-tchuen pour former une mission distincte et Mgr Ponsot, évêque de Philomélie, en fut nommé vicaire apostolique.

Ce n'est, par conséquent, guère qu'à partir de ce moment que la mission a pu prendre son essor et espérer un développement considérable.

Mgr Ponsot avait en effet toutes les qualités requises pour faire un excellent supérieur de mission ([1]). Bon théologien, il

1. Mgr Ponsot est mort le 17 novembre 1880 après un apostolat de 50 ans et un épiscopat de 37 ans.

était d'une soumission admirable envers l'Église; bon administrateur, il laissait beaucoup d'initiative à ses missionnaires, les soutenant dans leurs entreprises, les encourageant dans leurs difficultés et poussant d'ailleurs la charité aussi loin que possible envers ses ouailles.

Sous son administration, le nombre des chrétiens a plus que triplé, quoique plusieurs belles stations aient disparu au milieu du tumulte de la guerre et des révolutions. Malgré des invasions et des obstacles de tous genres, quelques postes importants ont été fondés; ils donnent aujourd'hui les meilleures espérances.

Si nous n'avons pas eu à souffrir des persécutions aussi violentes que dans d'autres provinces de l'empire, la peste et la guerre ne nous ont point épargnés dans ces derniers temps. Surtout dans la période de dix-huit à vingt ans qui vient de s'écouler, nous avons vécu le cœur toujours plein d'angoisses au milieu de continuelles alarmes.

Nous comptons aujourd'hui de onze à douze mille chrétiens, dont un certain nombre habite encore le *bas Yun-nan*. C'est dans cette partie aussi que réside l'évêque; nous n'avons pu nous y maintenir qu'à force de persévérance et de sacrifices. Pour résister aux attaques des Man-tsé [1], il a même fallu mettre les établissements de la mission en état de défense. Depuis lors ils ont été, grâce à Dieu, la sauvegarde de nos chrétientés et le refuge des païens. On a vu jusqu'à cinq mille personnes réfugiées dans une seule de nos retraites, y trouver un abri sûr et échapper ainsi à la mort et à l'esclavage. Mais notre plus grand espoir se porte en ce moment sur le *haut Yun-nan*.

La prédication y est facile; le peuple, simple et bon, nous écoute volontiers. N'étaient le mauvais vouloir des autorités et l'opposition aveugle des lettrés, nous récolterions des fruits abondants de salut.

Le Yun-nan, du reste, est sans contredit le pays de la Chine

1. Voir pour les détails sur ce peuple, p. 11.

où les missionnaires jouissent le plus de liberté. Actuellement nous pouvons passer partout au grand jour, à pied ou à cheval, au milieu des cités les plus populeuses, comme à travers les campagnes les plus retirées, sans que jamais personne nous dise un mot d'insulte ou cherche à nous molester sérieusement.

Ce n'est pas, cependant, qu'au Yun-nan les obstacles à la propagation de l'Évangile ne fassent défaut. Bien souvent j'aurai, dans le cours de mon récit, l'occasion de les signaler; il me paraît donc utile d'en dire dès à présent quelque chose.

Qui n'a entendu répéter sur tous les tons que le scepticisme ou l'indifférence en matière de religion est la cause principale du peu de progrès que fait le christianisme dans le Céleste Empire? Je ne nie pas que le Chinois, par nature, ne soit quelque peu sceptique et que l'amour du lucre et du bien-être en cette vie ne devienne souvent un des principaux mobiles de sa conduite, mais, à mon avis, ce n'est pas le seul obstacle, ni le plus redoutable.

Le Chinois, élevé en Chine, est timide autant que circonspect. La crainte de se compromettre est chez lui comme une seconde nature. Il redoute l'autorité, car il la regarde non comme une protection et une sauvegarde, mais comme une perpétuelle menace. En un mot, il a peur de la force brutale qui pille et qui tue, en se riant de la justice.

Or, le mandarin et le lettré, c'est-à-dire l'autorité, sont trop souvent pour le peuple chinois la personnification de cette force brutale. Il doit faire et dire ce que font et disent les mandarins et les lettrés, sous peine de leur être suspect et de s'attirer leur courroux. Ceux-ci méprisent la religion du Christ et la proscrivent, le peuple doit donc la mépriser et la rejeter comme eux. Supprimez cette race de mandarins, rapaces autant que jaloux ; faites disparaître ces lettrés orgueilleux, qui ne vivent le plus souvent que de rapines et d'injustices, et vous verrez que le peuple chinois, naturellement bon et tranquille, embrassera le christianisme, sinon en masse, du moins en grand nombre.

Mais à peine notre sainte religion a-t-elle fait quelques conquêtes, à peine ayons-nous inscrit quelques catéchumènes, aussitôt la persécution commence, sourde et persévérante d'ordinaire, parfois ouverte et sanglante, mais toujours désastreuse par les résultats qui en sont la suite.

D'où vient-elle ? qui la fomente ? il suffit de se rendre compte des moyens employés pour le savoir : placards anonymes, libelles diffamatoires, outrages publics, violences et meurtres, tout cela est à l'ordre du jour, c'est l'œuvre des lettrés et des mandarins leurs complices. Car, en Chine, le principe d'autorité est trop reconnu et trop absolu pour qu'un simple particulier puisse se mettre à la tête d'un mouvement quelconque.

Si le peuple agit, on est sûr qu'il est poussé en dessous par les autorités locales.

Citons deux faits à l'appui de ce que je viens d'avancer ; je pourrais en rapporter bien d'autres :

En quelques années et malgré des entraves de toutes sortes, notre sainte religion avait fait des progrès sérieux dans le district de Kiu-tsin. Bientôt on compta les catéchumènes par centaines ; les lettrés alors s'émurent et poussèrent le cri d'alarme, des bruits circulèrent, menaçants et terribles. Le mouvement vers le christianisme n'en continua pas moins son cours. Les lettrés désormais impuissants, les mandarins résolurent d'agir.

Un jour, un mandarin supérieur, nommé Kia, en résidence à Kiu-tsin, rassembla tous les bacheliers du district. « Une peste, leur dit-il, infecte la contrée, cette peste, ce sont les chrétiens. Nous entendons qu'elle disparaisse ou, tout au moins, qu'elle ne s'étende pas davantage. Telle est notre volonté et tels sont les ordres de Tsen-ta-djen. Veillez à ce qu'ils s'exécutent ; autrement vous aurez affaire à moi. »

Il y eut, on le comprend, grande émotion dans le pays. On cria partout qu'on ne voulait plus des chrétiens. Un bachelier de notre connaissance vint secrètement nous donner avis des

ordres qu'ils avaient reçus. De plus un des chefs satellites du prétoire nous raconta le fait et nous mit au courant de ce qui se tramait contre nous. Nous tînmes tête à l'orage et laissâmes crier, tout en prenant nos précautions, et en avertissant Kia, que, s'il arrivait quelque chose de fâcheux, ce serait à lui que nous nous adresserions. Grâce à Dieu, il ne se passa rien de bien extraordinaire et la prédication continua de se faire malgré l'opposition des mandarins.

A Ma-long-tchéou, ville de second ordre, à cinq lieues de Kiu-tsin, il y avait un mandarin chrétien du nom de Tchen-lao-yé. Bien que gêné par son supérieur immédiat, il faisait de la propagande dans la mesure de ses forces. Déjà plusieurs personnes avaient adoré et d'autres avaient promis de les imiter. Nous avions l'espoir de former dans cette ville un petit noyau de néophytes, grâce à l'influence de Tchen-lao-yé. Or, ce même Kia dont j'ai déjà parlé, descendait un jour de la capitale de la province et regagnait son *Yamen* (prétoire) de Suin-tien. En passant à Ma-long il fait venir les notables de la localité et leur déclare en termes bien explicites que, si un seul habitant de la ville ou des environs se faisait chrétien, ils auraient à en rendre compte à Tsen-ta-djen.

Dès le soir même, le chef qui était très lié avec Tchen-lao-yé vint l'avertir des ordres qu'il avait reçus et lui recommander la plus grande prudence, s'il tenait à conserver sa place; Tchen-lao-yé comprit aussitôt qu'il allait être révoqué de ses fonctions, mais il résolut d'user jusqu'au dernier moment de son influence en faveur de la religion.

Les jours suivants, on lisait partout des libelles injurieux au christianisme et aux chrétiens. Affichés sur les murs et sur les portes de la ville, ils étaient déchirés aussitôt, mais on les remplaçait de suite par d'autres libelles plus infâmes que les premiers. Deux mois s'étaient à peine écoulés que Tchen-lao-yé recevait un pli du gouverneur qui le mandait à la capitale. Il n'était plus mandarin.

Quand il est si clair et si manifeste que l'autorité exècre et poursuit la religion, comment peut-on espérer que le peuple,

timide et craintif comme tous les opprimés, osera se faire chrétien? C'est humainement impossible. Il faut une conviction bien profonde et une foi héroïque pour braver la persécution, c'est-à-dire la ruine et bien souvent la mort. Mais là où nous n'avons rien à redouter du pouvoir, là où les lettrés sont impuissants, la religion prend racine tout d'abord, et bientôt se développe et devient prospère. Que n'avons-nous cette liberté véritable dans toute son acception !

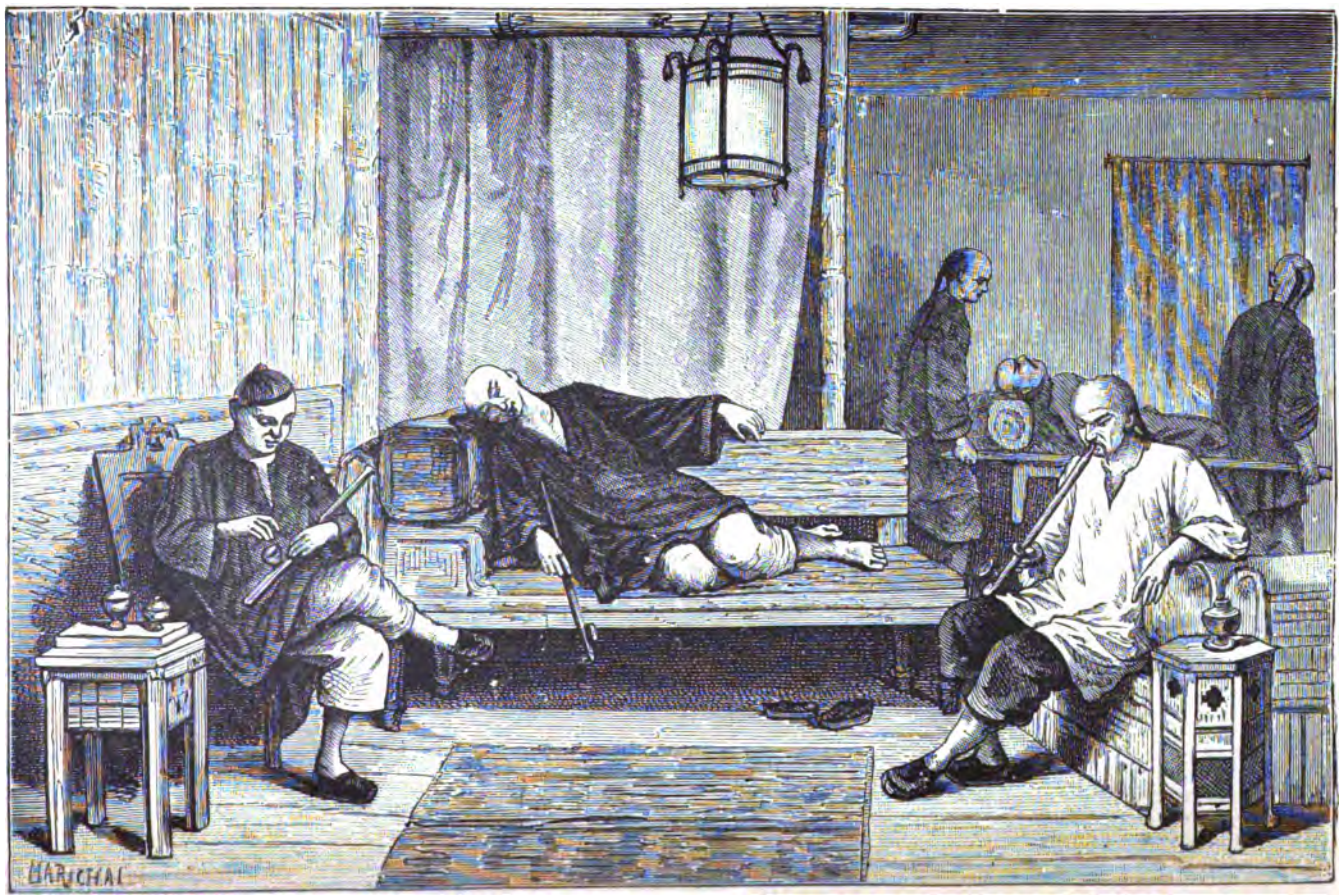
Outre l'opposition des mandarins, qui nous suscitent une infinité de tracasseries contre lesquelles nous avons une peine incroyable à lutter, il y a encore une autre cause du peu de progrès de la foi dans l'empire du *Milieu*. C'est l'usage ou plutôt l'abus de l'opium qui, par son universalité, ne nous donne pas moins de soucis et semble être un obstacle presque aussi sérieux que le premier à la prédication de l'Évangile.

Au point de vue économique et social, l'opium est la ruine de l'empire chinois. Il causera sa perte dans un avenir qui ne peut être éloigné. C'est là un fait hors de doute pour quiconque est témoin du délire avec lequel les Chinois s'adonnent à l'usage de ce poison abrutissant.

Il y a peu d'années encore, ils se contentaient d'acheter et de consommer l'opium en assez petite quantité. Aujourd'hui les besoins ayant augmenté et le prix s'étant élevé à raison des besoins, on s'est mis à le cultiver de tous côtés. Les meilleures terres, des plaines magnifiques, jadis couvertes de riches moissons, s'épuisent maintenant à produire le pavot fatal. L'opium est à bon marché, mais les vivres sont hors de prix; arrive une année de disette et tout le monde meurt de faim.

Au point de vue religieux, l'opium est un obstacle sérieux à la conversion des âmes. Tant qu'il se plantera et se fumera comme aujourd'hui, la religion ne pourra pas faire de grands progrès. Mais voyons en détail comment se passent les choses.

Indépendamment de la question d'empoisonnement que chacun admet, un peu plus, un peu moins, mais qui n'en est pas moins un fait incontestable, puisque l'opium finit toujours par ruiner avant l'âge les constitutions les plus robustes,



Fumeurs d'opium au Yun-nan.

l'usage de cette drogue produit encore d'autres effets non moins pernicieux.

En effet, l'usage de l'opium est une cause de fainéantise et de libertinage, une source de dépenses considérables et de ruine pour les familles, en même temps qu'un véritable péril pour la société, par les vols et les assassinats qu'il occasionne.

Rien de plus inerte et de plus abruti que le fumeur d'opium ; son existence n'a plus rien d'humain. Le matin, faut-il se lever de bonne heure pour se mettre en route ou vaquer au travail ? Impossible, l'opium est là qui réclame ses droits, il doit passer avant toute autre affaire. Le soir, a-t-on besoin d'un sommeil réparateur? Impossible encore, l'opium se prend à heure fixe, et le sommeil ne viendra pas avant que la dose ait été consommée. Faut-il enfin faire une longue marche pour une affaire quelconque, même de la plus haute importance? Impossible toujours, le besoin de l'opium se fait bientôt sentir d'une manière impérieuse. Alors il faut se coucher en n'importe quel endroit, allumer la petite lampe que le fumeur porte toujours sur lui, rouler les pilules, les mettre dans la pipe et en aspirer la fumée avec autant de précipitation que de délices.

On oublie tout alors, l'engourdissement saisit le fumeur et le plonge dans une sorte de léthargie dont on a peine à le tirer. Appelez-le, poussez-le, frappez-le... il ne vous répondra pas. La maison peut crouler, la terre peut s'entr'ouvrir, il ne bougera pas plus qu'un cadavre. Ni sang, ni forces, ni énergie chez cet homme avili.

Pour qui a voyagé dans l'intérieur de la Chine, c'est un spectacle sans cesse renouvelé. Dans les auberges, le long des routes, le matin, le soir, partout et toujours, vous ne voyez que gens qui fument l'opium. *(Voir la gravure.)* Entrez-vous dans une maison, passez-vous dans les rues ? vous êtes saisi de l'odeur nauséabonde de ce funeste narcotique.

L'opium est de la dernière mode : l'homme fume, la femme fume, l'enfant fume. Dans chaque famille on fume, on fume surtout dans les tripots, et Dieu sait les ignominies qui se

commettent dans ces maisons, au sortir de ces somnolences brutales.

Chez un fumeur d'habitude, les dépenses qu'occasionne l'opium se chiffrent à la fin de l'année par des sommes assez rondes. Il y en a qui fument jusqu'à 4 et 5 francs d'opium par jour. Les plus pauvres n'en fument guère que pour 30 à 40 sapèques, c'est-à-dire 20 à 25 centimes. Mais c'est toujours énorme pour des gens qui en gagnent à peine le double. En un mot, l'opium est la ruine d'un grand nombre, la misère la plus hideuse dans la chaumière du pauvre.

Un jour que je me trouvais avec un confrère dans une petite localité voisine de Tsao-kia-yn, une jeune femme, couverte de haillons, à la figure amaigrie par la souffrance, nous aborde.

— « Peres, nous dit-elle, avec des larmes dans les yeux, voici mes cinq enfants, je vous les amène, car je ne puis plus les nourrir... prenez-les... vous m'épargnerez la douleur de les voir mourir sous mes yeux. »

Nous regardâmes ces petits êtres chétifs et presque nus, et nous nous sentîmes émus de compassion :

— « Mais le riz n'est pas cher cette année, est-ce que tu ne peux pas, avec l'aide de ton mari, nourrir toute cette petite famille ? »

— « Ah ! mon mari, il fume l'opium et il n'apporte jamais une sapèque à la maison. Il me prend même une partie du salaire que je gagne ; si je refuse, il me bat. »

Et cette pauvre femme se prit à sangloter. Ce sont là des faits de tous les jours et je pourrais en citer un grand nombre d'autres.

L'opium sert encore à un autre usage, à se venger en mettant fin à ses jours.

S'élève-t-il une querelle dans un ménage? un père reprend-il avec sévérité son fils ? Il faut une vengeance, vite de l'opium et voilà une famille dans la désolation. Un mari bat-il sa femme? encore de l'opium et voilà un veuf.....

Mais aussi voici une grosse affaire... les parents de la femme arrivent, font grand tapage, intentent un procès, extorquent de l'argent, et le mari et ses enfants sont réduits à la misère.

Aux environs de Tsao-kia-yn, en quelques mois, douze familles, à ma connaissance, ont été plongées de cette manière dans le deuil et ruinées pour la plupart... Douze femmes s'étaient empoisonnées pour se venger, soit de leur mari, soit de leur belle-mère.

C'est d'ailleurs chose facile ; chaque famille ayant de l'opium, on en délaie une cuillerée dans un verre d'eau de vie, puis on l'avale ; deux ou trois heures après, tout est fini, la vengeance est accomplie.

L'opium est encore une source de crimes. Les vols, le pillage à main armée, les meurtres sont souvent le fruit de l'abus du funeste narcotique. Car il faut de l'argent pour fumer et plus on fume plus il en faut. En outre, il faut bien vivre aussi et, d'ordinaire, le fumeur d'opium n'est guère travailleur. Alors on se met à voler et, pour mieux voler, on tue.

Ce sont surtout les soldats, qui, mal payés, mal nourris par le gouvernement, commettent des atrocités en ce genre ; jouer et fumer sont le passe-temps ordinaire des *braves* de l'empire. Ils y emploient la journée; quand la nuit est venue, ces gueux en détresse sortent de leur tanière et vont guetter quelque proie facile. C'est ce qu'ils appellent faire la petite guerre, et il faut avouer qu'ils y réussissent parfaitement.

C'est souvent les armes à la main et en nombre qu'ils dévalisent les maisons. Malheur à celui qui imprudemment laisse sa porte ouverte, ils sont vite dedans et pillent à leur aise. A la capitale du Yun-nan, il ne se passe pas de jours qu'on n'entende parler de ces vols audacieux et par surprise. Aussi, chacun a-t-il bien soin de tenir sa porte parfaitement close et barricadée. Mais il n'est pas rare alors que les assaillants ouvrent une brèche dans la muraille et c'est par là que la bande scélérate s'introduit dans l'intérieur de la maison.

La campagne n'échappe pas plus que la ville à ce brigandage. Un jour que je me rendais à Yun-nan-fou en compagnie

respectable et parfaitement décidée à se faire respecter, à trente *ly* de la ville, se trouvait un poste de soldats, soi-disant pour veiller à la sûreté de la route, mais en réalité pour détrousser les passants.

Nous étions à deux cents mètres du poste, quand nous voyons tout le détachement sortir et se jeter sur quelques paysans inoffensifs qui passaient tranquillement leur chemin. Les cris et les coups s'entendaient à distance; nous pressâmes nos montures pour arriver plus vite sur le théâtre de la lutte. Quand nous les abordâmes, les *braves* tenaient à la gorge trois ou quatre pauvres hères qu'ils menaçaient d'étrangler, s'ils ne leur délivraient aussitôt telle somme d'argent ou telle quantité d'opium.

Indigné à cette vue, je leur criai de lâcher prise, si non qu'il leur en cuirait. Ma tournure étrangère et décidée leur en imposa; ils lâchèrent leurs victimes et rentrèrent piteusement dans leur bouge. Nous avions délivré de bons paysans, mais d'autres auront payé pour eux.

Le gouvernement chinois sait tout cela. Il ne se passe pas de jours que les mandarins n'aient à juger des procès et à punir des crimes à cause de ce maudit usage de l'opium. Et cependant, chose inexplicable! personne ne se plaint. Aucun homme d'État, aucun magistrat, aucun philosophe n'élève la voix pour indiquer le péril... C'est que peuple et mandarins... hommes de toute condition, tous agissent de la même manière..., tous fument l'opium..., tous sont gangrenés par ce poison fatal. Énergie, force, vertu, il ne reste plus rien chez ces hommes, l'opium leur a tout enlevé.

Comme on le voit, l'opium est le vrai mal de la Chine; mais, s'il cause insensiblement la ruine de ce pays, il amène aussi la perte d'un grand nombre d'âmes. Beaucoup qui se feraient chrétiens, si on leur permettait de planter l'opium, ne le deviennent pas parce qu'ils craignent de perdre ainsi une source de richesses... Abandonner la pipe, ils s'y résigneraient encore, mais cesser la culture du funeste pavot, jamais.

Seul, le gouvernement pourrait extirper cette triste habitude de l'opium. Il ne le veut pas, ou prétend qu'il ne le peut pas. L'Église a donné l'alarme et signalé le péril ; or, non seulement on ne lui en tient pas compte, mais ses intentions même sont mal interprétées.

Que nous reste-t-il à faire? sinon à travailler avec courage et, malgré tout, à prendre patience, en attendant que le cours des événements ait amélioré la situation, c'est-à-dire, en attendant l'heure que la divine Providence a fixée pour la régénération de la Chine.

Je me suis étendu à dessein sur des causes qui, au Yun-nan, comme dans tout le reste de la Chine, s'opposent au progrès de l'Évangile, dans le but de bien faire apprécier la situation des missionnaires dans ce pays. Il est temps maintenant de commencer l'histoire de l'établissement et du développement de la foi dans le district de Kiu-tsin-fou. J'y joindrai quelques récits de voyage, quelques faits et anecdotes qui sont peut-être un peu en dehors du cadre que je m'étais proposé tout d'abord. Mais comme ils renferment, la plupart du temps, des détails sur les mœurs particulières du Yun-nan, je n'ai pas cru devoir les passer sous silence. Ils se rattachent à mon sujet en ce sens qu'ils donneront une idée plus exacte du pays dans lequel nous travaillons pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FO

LA CHINE.

HUIT ANS AU YUN-NAN.

Chapitre premier.

SOMMAIRE : Le district de Kiu-tsin. — Tsao-yn-Koué ; sa conversion ; son retour dans son pays.

LORSQUE pendant de longues journées on a péniblement voyagé par des chemins difficiles, sous la pluie et à travers d'épais brouillards, rien ne cause plus de plaisir et ne délasse plus agréablement que l'apparition soudaine d'une belle nature avec une douce température et un ciel serein. Le cœur est allégé et le corps lui-même plus alerte.

C'est ce qui arrive quand, après avoir franchi les hautes montagnes du *bas Yun-nan*, on atteint enfin la région des plateaux. L'horizon s'ouvre alors comme par enchantement, le pays a un aspect moins sombre et prend bientôt un air souriant et féerique. On traverse des plaines verdoyantes et animées, le paysage est frais et varié. Il n'y a pas jusqu'aux montagnes, où paissent de nombreux troupeaux, qui n'aient une physionomie plus agréable. Un brillant soleil éclaire le tableau et en fait ressortir les mille beautés. C'est une nature toute nouvelle et comme une autre patrie.

Mais rien n'égale le spectacle dont on jouit, quand, après avoir suivi les dernières ondulations du sol, on arrive à l'entrée de la magnifique plaine de Kiu-tsin.

La campagne s'étend à perte de vue, dans le lointain ; à droite et à gauche elle s'arrête à deux chaînes de montagnes qui, par une pente douce, élèvent leurs cimes jusqu'au ciel.

A travers la plaine un fleuve promène majestueusement ses ondes paisibles, sur un lit de sable, entre deux rives ombragées. D'innombrables canaux sillonnent la contrée et y portent la fécondité et la vie; des villages, des hameaux, assis à l'ombre d'un gracieux bouquet d'arbres, ou semés au milieu des rizières, semblent partout émerger du sein des eaux. Au centre de ce paysage, sur une éminence d'où elle domine toute la plaine, s'élève la ville de Kiu-tsin-fou avec sa couronne de hautes murailles. A gauche, enfin, au pied du Tong-chàn *(montagne du levant)*, on aperçoit un charmant village, entouré de pelouses verdoyantes et ombragé de grands arbres, c'est Tsaô-kia-yn *(camp de la famille de Tsaô)*, berceau de notre sainte religion dans ce beau pays. C'est là que la foi a pris naissance et jeté en quelques années de profondes racines.

Jamais jusqu'à ces derniers temps, l'Évangile n'avait été prêché dans cette contrée, jamais peut-être aucun missionnaire ne l'avait visitée. Cependant Dieu avait jeté des yeux de miséricorde sur elle. Le jour du salut était venu pour le district de Kiu-tsin.

Vers la fin de 1863, troisième année de l'empereur Tong-tchy, un païen, nommé Tsao-yn-koué, originaire du district de Kiu-tsin, était de passage à Poû-eûl-tou, gros bourg du *bas Yun-nan*, situé à une petite distance de Long-ky où réside notre vicaire apostolique. Tsao était de retour d'un long voyage dans les provinces du Hou-pé et du Su-tchuen; mais il revenait complètement ruiné. Le mandarin à la suite duquel il était parti de son pays, l'avait payé de mauvaises paroles et il avait été obligé de reprendre le chemin du Yun-nan. Sur sa route, il faisait tous les métiers et gagnait à peine de quoi pourvoir à sa subsistance et à ses habitudes d'opium.

Par bonheur, il rencontra à Poû-eûl-tou une ancienne connaissance qui, comme lui, avait couru les prétoires et semé les plus belles années de sa vie sur les grandes routes, à la poursuite de la fortune qu'il n'avait jamais pu atteindre. Il se nommait Mô.

Les deux amis furent heureux de se revoir, ils se racontèrent au long leurs pérégrinations et leurs aventures.

— « Que vas-tu faire maintenant, dit Mô à Tsaô, veux-tu encore essayer du *Yamen ?* » (C'est le nom qu'on donne aux prétoires.)

— « Non, répondit Tsaô, j'en ai assez... Mais, à vrai dire, je suis fort embarrassé... Je ne possède ni sou ni maille... et de plus j'ai la maladie de l'opium. Sans toi, je mourais de faim aujourd'hui. »

— « Sois tranquille, tant que nous serons ensemble, tu ne mourras pas de faim... Quant à l'opium, il ne faut plus y songer. »

— « Comment, fit Tsaô étonné, toi, tu ne fumes plus ? »

— « Non. »

— « Que t'est-il donc arrivé ? »

— « C'est que je suis chrétien. »

— « Chrétien ? que veux-tu dire ? »

— « Tu sauras la chose peu à peu ; en attendant, avisons à nos affaires et cherchons un logement suffisant pour nous deux. »

Quelques jours après, Tsaô, en compagnie de son ami Mô, était installé dans une riche famille chrétienne, du nom de Chén, qui demeurait aux environs de Poû-eûl-tou. Il avait fait son adoration et se montrait animé des meilleures dispositions. Au bout d'un mois il était corrigé de son habitude de l'opium.

Mais il leur fallait apprendre la doctrine et comme il ne leur était pas facile d'étudier dans cette famille, on leur donna une lettre pour l'évêque et tous deux furent admis au catéchuménat de Long-ky ; car Mô n'avait pas encore été baptisé, il n'était alors que catéchumène.

Jeune encore et d'une rare intelligence, développée, d'ailleurs, dans les prétoires, Mô n'éprouva pas de grandes difficultés pour apprendre la doctrine. Quelques mois après il reçut le baptême et se mit au service de l'Église. Il n'en était pas de même pour Tsaô ; plus avancé en âge (il avait qua-

rante-huit ans) et d'un esprit moins vif, il n'apprenait pas facilement, quoiqu'il fît de grands efforts et qu'il montrât beaucoup de bonne volonté. Ce ne fut que dans le courant de l'année suivante qu'il en sut assez pour recevoir le baptême et la confirmation. Puis, quelque temps après, on le renvoya dans sa famille, à la garde de Dieu et de son bon ange

A son arrivée à Tsao-kia-yn, son pays natal, le nouveau chrétien trouva ses affaires dans un état déplorable, ou, pou. mieux dire, il n'y avait plus d'affaires pour lui, car dans son village il ne possédait plus que le droit de cité. Sa première femme s'était enfuie avec un musulman et avait emmené ses deux fils avec elle ; sa seconde femme était morte et sa maison avait été brûlée ; ses champs enfin avaient passé en d'autres mains. Il avait bien eu autrefois beaucoup d'amis, il avait encore de nombreux parents, mais il revenait pauvre et personne ne fit attention à lui et ne lui témoigna de l'intérêt.

Ne sachant où loger, il alla s'installer dans la pagode du village, dernière ressource de ceux qui n'ont plus rien. Pour ne pas habiter avec les *Poussas* (idoles), il s'établit dans le vestibule du temple qui sert de *Kong-sou*, maison commune où se font les délibérations publiques et se vident les procès.

Il est à présumer que le diable ne fut que médiocrement satisfait de loger celui qui avait secoué son joug et s'était soustrait à son esclavage. Toutefois, il dissimula et ne trahit pas son hôte obligé. Tsaô, de son côté, ne se vantait pas d'être chrétien. Son village était entièrement païen et, bien que sa famille y fût puissante, il crut prudent de ne faire connaître à personne qu'il avait renoncé aux idoles et à la magie ; car autrefois il était renommé comme devin.

Cependant il fallait vivre ; trop vieux pour reprendre son ancien métier de porteur de chaises, Tsaô se fit médecin. Mais il faut bien croire que ce docteur improvisé donnait des remèdes un peu au hasard, car, de sa vie, il n'avait appris la médecine. Cela ne doit pas étonner, en Chine est médecin qui veut, pas n'est besoin d'études, encore moins de diplôme. L'Esculape n'est payé qu'en cas de succès, et si son malade

succombe, on lui intente procès. Malgré son ignorance parfaite de l'art médical, Tsaô eut néanmoins tout le bonheur et tout le succès qu'un vieux praticien aurait pu se promettre ; il opéra des cures qui furent réputées merveilleuses et, au bout de peu de temps, il eut une grande vogue.

Le néophyte médecin était de retour au pays déjà depuis plusieurs mois, quand on finit par remarquer ses allures singulières. Il ne recevait plus de consultations superstitieuses ; il avait corrigé, en partie, ses anciens défauts ; il était plus sobre qu'autrefois, et ne fumait plus l'opium. Enfin, chacun assurait l'avoir aperçu se promener le soir, seul et silencieux, sous les grands arbres du *Miao-tsé* (pagode). Il allait et venait, disait-on, murmurant on ne savait quelle formule, ne faisant attention à personne et répondant à peine à ceux qui, dans ce moment, lui adressaient la parole.

Qu'était-ce, en outre, que cette corde à nœuds qu'il roulait lentement entre ses doigts ?... Les bonnes gens de la localité ne comprenaient rien à tout cela... Tout le monde, et surtout les femmes, en faisaient leur sujet de conversation. Il devint bientôt un être extraordinaire ; et les enfants se serraient instinctivement contre leurs mères quand on prononçait le nom du grand Tsaô.

Ses parents, ne voulant pas le voir devenir la fable du village, résolurent alors de lui demander une explication. Un jour, plusieurs d'entre eux, accompagnés de quelques amis, entrent dans la chambre du néophyte et s'asseyant à côté de lui :

—« Voyons, Tsaô-yn-koué, dit le vieux Tsaô-jèn-koué, petit mandarin de l'endroit, tu n'es plus le même qu'autrefois... tu ne prends plus part à nos fêtes... tu mets à peine le pied dans nos familles... Assurément nous ne voulons pas nous mêler de tes affaires ; mais est-ce que nous ne sommes pas tous frères ? »

— « Parfaitement, dit Tsaô-yn-koué, nous sommes tous frères !... Mais que voulez-vous ? je me fais vieux. Mes habitudes ne sont plus les mêmes qu'autrefois, je ne puis plus

désormais me mêler autant à vous, surtout à vos fêtes ; plus tard je vous en dirai la raison, aujourd'hui vous ne me comprendriez pas.

— « Comment, reprit Tsaô-jèn-koué, qu'y a-t-il d'incompréhensible ?... Mais, à propos, que signifient ces allées et ces venues dans le bois du *Miao-tsé?* quelles prières fais-tu ? Et puis pourquoi cette corde ? »

— « Vous n'y connaissez rien, ce n'est pas une corde, c'est un chapelet. »

— « Un chapelet ! s'écria toute l'assistance, qu'est-ce que c'est que cela ? »

— « C'est justement ce que vous ne pouvez comprendre pour le moment ; plus tard je vous le dirai. Maintenant, inutile d'en parler... Sachez néanmoins que c'est une bonne chose de prier, la meilleure même qu'on puisse faire. »

— « Si c'est une si bonne chose, pourquoi ne pas nous dire ton secret ? Explique-nous un peu ce qu'il en est... Qui sait ! peut-être nous ferons comme toi. »

— « Je vous répète que, pour le moment, c'est inutile... Attendez un peu et vous saurez bientôt ce que vous désirez connaître. »

Là dessus, Tsaô-yn-koué se lève; parents et amis sont obligés d'en faire autant et de se retirer aussi avancés qu'ils étaient auparavant.

Cependant, notre pauvre néophyte était bien embarrassé, il sentait qu'il n'était pas à la hauteur de sa position : prêcher, faire des prosélytes eût été sa grande joie, comme c'était son plus grand désir. Mais si quelqu'un venait à lui faire des objections, comment les résoudre? il connaissait ses forces et savait qu'il n'était pas né docteur. Voilà pourquoi il se taisait, non qu'il rougît de sa foi, mais parce qu'il craignait de la compromettre aux yeux d'un vulgaire ignorant, qui ne juge de la bonté d'une cause que par le plus ou moins de faconde et d'assurance avec lesquelles on la défend.

Chapitre deuxième.

SOMMAIRE : Le Père André Liou à Tsao-kia-in, — prédications et conversions dans ce village. — M. Fenouil à Yun-nan-sen. — Haine des musulmans contre le missionnaire ; destruction de sa résidence ; — son départ de la capitale et son arrivée à Tsao-kia-in.

AU moment où Tsao-yn-koué attirait l'attention des habitants de son village natal, un prêtre chinois, André Liou, rentrait à la capitale (Yun-nan-sen), après avoir fait la visite des chrétiens qui habitent les confins du Kouy-tchéou. En passant à Tsaô-kia-in, il fut heureux de voir que notre néophyte persévérait dans la foi, bien que, depuis son baptême, il n'eût rencontré ni missionnaire, ni chrétien. Le Père l'engagea fortement à remplir toujours avec zèle ses devoirs envers Dieu et lui promit de revenir le voir à son prochain voyage.

A peu près à la même époque, un lettré, maître d'école, nommé Kia-tchen-kang, se faisait chrétien à la capitale et recevait le baptême des mains de M. Fenouil.

Ce lettré était des environs de Kiu-tsin, d'une petite localité voisine de Tsao-kia-yn. C'était une âme simple, droite et sans ambition ; à une intelligence vive et cultivée il joignait un extérieur avantageux. La vérité de l'Évangile l'avait frappé, et il avait aussitôt embrassé notre sainte religion avec ardeur et conviction. L'étude de la doctrine ne fut qu'un jeu pour lui ; bientôt même il se trouva en état de l'enseigner aux autres.

M. le provicaire, qui se l'était attaché après son baptême, remarquant chez son néophyte de si bonnes dispositions, se décida à le renvoyer dans sa famille, afin qu'il s'entendît avec le vieux Tsao, sur les moyens à prendre pour introduire le christianisme dans leur pays et y établir une station.

A peine arrivé chez lui, Kia-tchen-kang eut une entrevue avec Tsao. Ils se sentirent aussitôt pleins d'espoir et de bonne

volonté. Tous deux étaient encore dans la première ferveur de leur baptême. L'un et l'autre, d'ailleurs, jouissaient d'une excellente réputation et avaient une certaine influence, l'un parce qu'il était lettré, l'autre parce qu'il était médecin. Ils résolurent donc de se soutenir mutuellement et de commencer de suite à prêcher la reiigion.

Plusieurs personnes, en particulier quelques membres de la famille du lettré, consentirent volontiers à embrasser le christianisme; un certain nombre d'autres, parents et amis du médecin, montrèrent également de bonnes dispositions. Aussitôt Kia-tchen-kang écrivit à M. Fenouil pour lui mander leurs espérances et les fruits qu'on pouvait attendre de la prédication dans le district du Kiu-tsin.

Sur ces entrefaites, le Père André Liou descendit une seconde fois à Tsao-kia-yn, c'était dans les premiers mois de l'année 1866. Il apportait le texte du traité de Pékin, conclu entre la France et la Chine, et les divers édits publiés en faveur des missionnaires et des chrétiens.

Les bonnes gens du pays qui n'avaient jamais entendu parler du christianisme, ni en bien ni en mal, mais qui le voyaient si bien autorisé, n'eurent pas de peine à se laisser persuader. La foi s'étendit vite au milieu de ces âmes simples et droites, qui n'avaient pas encore abusé de la grâce; et, en peu de mois, on compta un certain nombre d'adorateurs. En janvier 1867, à Tsao-kia-yn et dans les environs, ils étaient déjà une soixantaine. Le mouvement allait chaque jour en augmentant; de tous côtés, on parlait de la nouvelle religion et beaucoup manifestaient les meilleures dispositions à son égard. Le progrès de la foi paraissait devoir être rapide, quand arriva un événement qui en accéléra la marche.

Depuis longtemps déjà les musulmans étaient très puissants au Yun-nan et, bien que soumis encore en apparence aux autorités chinoises, ils dominaient à la capitale de la province et y agissaient en maîtres. Leur audace et leur fierté croissaient avec leur nombre et la peur que partout ils inspiraient. On les redoutait à l'égal des bêtes fauves et, quand un musulman

passait dans la rue, personne ne s'avisait de lui disputer le haut du pavé. S'attirer leur haine, c'était pour les Chinois comme se vouer à la mort,car nul ne pouvait échapper à leur vengeance.

A cette époque, le provicaire de la mission résidait à la capitale et, par un concours de circonstances assez extraordinaires, il se trouva en relations suivies avec quelques chefs musulmans. Sa position, d'ailleurs, était bonne et le mettait en rapport avec les premiers mandarins de la province. Par l'entremise du vice-roi Lao, il avait obtenu à Yun-nan-sen un vaste établissement, en compensation des dommages causés à la mission lors des dernières persécutions.

Or, dans une assemblée solennelle où se trouvaient réunis une dizaine de marabouts et un grand mandarin militaire, musulman comme eux et non moins fanatique que ses coreligionnaires, on demanda à notre confrère ce qu'il pensait de Mahomet. Il était aussi dangereux de répondre qu'il eût été coupable de se taire ou de déguiser la vérité. Le missionnaire fit son devoir, il parla franchement, quoique avec tous les ménagements possibles.

« Vous auriez bien fait, leur dit-il, de ne pas m'adresser une pareille question, car ma réponse ne saurait vous être agréable. Mahomet est en enfer et tous ceux qui suivent sa religion auront le même sort. »

Un sentiment d'indignation courut dans l'assemblée, sans faire explosion toutefois. La discussion religieuse était close, mais chacun des sectateurs du Coran emporta au fond de son cœur une haine mortelle contre le prêtre de JÉSUS-CHRIST qui avait osé condamner Mahomet et sa doctrine (1).

Dans les premiers temps, les musulmans dissimulèrent, à cause du vice-roi Lao qu'ils redoutaient. Ils ne voulaient pas d'ailleurs attirer l'attention de l'Europe sur le Yun-nan dont, à cette époque, ils songeaient à faire la conquête.

1. Je dois dire que le grand mandarin militaire, présent à la séance, montra dans la suite les meilleures dispositions envers le missionnaire que, sur le moment, il voulait massacrer.

Sur ces entrefaites, le vice-roi qui se préparait à une guerre à outrance contre les musulmans dont il connaissait les desseins, demanda à M. Fenouil la permission de déposer des

Marabouts chinois.

tonneaux de poudre dans la partie inhabitée de l'établissement qu'il nous avait si gracieusement cédé.

Cette proposition était très embarrassante: permettre était

dangereux; d'un autre côté, il était difficile de refuser, puisque c'était à la générosité du vice-roi que nous étions redevables de cet établissement. La permission fut donnée, mais à la condition, toutefois, que trois officiers subalternes veilleraient nuit et jour à la garde du dépôt, afin de prévenir tout accident.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés que, par un malheur inconcevable et dont les causes nous sont toujours demeurées inconnues, tout cet amas de poudre fit explosion. Notre habitation fut réduite en cendres, quarante-cinq personnes qui se trouvaient à l'intérieur furent tuées, brûlées ou écrasées sous les ruines. Mais, par une grâce toute particulière et qui tint du miracle, notre vénéré provicaire qui se trouvait alors dans sa chambre, à quelques pas seulement du magasin à poudre, ne reçut qu'une légère égratignure à la tête.

Pour comble de malheur, en février 1867, c'est-à-dire, peu de mois après l'accident, le vice-roi mourait presque subitement. La position de M. Fenouil devint alors excessivement critique. On le gardait presque à vue dans le réduit où il avait été obligé de se réfugier.

Le 20 mars suivant, il eut toutes les peines du monde à sortir de la ville sans être reconnu. Il voulait aller où il plairait à la divine Providence de le conduire. Il avait toutefois quelque intention de se rendre au Kouy-tchéou. La route qui y menait était alors la seule qui ne fût pas gardée par les musulmans; toutes les autres étaient au pouvoir des rebelles.

En suivant le chemin qui conduit au Kouy-tchéou, il fallait passer par Kiu-tsin. Les nouveaux chrétiens de Tsao-kia-yn reçurent le missionnaire comme on reçoit quelqu'un qui est grandement désiré et depuis longtemps attendu. Ils mirent tout en mouvement pour fêter son arrivée.

A la vue de ces bonnes dispositions, le Père ne crut pas devoir aller plus loin. Il descendit dans la famille de Kia-tchen-kang le lettré, dont il a été parlé plus haut, et il y séjourna quelque temps. Dans le courant de juin il loua lui-même une maison à Tsao-kia-yn et s'y établit définitivement.

Chapitre troisième.

SOMMAIRE : M. Fenouil à Tsao-kia-yn. — Progrès de la religion. — Accusation portée par les païens. — Chrétienté naissante de San-pé-hou. — Hostilités des païens de ce village. — Tchang-kouang-tchao et Tchang-kouang-tsay.

MONSIEUR Fenouil était à peine installé dans le district de Kiu-tsin que le christianisme y prit de nouveaux développements, les conversions devinrent de plus en plus nombreuses, il y en avait presque tous les jours. Tout faisait donc espérer une prochaine et abondante moisson, quand il plut à Dieu d'éprouver la foi et la constance des néophytes par la persécution et de les faire passer par le creuset de la souffrance.

Effrayés du grand nombre de ceux qui abandonnaient les pagodes pour suivre JÉSUS-CHRIST, les plus zélés et les plus habiles d'entre les païens de la localité essayèrent la contre-prédication, dans le but d'arrêter le mouvement vers le christianisme. Leurs efforts n'eurent aucun succès, et ils le reconnurent eux-mêmes. Ils dirent donc comme les pharisiens d'autrefois: *Nihil proficimus... ecce mundus totus abiit post eum;* quand tout le monde sera chrétien, les Européens viendront et s'empareront du pays... *venient Romani et tollent gentem nostram et locum...* Ils eurent, en conséquence, recours à des moyens plus efficaces pour arriver à leurs fins.

Les notables du pays, après en avoir délibéré, portèrent à la sous-préfecture de Lan-lin une accusation formidable contre les chrétiens. On n'a jamais pu bien savoir quels étaient les chefs d'accusation, mais personne n'ignora qu'elle était faite au nom de tous les habitants, et signée par les hommes influents de la contrée. Pour subvenir aux frais du procès, les accusateurs avaient pris soin de prélever une contribution de 100 sapèques (environ 0 fr,50 c.) par famille. Il était tout

naturel, en effet, pour appuyer la cause, d'avoir un petit cadeau à offrir au mandarin et aux familiers du *yamen*. La somme fut poliment acceptée et promptement empochée, c'est ce qu'il y eut de plus clair dans cette affaire qui n'obtint pas tout le succès que s'en promettaient les fauteurs.

Le missionnaire n'eut pas plus tôt appris que les ennemis du nom chrétien étaient partis pour la ville qu'il s'y rendit de son côté et fit demander une audience au mandarin. Celui-ci, sans se préoccuper en aucune façon de motiver son refus, ne voulut pas le recevoir. C'est d'ailleurs la manière d'agir de ces orgueilleux prétoriens toutes les fois qu'ils ne veulent pas traiter une affaire. Il faut avouer que c'est un moyen très commode de se débarrasser des importuns; il est, en conséquence, fort usité en Chine, surtout à l'égard des missionnaires (1).

Le troisième jour, n'entendant plus parler de rien, notre confrère, l'âme triste et préoccupée, se disposait à revenir à Tsao-kia-yn, pour y attendre les événements, quand il vit arriver à l'improviste trois de ses néophytes. Ils étaient rayonnants de joie et venaient chercher le Père pour le ramener en triomphe. Il fallut du temps pour s'entendre, mais enfin on s'expliqua.

La veille, tous les accusateurs avaient quitté précipitamment la ville et étaient rentrés chez eux, sans bruit et l'oreille basse: on avait au prétoire reçu leur argent sans admettre leur accusation (2). De plus, disait-on, le préfet de Kiu-tsin avait donné gain de cause aux chrétiens, puisqu'il avait invité le Père à dîner. Tous ces pauvres hallucinés juraient avoir vu ce dernier manger avec le mandarin, assis à la même table. Ce succès inattendu, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par une faveur spéciale de la Providence, amena plusieurs conversions et nous valut un bon mois de tranquillité.

1. Cette conduite est contraire à l'art. I du décret impérial, en date du 7 avril 1862 qui dit: « Les missionnaires seront reçus avec honneur par les mandarins toutes les fois qu'ils désireront les voir. »

2. Ils avaient même été repris vertement de ce que, dans leur accusation, ils avaient osé mettre en avant le prétexte de la religion.

Un village assez important nommé San-pé-hou-yn *(Camp des trois cents familles)*, à sept *ly* environ de Tsao-kia-yn, venait de s'ourvir à la foi. Un grand nombre de gens parlaient de se faire chrétiens; on accourait en foule auprès du missionnaire pour s'entretenir avec lui et s'instruire de la religion. Il y eut bientôt dans ce village plusieurs adorateurs.

La plupart de ces nouveaux catéchumènes avaient des intentions droites et pures. Mais dans la bergerie il se glissa trois ou quatre loups, qui, sous prétexte d'étudier la doctrine, ne cherchaient qu'à s'introduire dans la place afin d'en connaître le fort et le faible. Le Père n'avait aucune raison de se défier des uns plus que des autres, il traitait tout le monde avec une égale bonté.

Nécessairement il était parfois question des bruits qui circulaient contre la Religion et contre les chrétiens. Notre confrère exhortait tous les nouveaux convertis à la patience, disant qu'il fallait rendre le bien pour le mal, qu'un disciple de JÉSUS-CHRIST ne se vengeait qu'en faisant du bien à ses ennemis; que d'ailleurs il était difficile de se faire rendre justice devant les tribunaux; qu'il fallait, par conséquent, se donner bien garde d'exciter une persécution, en parlant ou en agissant d'une manière imprudente et de nature à blesser les païens.

Les deux ou trois espions entendirent comme tous les autres, les recommandations du Père, ils en conclurent qu'il avait peur, qu'il était faible et n'avait aucun crédit auprès des autorités. Leur plan fut bientôt combiné. Rentrés dans leurs familles, ils rendirent compte à leurs proches et à leurs amis de la situation. « Il n'y a rien à craindre, dirent-ils, avec un peu d'audace, nous sommes sûrs d'avoir raison de cette peste qui menace de s'étendre et d'infecter tout le pays. »

Les plus décidés et, en particulier, les deux espions, se mirent à la tête du mouvement. Notables et lettrés prirent la chose à cœur et on résolut d'en finir cette fois avec les chrétiens. On combina toutes choses de manière à agir avec ensemble et à forcer, au besoin, la main aux mandarins. Ceux

ci craignant les conséquences d'un acte dont ils ne pouvaient prévoir l'issue, refusèrent de persécuter ouvertement. Mais le bruit courut alors, et certes il était bien fondé, ainsi que la suite le fera voir, qu'ils avaient secrètement engagé nos ennemis à faire tout le possible contre la nouvelle religion. « Agissez par voie détournée, leur auraient-ils dit, et évitez avec soin de mettre en avant le véritable prétexte; nous vous promettons d'ailleurs de ne pas vous inquiéter à ce sujet. » C'était plus qu'il n'en fallait pour allumer l'incendie déjà prêt à éclater.

Depuis un certain temps, les notables de San-pé-hou ne dissimulaient plus leur mauvais vouloir, deux ou trois néophytes avaient déjà été battus par eux, et ils disaient hautement que non seulement ils battraient les autres de la même façon, mais qu'ils sauraient bien leur faire passer l'envie de demeurer chrétiens.

Deux de nos catéchumènes, les plus éclairés et les plus influents de la localité, étaient surtout en butte à leur rage; ils s'appelaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-kouang-tsay, ils étaient cousins germains; tous deux faisaient profession publique du christianisme et prêchaient aux autres avec le plus de zèle et de liberté.

Tchang-kouang-tchao était un homme de tête, plein d'énergie, d'une foi très vive et d'une constance inébranlable.

Mais il avait ce caractère dur et fier qui ne sait plier devant personne et qui difficilement oublie une injure. Jamais on ne put le faire renoncer à sa religion. Il a subi trois années d'emprisonnement, et c'est même dans son cachot qu'il a reçu le baptême. Sa foi et sa constance ne se sont jamais démenties un seul instant, mais son cœur a gardé un profond souvenir des maux qu'il a soufferts. Si aujourd'hui il a pardonné à ses ennemis, ce n'a pas été sans peine, il a dû se faire violence.

Durant sa première jeunesse et bien avant sa conversion, Tchang-kouang-tsay avait mené une vie peu régulière. Il aimait le jeu et il s'absentait fréquemment de la maison pater-

nelle. Mais, depuis longtemps et avant même qu'il entendît parler de la religion, il avait entièrement changé, et sa conduite, qui dès lors pouvait servir de modèle à tous, était vraiment digne d'un chrétien. Il tenait admirablement sa maison et était en paix avec tout le monde. Malgré les instances de sa famille, on le vit renoncer à ce qui lui était dû pour ne pas être obligé de recourir aux tribunaux.

Quand on commença à prêcher notre sainte religion dans son pays, il ne fut pas des plus empressés à l'embrasser, il l'étudia d'abord, l'examina longtemps avant de s'en faire l'adepte. Mais il laissait aux siens entière liberté de la suivre; seulement il avait soin de se faire rendre compte de tout ce qu'on disait à l'église. Ce ne fut guère qu'à la fête de Pâques de l'année 1867 qu'il se décida à faire le premier pas et qu'il fut inscrit au nombre des adorateurs.

Dès le commencement de sa conversion, Tchang-kouang-tsay fut un parfait chrétien et montra le zèle d'un apôtre. Il n'était pas rare de le voir au milieu du jour, abandonner son travail pour aller prêcher dans les villages voisins. Tous les dimanches, sans exception, il se rendait à Tsao-kia-yn pour assister à la sainte messe, mais il n'y venait jamais seul, il était toujours accompagné d'un ou de deux catéchumènes qu'il avait convertis dans le courant de la semaine.

Il en amenait même quelquefois les jours ordinaires, lorsqu'il les voyait plus ardents ou mieux disposés. La nuit, il se relevait pour prier et demander à Dieu de le fortifier dans la foi. A plusieurs reprises, il sollicita la grâce de recevoir le baptême, et certes il y avait un droit incontestable. Mais des raisons de prudence obligèrent le missionnaire à différer de l'admettre à la réception de ce sacrement. Il fallait pour éviter de petites jalousies, donner à quelques autres catéchumènes, moins intelligents ou moins empressés, le temps de se préparer convenablement.

Aux premières menaces sérieuses faites par les païens, nos néophytes de San-pé-hou, pour la plupart hommes de cœur et intrépides, ne dissimulèrent pas leur envie de se défendre.

Dans les assemblées qu'ils tinrent à ce sujet, plusieurs proposèrent même de prendre les devants et de ne pas attendre l'attaque de l'ennemi. M. Fenouil avait peine à contenir leur ardeur, longtemps il dut les conjurer de patienter et de ne pas exciter la tempête.

Dans ses occasions, alors que les têtes s'échauffaient aisément, Tchang-kouang-tsay écoutait tout et ne disait jamais mot. S'il était interrogé et pressé d'émettre son avis, il se contentait de répondre : « Laissez-les faire, ils ne sont pas à craindre. » Son visage, toujours d'une sérénité parfaite, semblait alors s'illuminer, c'est ce que le Père eut lui-même l'occasion de remarquer plusieurs fois.

On ne pensait pas généralement que les païens dussent en venir aux dernières extrémités. Cependant, notre catéchumène, prévoyant ce qui arriva en effet, s'était soigneusement informé par avance du sort réservé dans l'autre monde à celui qui serait mis à mort pour la foi avant d'être baptisé. On eût dit qu'il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine. Mais rassuré en apprenant que le baptême de sang équivalait au baptême de l'eau, il ne fit pas de nouvelles instances pour recevoir avant les autres le sacrement de la régénération.

Chapitre quatrième.

SOMMAIRE : Supplice et martyre de Tchang-kouang-tsay. — Jugement inique du sous-préfet de Lan-lin-Shien.

CEPENDANT, les païens avaient choisi le vingt-troisième jour de la septième lune (22 août 1867) pour mettre leurs menaces à exécution. Tchang-kouang-tchao, qui était le plus ardent parmi nos néophytes, devait être une de leurs premières victimes. Mais, prévenu à temps, il eut soin de se cacher. Son cousin Tchang-

kouang-tsay à qui on en voulait également, au lieu de prendre la fuite, passa la journée à l'école à étudier la doctrine. Il y était encore quand trois ou quatre individus vinrent l'inviter à se rendre sur la place publique où les anciens du village, disaient-ils, avaient à lui parler.

Quelques jours auparavant, le fils aîné du catéchumène, Tchang-ly-kouen, avait échangé des paroles un peu vives avec plusieurs païens au sujet du culte des ancêtres. Craignant les suites de son imprudence, ce jeune homme s'était enfui du village. Son absence n'avait rien, d'ailleurs, de bien extraordinaire, puisque ce jour-là tous les chrétiens de San-pé-hou étaient cachés ou en fuite.

Tchang-kouang-tsay était à peine rendu au lieu de l'assemblée que, sans même lui donner le temps de saluer l'assistance selon l'usage, on lui demanda brutalement :

— « Où est ton fils ? »

— « Mon fils n'est pas à la maison, je ne sais où il est allé. »

— « Tu es un chef de rebelles. »

Et aussitôt on se jette sur lui avec tout ce qu'on peut trouver sous la main. Ce fut bientôt une confusion générale ; tous ceux qui pouvaient atteindre le patient, le frappaient à la fois. Pendant et après cette scène, on vit de ces furieux prendre de grosses pierres et les jeter, en proférant toutes sortes d'imprécations, sur cet infortuné étendu à terre et sans mouvement.

C'était un spectacle horrible, on eût dit que Satan voulait déchaîner toute la rage de l'enfer sur ce néophyte d'hier, dont les exhortations avaient déjà arraché un si grand nombre d'âmes à sa tyrannie.

Les meurtriers de Tchang-kouang-tsay n'avaient point eu tout d'abord l'intention de le tuer ; ils pensaient qu'une salutaire leçon lui profiterait pour l'avenir. Croyant donc avoir fait assez pour le moment, ils le chargèrent de chaînes et le traînèrent mourant dans une maison voisine où il passa une nuit de douleurs.

Le jour suivant, les païens comptaient bien que leur victime

time demanderait à entrer en accommodement. Car malheureusement, en Chine, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, la force prime le droit, et presque toujours celui qui est le plus faible est obligé de demander pardon à ses persécuteurs. Il doit reconnaître ses torts lorsque, hélas ! son seul crime est d'être le moins fort.

Mais cette fois, trompés dans leur attente, les notables de San-pé-hou, durent faire les premières avances. Il faut avouer cependant, qu'ils se montrèrent assez modestes dans leurs prétentions, ils ne demandèrent à Tchang-kouang-tsay qu'une ligature (environ quatre francs). C'était toute l'amende à laquelle ils le condamnaient pour la faute énorme d'avoir embrassé une religion perverse. Il est clair que c'était trop de mansuétude.

Mais notre catéchumène, malgré ses dispositions conciliantes, n'était pas homme à se reconnaître coupable, parce qu'il était chrétien, et à se faire libérer à prix d'argent.

— « On m'a battu, puis enchaîné, dit-il à ceux qui vinrent lui faire des propositions. On ne m'en a pas encore dit la cause. Maintenant, pour me mettre en liberté, on demande une ligature. La somme est faible et facile à trouver, mais encore faut-il qu'on me dise quel crime j'ai commis et pourquoi on me maltraite de la sorte. J'en appelle au mandarin. »

Tchang-kouang-tsay était, comme je l'ai déjà dit, un homme tranquille qui vivait en paix avec tout le monde ; on ne pouvait rien lui reprocher, sinon d'avoir embrassé le christianisme ; encore, ne le devait-on pas faire ostensiblement, puisque le mandarin avait défendu de mettre la religion en cause.

Il était donc tout naturel que le confesseur de la foi s'attendît à une sentence favorable qui le libérât et lui assurât la protection de l'autorité contre ses cruels persécuteurs. Mais, en Chine, la justice souvent n'existe que de nom, et ce nom devient parfois une sanglante ironie, quand la vie des citoyens en dépend.

Les païens voyant que l'affaire prenait cette tournure,

refusèrent de s'expliquer et se disposèrent à conduire leur prisonnier à la ville. Mais il fallait tout d'abord se préparer les voies ; ils dépêchèrent donc en toute hâte deux de leurs affidés au tribunal de Lan-lin. Là, au moyen de taëls, ils n'eurent pas de peine à gagner à leur cause les satellites du prétoire. Quant au mandarin, inutile de le tenter lui-même, il ne cherchait que l'occasion de se signaler contre les chrétiens.

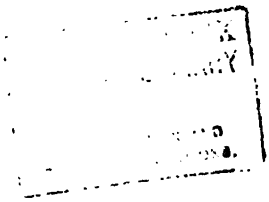
Au moment de partir, la femme de Tchang-kouang-tsay tenant son plus jeune fils dans ses bras, voulait accompagner son mari :

— « Non, lui dit celui-ci, ne viens pas avec moi... va plutôt, en compagnie de ma mère et de nos enfants, prier avec les autres chrétiens... Si le bon Dieu demande le sacrifice de ma vie, je suis content de mourir pour sa gloire. »

Il avait à peine fait ses derniers adieux à sa femme qu'il fut brutalement poussé en avant et secoué rudement par les chaînes qu'il portait aux bras et au cou. Une horde de forcenés formait son escorte. Pas un chrétien n'osa se joindre à eux, ou seulement les suivre de loin ; la crainte glaçait tous les cœurs.

C'était le 23 août, dans la matinée, il avait plu et les chemins étaient glissants. La ville n'est éloignée que de douze *ly;* mais excessivement affaibli par les mauvais traitements qu'il avait subis la veille, notre pauvre néophyte marchait lentement et avec une extrême difficulté. Les païens n'y avaient aucun égard et ne cessaient de le harceler pour le faire avancer plus vite.

Enfin ils le maltraitèrent de telle sorte que vint un moment où, à bout de forces, il se laissa tomber à terre. Il ne devait plus se relever. Ses meurtriers l'assommèrent sur place et jetèrent son corps dans une mare d'eau qui se trouvait le long du chemin. La victime fit encore quelques efforts pour saisir les herbes de la rive, elle fut repoussée et bientôt étouffée sous l'eau. Les assassins, après avoir consommé leur crime, retirèrent eux-mêmes le cadavre de l'étang et l'abandonnèrent sur le bord de la route.



Martyre de Tchang-Kouang-tsay.

Ainsi tombait sous les coups d'une bande de forcenés notre plus fervent néophyte, celui sur lequel nous fondions le plus d'espoir.

Depuis le commencement de son supplice, Tchang-kouang-tsay qui ne s'était pas un seul instant fait illusion sur son sort, n'avait pas proféré une seule plainte. Il voyait approcher la mort et l'acceptait comme venant de la main de Dieu. Avant son arrestation, il lui eût été facile de fuir et de se cacher, il avait refusé de le faire. Plus tard, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être mis en liberté, il n'avait pas voulu le prononcer, de peur que ce mot ne fût pris pour une apostasie. Il préféra mourir généreusement pour Dieu que vivre lâchement pour sa famille. Il devait cet exemple aux nombreux néophytes qu'il avait gagnés à JÉSUS-CHRIST. Baptisé dans son sang, il a glorieusement remporté la palme du martyre.

Après la mort de Tchang-kouang-tsay, les chrétiens et les païens portèrent en même temps l'affaire au tribunal de Lan-lin. Ce tribunal, gagné à prix d'argent et d'ailleurs animé des plus mauvaises dispositions à l'égard des néophytes, avait juré de donner à tout prix gain de cause aux meurtriers. Mais deux hommes surtout le gênaient, c'étaient Tchang-ly-kouen, fils du défunt et son cousin Tchang-kouang-tchao. L'un et l'autre étaient connus pour leur énergie et ils faisaient peur aux assassins. Le mandarin lui-même ne paraissait pas rassuré, il savait que ces deux hommes n'étaient pas disposés à accepter son jugement inique et qu'ils en appelleraient à un tribunal supérieur. Il fallait donc les supprimer tous deux pour les obliger au silence. C'est ce qui fut résolu et exécuté aussitôt.

En effet, venus pour porter plainte, l'un et l'autre se virent saisis et jetés en prison, par ordre du sous-préfet de Lan-lin. Mais quels prétextes alléguer pour justifier une pareille mesure ! Il n'y en avait pas. D'ailleurs, le mandarin, *père et mère du peuple*, n'est pas tenu de faire connaître les motifs de sa conduite, il est censé ne vouloir que le bien de ses enfants.

La mère du martyr, doublement affligée de la mort de son fils et de l'emprisonnement de son petit-fils et de son neveu, dut donc prendre en mains l'affaire et tenir tête à ses ennemis pour sauver sa famille. Le missionnaire l'encouragea et l'aida de tout son pouvoir, mais hélas! il pouvait bien peu de chose. Lui-même était détesté au prétoire et ne jouissait d'aucune influence. Ses chrétiens dispersés et terrifiés le laissaient agir seul. Sa vie même était menacée, car le but des persécuteurs, et ils ne s'en cachaient pas, était de le faire disparaître et d'étouffer ainsi le christianisme naissant dans leur pays.

Son cœur d'apôtre fut alors soumis à une bien cruelle épreuve. Mais il était résolu à mourir à son poste plutôt que d'abandonner ses chères ouailles à la fureur des méchants. Dieu soutint son courage et lui donna la force de résister à la tempête qui, à raison même de sa violence, ne pouvait être d'une longue durée.

Le vingt-cinq août, c'est-à-dire deux jours après le meurtre, le tribunal de Lan-lin rendit son arrêt. La mère du martyr était venue plaider elle-même sa cause.

— « De quoi te plains-tu ? » demande le mandarin à cette femme.

— « On a assassiné mon fils, je viens en demander la raison. »

Le mandarin se tournant alors vers les meurtriers :

— « Pourquoi avez- vous tué cet homme ? »

— « *Tà-laò-ye* (grand maître), nous sommes chargés de prélever les impôts du village ; toutes les fois que nous nous présentions chez Tchang-kouang-tsay, il refusait de payer, et nous accablait d'injures et de menaces. Nous tînmes conseil alors et convînmes de le conduire à la ville pour le livrer au mandarin. Craignant, sans doute, le châtiment qu'il avait mérité, il s'est échappé de nos mains et il a couru se jeter dans un étang ; quand nous l'en avons retiré, il était noyé. »

— « Voilà, s'écrie le magistrat, un sort digne de ceux qui sont infidèles et négligents à payer ce qui est dû au mandarin.

La fin de cet homme a été celle qu'il méritait....en quoi sa famille aurait-elle à se plaindre ? »

— « Nous étions huit dans la famille, dit alors la vénérable mère du confesseur de la foi, nous sommes sept encore, eh bien ! s'il est vrai que nous devions une seule sapèque, un seul grain de riz, je demande qu'on nous fasse partager à tous le sort de mon malheureux fils. »

Le mandarin réfléchit un instant :

— « L'impôt de l'an passé, à qui l'avez-vous remis ?

— « Nous l'avons remis à un tel. »

L'homme ainsi désigné est appelé aussitôt comme témoin ; on lui a fait la leçon à l'avance et il a promis de déposer contre les chrétiens. Arrivé en présence du juge, il se jette à genoux et s'écrie :

— « Grand mandarin, le Ciel est sur nos têtes... Il est très vrai que j'ai reçu l'impôt de Tchang-Kouang- tsay le vingt-un de la première lune de cette année et je l'ai remis à un tel. »

C'était précisément un des meurtriers.

Le mandarin qui voulait à tout prix donner tort aux chrétiens, se trouvait fort embarrassé d'une déposition aussi claire qu'inattendue ; pourtant il fallait se tirer de ce mauvais pas, assouvir sa haine et sauver son honneur, c'est-à- dire condamner la famille Tchang, tout en gardant les apparences de la justice.

Mais rien n'est impossible à un mandarin chinois, voici comment le nôtre concilia toutes choses. D'abord, il loua fort le zèle de ceux qui payent bien l'impôt, et de ceux qui le perçoivent ; il blâma les négligents et les tièdes et après un exorde aussi long que pathétique, il prononça cette merveilleuse sentence :

— « On donnera vingt ligatures à la famille Tchang et celle-ci s'engagera par écrit à enterrer son mort et à ne plus chercher querelle à personne à cette occasion. »

— « Grand mandarin, dit aussitôt la vieille Tchang-louy-chy, si mon fils est coupable nous n'avons aucun droit à ces

vingt ligatures ; s'il est innocent, qu'est-ce que vingt ligatures pour compenser sa perte ? »

— « Je vous dis, reprend avec colère le magistrat, d'accepter ces conditions ; de plus, on relâchera le fils et le cousin du défunt, actuellement détenus en prison préventive, et si vous refusez, vous n'aurez rien, et ces deux hommes ne seront pas élargis. »

Il en fut comme le *grand homme* avait dit, Tchang-kouang-tchao et Tchang-ly-kouen demeurèrent encore trente mois en prison aux frais de leurs parents et du missionnaire.

Le mandarin qui traitait si bien les affaires des chrétiens se nommait Tang. Il était depuis près de trois ans sous-préfet de Lan-lin-shin. S'il n'avait pas lui-même suscité la persécution, il l'avait du moins grandement approuvée et lui avait donné secrètement son appui. Il savait parfaitement que Tchang-kouang-tsay était innocent, mais, comme c'était un chrétien, il ne pouvait évidemment blâmer ceux qui l'avaient tué ; sa mort était un bien pour l'empire.

Le nom de cet homme vil et méprisable fut porté à Péking ; il fut dénoncé comme persécuteur, ou, tout au moins, comme juge partial. Mais il demeura mandarin, nous savons même qu'en quittant la sous-préfecture de Lan-lin, il a eu de l'avancement.

C'est ainsi que les choses se pratiquent en Chine. Un mandarin coupable de pareilles peccadilles contre les chrétiens est, pour l'ordinaire, promu à un grade supérieur. Il faut que sa faute soit bien lourde et par trop compromettante pour que notre légation de Péking puisse obtenir la punition du prévaricateur ; celle-ci, du reste, est toujours pour la forme, car, au fond, il garde sa dignité ; au pis aller, on le change de province et tout est dit.

Voilà aussi pourquoi les mandarins, qui sont si bien au courant des choses et qui, de plus, ont des instructions secrètes, se moquent ouvertement des traités et suscitent tant de misères et de tracas aux missionnaires et aux chrétiens.

Chapitre cinquième.

SOMMAIRE : Mort du Père André Liou. — Tracasseries auxquelles M. Fenouil est en butte à Tsao-kia-yn.

LE Père André Liou, qui le premier était venu visiter la chrétienté naissante de Tsao-kia-yn, se trouvait à la capitale de la province au moment où se passaient les événements que je viens de rapporter. Peu de temps après, il alla à Kiu-tsin et demeura plusieurs mois auprès de M. Fenouil. Dans les premiers jours de l'automne, il se rendit à Houang-ngy-ho sur la frontière du Kouy-tchéou. Pendant qu'il faisait l'administration de cette chrétienté, une députation des néophytes de Sin-ngy-shien (1) vint l'y trouver et le prier de se rendre chez eux. Depuis la mort de M. Muller, massacré par les musulmans à Sin-ngy-fou (2), ils n'avaient vu aucun missionnaire, et les routes étant occupées par les rebelles, ils ne pouvaient communiquer avec Kouy-yang-fou (3).

Le Père Liou, qui avait reçu du vicaire apostolique du Kouy-tchéou les pouvoirs nécessaires pour administrer les sacrements, accéda avec empressement à cette demande et alla visiter la chrétienté de Sin-ngy-shien. Il allait la quitter quand les chrétiens de Ta-chan, pays des hautes montagnes, comme l'indique son nom, situé à deux petites journées de distance, apprenant la présence du Père dans leur voisinage, vinrent l'inviter à leur tour et le conjurer de se rendre chez eux. Eux non plus n'avaient pas vu de prêtre depuis plus de deux ans.

Malgré son extrême fatigue, le Père y consentit avec joie et se mit en route pour Ta-chan. C'était là que Dieu avait marqué le terme de sa course et de ses travaux apostoliques.

1. Ville de troisième ordre, mais très importante, dans la province du Kouy-tchéou.
2. Ville de premier ordre à deux journées de Sin-ngy-shien.
3. Capitale du Kouy-tchéou et résidence du vicaire apostolique de cette province.

Le soir, en arrivant à la station, il mangea pour se rafraîchir une ou deux pêches qu'on lui présenta. Peu après, il se sentit pris de fièvre. Le mal fit bientôt des progrès rapides, et lorsque, le lendemain, les chrétiens se rendirent compte de sa gravité, ils furent effrayés. N'ayant, dans ces régions perdues, aucun médecin à leur disposition, ils se mirent à pleurer et à se désoler. Le Père les reprit doucement : « Ayez courage, leur dit-il, Dieu ne nous abandonne jamais. Quand l'heure de ma mort arrivera, je vous avertirai. »

Vers dix heures du soir, il appela les chrétiens et leur dit : «Mettez-vous à genoux et récitez les prières des agonisants.» On obéit, et comme on achevait les prières, le Père André Liou rendit son âme à Dieu, avec cette sérénité et ce contentement du voyageur qui, après une longue course, se voit enfin arrivé au terme de son voyage.

Le Père André Liou était un de nos meilleurs prêtres indigènes. Il n'avait que trente-huit ans. Il était d'un zèle et d'un courage que rien ne rebutait quand il s'agissait du salut d'une âme. Dieu, sans doute, l'a déjà récompensé dans l'autre vie de ses peines et de ses travaux. Il fut enterré dans la petite chrétienté de Ta-chan.

Vers la fin de l'année 1873, de passage à Ta-chan, j'allai prier sur sa tombe. C'était une simple pierre surmontée d'une humble croix de bois. Un prunier la couvrait de son ombre. Depuis lors, Mgr Lions [1] y a fait élever un petit mausolée. C'est comme un hommage reconnaissant de la mission du Kouy-tchéou au zèle et au dévouement du Père André Liou.

Mais revenons sur le théâtre de la lutte que nous avons vue s'engager entre le christianisme et le paganisme.

Tsao-kia-yn, sans être un endroit important, comptait cependant plus de cent familles ; mais pauvres, pour la plupart, elles étaient sans aucune influence dans le pays. Là était, comme je l'ai déjà dit, le berceau du christianisme dans le district de Kiu-tsin ; là aussi se trouvait le plus grand

1. Évêque de Basilite et vicaire apostolique du Kouy-tchéou.

nombre d'adorateurs et de néophytes. Le caractère paisible et même heureux de ses habitants, sa position un peu retirée semblaient l'indiquer comme l'endroit le plus convenable pour la résidence du missionnaire. C'est de ce village que, sans être molesté lui-même, il avait été témoin de la persécution de San-pé-hou.

Ce dernier village était bien déchu de son ancienne prospérité : au lieu de ses trois cents familles d'autrefois, c'est à peine si on en comptait la moitié. Quelques-unes d'entre elles, jadis riches et puissantes, aujourd'hui ruinées, jouissaient encore d'une certaine influence. Nous avons vu l'usage qu'elles en firent en proscrivant la religion du *Maître du Ciel*, et en mettant à mort un de ses adeptes les plus fervents. Le jugement inique du mandarin de Lan-lin avait encore accru l'audace de ces persécuteurs improvisés. Ils avaient juré d'exterminer le christianisme et ils se crurent tout permis pour arriver à leurs fins... Injures, menaces, coups, violences de toutes sortes, ils mirent tout en œuvre pour épouvanter les chrétiens.

Nos pauvres néophytes étaient dans la consternation. Ils fuyaient afin d'éviter les mauvais traitements dont ils étaient menacés, et, s'ils osaient de temps en temps revenir à la dérobée, c'était encore pour fuir et se cacher de nouveau. Le missionnaire qui résidait à Tsao-kia-yn les consolait et les soutenait de son mieux ; fortifiés par ses exhortations, ces pauvres gens tenaient bon et montraient beaucoup de constance.

Voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, les païens furieux résolurent de s'en prendre directement au Père et de le chasser de la contrée. Mais il n'était pas en leur pouvoir, et il leur était impossible d'aller le tracasser chez les autres. Comment faire alors ? Il fallait mettre les habitants de Tsao-kia-yn dans le complot, puis tout irait à merveille.

Les plus habiles entrèrent aussitôt en campagne ; ceux d'entre eux qui avaient des parents ou des connaissances dans ce dernier village furent envoyés pour les gagner à leur cause. Enfin ils firent tant et si bien qu'un beau jour toute cette

tranquille population de Tsao-kia-yn brûla d'en venir aux mains avec le missionnaire.

Ces pauvres gens n'étaient pas, cependant, capables de mener à bonne fin une affaire de ce genre ; leur savoir faire laissait trop à désirer et leur pusillanimité était trop grande pour tenter un coup aussi hardi et pouvoir s'en tirer à leur honneur. Mais on les avait si bien endoctrinés, et on leur avait promis une si facile victoire qu'ils se crurent assez forts pour essayer.

Un beau matin, trois ou quatre des notables de la localité se présentent chez notre confrère ; ils ont une mine moitié solennelle et moitié embarrassée ; ils font surtout d'inutiles efforts pour paraître importants, absolument comme les peureux qui chantent afin de se donner quelque assurance. Sur l'invitation de M. Fenouil, ils prennent place sur des chaises ; puis, après certains préambules plus ou moins oratoires, l'un d'eux commence en ces termes :

— « Père, nous sommes heureux de vous posséder parmi nous, c'est un honneur dont nous sommes fiers.... Mais il y a des choses qui ne se peuvent souffrir.

— « Je ne comprends pas, dit le missionnaire naturellement intrigué de ce prologue, que voulez-vous dire ? »

— « Eh bien ! voici, répond le plus décidé d'entre eux, il s'est passé une chose très grave.., on a volé une pièce de bois dans notre pagode ici tout près.

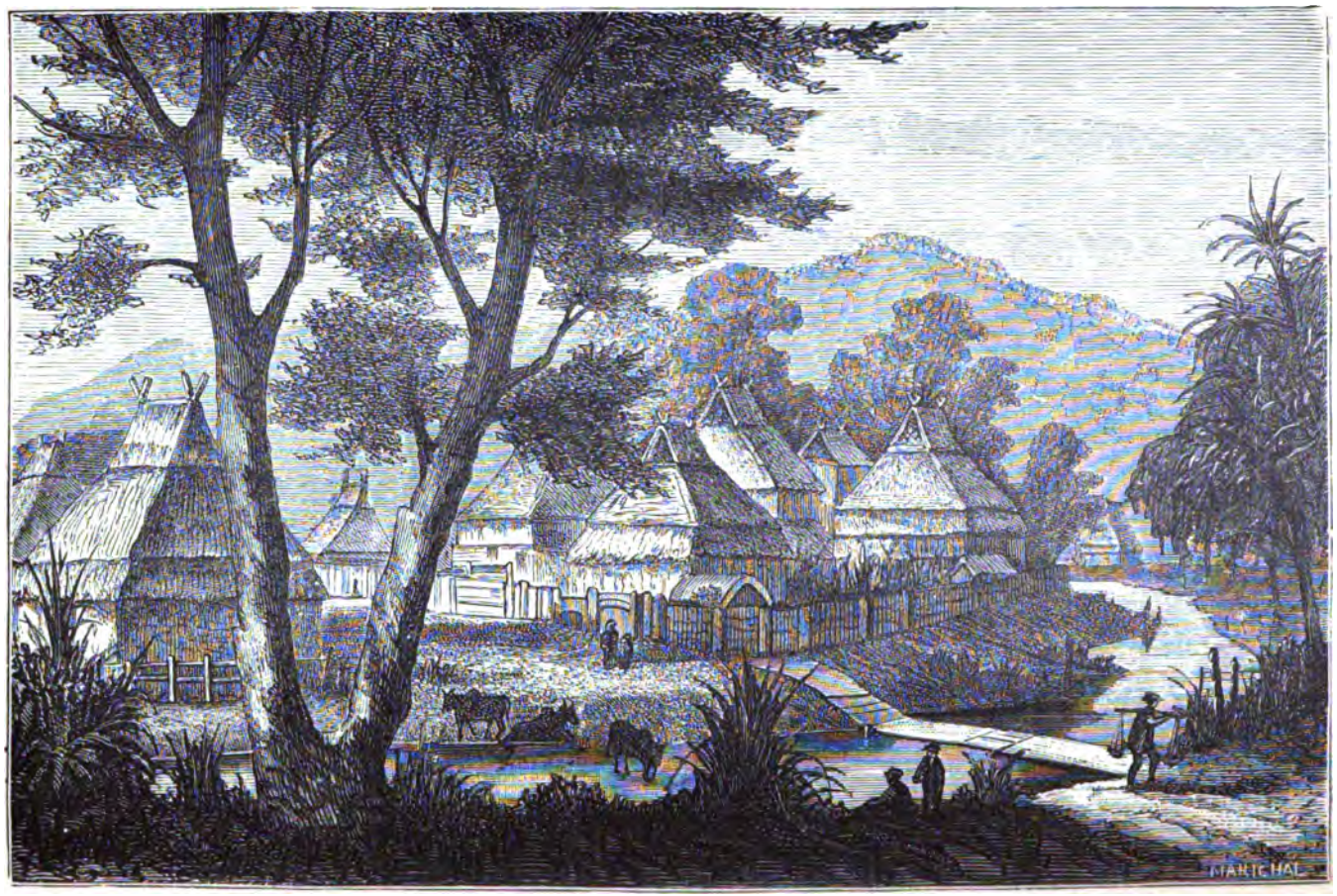
— « Ce n'est pas tout, reprend le doyen de l'endroit, un nommé Tsao-jen-koué, déjà connu, homme tout à la fois rusé et poltron, aussi avide de bon vin que de bonnes sapèques.., il a été aussi dérobé une sonnette de *poussas*... et puis telle autre chose, ajoute la bande en chœur.

— « Pour le coup, cela ne me regarde pas, dit le Père ; adressez-vous ailleurs.

— « Et si les preuves du larcin se trouvaient chez vous?.. dans votre maison ?

— « Alors je dirais que c'est vous qui les y avez apportées.

— « Cependant, voyez... la pièce de bois, la voici, derrière



Vue de Tsao-kia-yn (Yun-nan).

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

votre porte ; quant à la sonnette et aux autres objets, ils sont là, dans la chambre de vos domestiques. »

M. Fenouil ne savait que répondre, tandis que les autres prenaient un air triomphant. Il interroge ses domestiques. Le vieux Tsao-yn-koué dit que, en qualité d'ancien préposé à la garde du *Miaô-tsé*, il avait cru pouvoir s'adjuger une vieille planche qui y pourrissait sans profit pour personne. Deux autres avouent également que, jouant un jour avec des païens auprès des *poussas*, ils n'avaient cru causer de préjudice à personne en prenant quelques objets de minime valeur, ce que, du reste, leurs compagnons païens avaient fait comme eux ; que c'était un bien public qui leur appartenait comme aux autres.

Pendant que tout cela se passait à l'intérieur, il se faisait un grand tumulte à la porte du *Kin-tang* (maison de prières), on battait le *tam-tam* dans le village... hommes, femmes, enfants, tout le monde était sur pied, se dirigeait vers l'oratoire et se disposait à franchir le seuil. « Qu'on nous livre les coupables, criait la populace en délire, que sont ces chrétiens? allons, pendons-les tous dans la pagode. »

Notre confrère, voyant que les têtes se montaient et que les affaires allaient tourner au tragique, se montre à la foule et fait signe qu'il veut parler ; il finit par obtenir un peu de silence.

—« Gens de Tsao-kia-yn, leur dit-il, vous vous plaignez qu'on ait fait des vols dans votre *Miao-tsé*... La chose ne me regarde pas... mais, les coupables étant chez moi, voici un moyen de trancher la question : toi, Tsao-jen-koué, tu as accusé mes domestiques... je te les livre.... tu m'en répondras jusqu'à ce que le mandarin de Kiu-tsin ait rendu son jugement ; prends bien garde qu'il ne leur arrive aucun mal. »

Qui fut embarrassé ? ce fut le petit mandarin et ses complices. On avait cru pouvoir faire retomber la faute sur le Père, et voilà que ses domestiques se reconnaissent pour les seuls auteurs du délit. En outre, Tsao-yn-koué avait une nombreuse famille, il était considéré et aimé, et personne n'eût osé mettre

la main sur lui. Aller devant le grand mandarin, la chose n'en valait guère la peine; puis, ce n'était pas sûr du tout : en tout cas il faudrait dépenser beaucoup d'argent. Que faire alors ; laisser tomber l'affaire et ne rien dire ?

Nos gens, grandement désappointés, se consultèrent un instant, pendant que la foule devenue silencieuse, se débandait à la sourdine. Évidemment le coup était manqué. Il fallait cependant trouver un expédient pour sortir d'embarras et se retirer avec honneur.

— « Père, dit alors Tsao-jen-koué, d'un ton doucereux et patelin, entre nous, on n'y regarde pas de si près... Vous savez que nous sommes des gens paisibles et ennemis de la chicane... Païens et chrétiens ne sont-ils pas tous frères ? Eh bien! qu'on frappe pour la forme l'enfant qui a volé dans la pagode et qu'on nous donne quelques ligatures pour compenser ce que nous avons perdu. »

Ce n'était pas se montrer d'une grande exigence après une pareille mise en scène ; mais c'était trop encore. Cependant, pour éviter toute complication et apaiser l'émotion publique, les néophytes crurent devoir accéder au désir des païens, et les ligatures demandées leur furent livrées. Mais, par le fait même, les chrétiens se donnaient le dessous aux yeux de tout le monde et avouaient leur faiblesse. Un peu plus de fermeté eût, peut-être, à jamais coupé court aux exigences de cette sorte et évité, dans la suite, bien des misères et des vexations.

Chapitre sixième.

SOMMAIRE : Mort subite de deux mandarins militaires persécuteurs de la religion.— La persécution à Ué-tchéou.— Conversion de Yang-Tchéouen.

A QUELQUE temps de là, deux petits mandarins militaires voulurent à leur tour se signaler en persécutant les chrétiens.

L'un d'eux, nommé Tchao-tà-kangtsé (c'est-à-dire Tchao, *la grande lance*) résolut de porter les premiers coups. Il annonce, en conséquence, à grand bruit, qu'il partira tel jour, avec de nombreux soldats, et qu'il exterminera jusqu'au dernier des chrétiens.

Ceux-ci sont dans une mortelle frayeur ; car, pour les honnêtes gens, rien n'est plus à craindre que ces chefs de bande, qui pillent et rançonnent à leur gré, surtout en temps de guerre. Tout était à redouter, il fallait s'attendre, sinon au massacre, du moins au pillage.

La veille du jour fixé pour l'attaque, presque tous les habitants de Tsao-kia-yn, païens comme chrétiens, se sauvent dans la montagne et dans les bois. La nuit se passe dans des alarmes continuelles ; ce n'est qu'avec un serrement de cœur qu'on voit poindre l'aube du jour. A chaque instant on croit entendre les cris farouches des soldats et apercevoir les flammes dévorer les maisons.

Cependant, les heures s'écoulent et on ne voit rien. A la tombée de la nuit, quelques individus se hasardent à descendre et à pénétrer dans le village. Tout y était tranquille comme à l'ordinaire. Bientôt un homme arrive et annonce que Tchao, *la grande lance*, n'est plus de ce monde. Atteint subitement de la peste, il était mort juste à l'heure où il devait commencer le massacre des chrétiens. Ceux-ci remercièrent Dieu avec effusion et sentirent croître leur confiance pour l'avenir. La

plupart des païens virent aussi dans cette mort subite un avertissement du Ciel, et plusieurs se rapprochèrent des néophytes.

L'autre mandarin militaire, émule de la *grande lance*, en voulait surtout à M. Fenouil. Dans sa pensée, la mort de notre confrère devait amener l'anéantissement du christianisme. Mais, plus fin que son rival, il se garda bien de publier son projet et d'annoncer son arrivée.

Une belle nuit, il part de la ville de Kiu-tsin-fou, à la tête de quatorze soldats. Bien que la distance entre les deux localités ne soit pas considérable, un seul parmi eux connaissait le chemin. Celui-ci, quelques jours auparavant, était allé rendre visite à M. Fenouil qui l'avait très bien traité ; il en avait même reçu un petit cadeau qu'à son retour il avait déposé dans sa famille.

Ce jeune homme demeurait précisément sur la route de Tsao-kia-yn, non loin de la ville. En passant devant sa maison, il entra pour voir sa vieille mère et la consulter. La bonne femme, mise en deux mots au courant de l'affaire, s'oppose fortement à ce que son fils prenne part à l'expédition ; elle lui représente la bonté du Père qui s'est montré si bienveillant à son égard..., elle lui met devant les yeux la mort de Tchao.., enfin, elle fait si bien que le jeune homme s'esquive à la hâte au lieu d'aller rejoindre ses camarades.

Ceux-ci qui avaient dépassé la maison et continué à marcher, s'arrêtent bientôt, incertains de la route. Ils attendent quelque temps ; puis, ne voyant pas venir leur guide, ils retournent à la maison dans laquelle ils l'ont vu entrer. Ils ne trouvent qu'une pauvre vieille qui leur dit, pour toute réponse, qu'elle ne comprend pas ce qu'on lui demande.

Le chef militaire s'emporte et tempête.— La vieille fait la sourde oreille.— Il jure qu'il va la tuer, si elle ne parle pas.— Inutile, elle ne s'émeut pas plus que le roc. Croyant à la fin que peut-être ils se sont trompés et que leur guide n'est pas entré dans cette maison, les soldats vont alors frapper aux portes voisines.

Mais, au milieu de la nuit, tout bon Chinois a bien soin de laisser sa porte close, surtout quand il entend un bruit de voix inconnues. Il y a tant de voleurs partout, qu'il est toujours prudent de se tenir sur ses gardes !

La troupe eut donc beau frapper, crier ; personne ne s'empressa de répondre ni d'ouvrir. Que faire alors ? Aller de l'avant, sans guide ? c'était une folie ; comment se reconnaître au milieu des rizières, dans ce dédale de sentiers qui se croisent en tous sens ! Continuer à appeler et à crier ? c'était imprudent, car, pour peu que les gens des environs, désormais en éveil, vinssent à les prendre pour des brigands et à les cerner, nul doute que plusieurs d'entre eux resteraient sur le carreau.

Ils adoptèrent le meilleur parti, celui de s'en retourner. Le lendemain, le mandarin recevait l'ordre d'aller exercer sa valeur contre les musulmans. Il emmena ses braves avec lui, je ne sais si tous y restèrent ; mais, pour lui, il n'en revint pas ; moins de deux mois après, il tombait frappé d'une balle sous les murs de la ville de Tchen-kiang-fou.

Le Seigneur veillait ainsi sur les jours du missionnaire et de ses ouailles, et les mettait à l'abri de la rage de l'enfer et du danger. Dans plusieurs autres occasions, il leur fit encore sentir, d'une manière non moins merveilleuse, les effets de sa protection.

Mais si la persécution cessait sur un point, c'était pour recommencer ailleurs. Satan ne renonçait pas à la lutte et n'était pas disposé à s'avouer vaincu.

Malgré les tracasseries et les vexations auxquelles les chrétiens étaient en butte, la religion, cependant, avait fait partout quelque progrès. A quarante *ly* de Tsao-kia-yn, dans la ville de Ué-tchéoù (1) et aux environs, plusieurs familles avaient embrassé le christianisme. Le Père André Liou était même allé les visiter, peu de temps avant sa mort, et avait baptisé leurs plus jeunes enfants.

Un vieux chrétien du Su-tchuen, nommé Ouang-tin-pang,

1. Ué-tchéoù est une ville de deuxième ordre, à soixante *ly* de Kiu-tsin-fou.

médecin de profession, homme plus téméraire que prudent, s'était depuis peu établi dans cette ville avec sa famille. Tout en donnant ses consultations et en vendant ses pilules, il prêchait la doctrine et manifestait hautement sa foi. Chacun sut bientôt qu'il était de la religion du *Maître du Ciel.*

Personne, d'ailleurs, ne paraissait s'en formaliser et on le laissait parfaitement tranquille. Peu à peu, les nouveaux catéchumènes, timides d'abord, avaient pris confiance. Ils avaient remplacé la tablette des ancêtres par la tablette chrétienne, et ils n'avaient pas craint de l'afficher au grand jour sur leurs portes et à leurs fenêtres. De plus, ils récitaient leurs prières en commun, à haute voix et sans respect humain. Pendant ce temps, Ouang-tin-pang prêchait et cherchait à gagner des prosélytes. Il y avait tout lieu d'espérer que notre sainte religion allait faire de grands progrès et qu'il serait possible d'établir une station dans cette ville. Mais le démon ne devait pas tarder à troubler la paix dont jouissait cette chrétienté naissante et à y arrêter le mouvement des conversions.

Un jour, notables, lettrés et autres de Ué-tchéou s'assemblent sous la présidence d'un mandarin de la localité Tchang-tsy-lao-yé, et décident qu'il faut à tout prix empêcher la propagation de la nouvelle secte, sous peine de voir bientôt disparaître leur propre influence. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut agir de suite et avec d'autant plus de vigueur qu'il n'y a rien à craindre du côté des autorités.

Les chrétiens, prévenus de cette décision et sachant bien jusqu'où peut se porter la haine des païens, eurent peur et commencèrent à trembler. Ouang-tin-pang, dont la foi était plus ferme, les soutint et les encouragea : « Ne craignons rien, leur disait-il, et voyons un peu ce qu'on pourra nous faire. »

Dès le lendemain, une dizaine d'individus, Tchang-tsy à leur tête, se présentent chez Ouang et le somment de sortir. Ouang sort aussitôt et leur demande ce qu'ils veulent.

— « Homme sans aveu, lui crie-t-on, qui es-tu ? d'où viens-tu ? qui t'a donné l'ordre de prêcher la religion perverse que tu professes ?

— « Vous me connaissez tous... ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ici, chacun sait que mes remèdes sont bons ; mais ma religion est meilleure encore. Est-ce que vous voudriez me chercher une mauvaise querelle ?

— « Tu corromps le peuple de cette contrée... tu vas partir, autrement nous te chassons.

— « Si je dois partir ce sera par ordre des mandarins de Kiu-tsin : pour vous, je ne vous connais pas. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, un peu trop raides peut-être, que les païens furieux se jettent sur lui et le maltraitent. Après l'avoir cruellement battu, ils entrent chez lui, saccagent ses meubles et sa pharmacie, jettent dehors tout ce qui lui appartient ; puis, fermant la porte de la maison, ils le chassent avec toute sa famille.

Là ne s'arrêtent pas leurs exploits ; ils courent chez les chrétiens de la ville et des environs, arrachent les images et les tablettes de religion et menacent les néophytes de les expulser du pays, si jamais ils en suivent les pratiques pernicieuses.

Les catéchumènes d'hier, dont la foi est encore bien chancelante, sont atterrés. Résister est impossible.... affronter la colère de leurs ennemis et préférer l'exil, ils ne s'en sentent pas le courage : ils gardent le silence et laissent faire... les images du paganisme et de la superstition sont rétablies chez eux et le culte du vrai Dieu en est banni ; la peur en a fait des apostats. Jusqu'à ce jour, ils n'ont plus donné aucun signe de christianisme, ils sont toujours dominés par la crainte ; mais ils reviendraient certainement à nous, si les temps devenaient meilleurs.

En sortant de Ué-tchéou, tout meurtri et sanglant, complètement ruiné et chargé de toute une famille, Ouang ne savait trop où diriger ses pas. Il errait dans la campagne, cherchant de tous côtés un abri. Mais personne n'osait s'exposer à la vindicte des lettrés, partout on le repoussait. Enfin, à vingt *ly* de là, dans le petit village de Man-théou-chan, il trouva à se loger avec sa famille ; on lui céda une misérable

cabane qui pouvait à peine le protéger contre les intempéries de la saison.

Quelques jours après, il vint à Tsao- kia-yn et raconta au Père sa mésaventure, ainsi que les détails de la persécution. Notre confrère sentit son cœur se serrer, et il versa des larmes à la nouvelle de la défection de ces pauvres catéchumènes. Toutefois, il consola de son mieux Ouang et l'aida dans sa détresse. Plus tard, il lui confia les orphelins de la Sainte-Enfance et se servit de lui pour développer cette Œuvre dans le district de Kiu-tsin.

La fin de l'année 1867 s'écoula ainsi au milieu de transes et d'alarmes perpétuelles. Mais peu à peu, soit lassitude de voir leurs efforts demeurer impuissants, soit crainte d'avoir finalement le dessous dans cette lutte qui se prolongeait indéfiniment, les païens commencèrent à montrer moins d'acharnement. Les vexations devinrent plus rares; on s'habitua à entendre parler des chrétiens ; ce nom ne causa plus autant de répulsion et insensiblement on en vint à les respecter et à les traiter comme tout le monde. Nous commençâmes alors à jouir d'une paix relative qui favorisa la prédication et l'extension de la foi dans ce pays.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1868, qu'eut lieu la conversion d'un jeune homme qui, depuis ce moment, a toujours été un modèle de vertu et un sujet de grande consolation pour nous. C'était une âme simple et droite, uniquement désireuse de connaître la vérité et de faire le bien. Qu'on me permette de raconter l'histoire de cette conversion qui montre et l'amour de Dieu pour les cœurs de bonne volonté, et les moyens quelquefois extraordinaires dont il se sert pour les attirer à lui.

Ce jeune homme s'appelait Yang-tchouen, il demeurait au village de Than-ky-tchong à douze *ly* environ de Tsao-kia-yn. Il avait toujours mené une vie régulière et il jouissait de l'estime générale. Un jour, il quitte sa maison et monte à la pagode voisine que des bonzes desservaient. Il va trouver leur chef et lui parle ainsi :

— « Maître, je suis marié..., j'ai des enfants..., sans être riche, je suis à l'aise. Cependant je ne me sens pas heureux,.... quelque chose me manque. Il me semble que je ne puis

Bonzes du Yun-nan.

rencontrer le bonheur dans la position où je me trouve... Vous qui suivez le chemin de la sagesse, enseignez-le-moi. Permettez-moi, je vous en prie, d'entrer dans vos rangs... mon cœur alors sera en repos.

Le vieux bonze sourit d'un air malin.

— « Ah ! je le vois, lui dit-il, tu es en brouille avec ta femme.

— « Non, reprend le jeune homme, je n'ai jamais eu la moindre dispute, ni avec ma femme, ni avec personne. Mais je voudrais mener une vie plus parfaite..., voilà pourquoi je viens m'adresser à vous.

— « Ta confiance m'honore ; mais voyons, parles-tu sérieusement ?

— « Si sérieusement que je demande à entrer chez vous dès aujourd'hui.

— « Eh bien ! écoute, réplique le bonze, je vais te dire la vérité ; si tu veux de l'opium et du vin, faire bonne chère en un mot, et mener une vie tranquille, viens chez nous, nous avons tout cela. Mais si tu veux embrasser la vraie sagesse et apprendre la doctrine céleste, il faut t'adresser aux chrétiens, eux seuls la possèdent. »

Qui fut étonné ? ce fut assurément le jeune Yang-tchouen. Comment ? ces chrétiens partout si décriés ! l'un d'eux tout récemment encore n'a-t-il pas été mis à mort, sans que personne ait même songé à prendre sa défense ? ces chrétiens, dont la religion infâme est pour tous un objet d'effroi et d'horreur, ces chrétiens posséderaient la véritable doctrine !... Oh non ! cela n'est pas possible... Le vieux bonze a voulu se moquer de lui...

Ces pensées troublent le jeune homme, il hésite, fait de nouvelles instances, le bonze lui donne toujours la même réponse. Alors il s'en retourne triste et pensif.

Après un combat intérieur qui dura plusieurs jours, ne trouvant nulle part de consolation, Yang se décide enfin à s'adresser aux chrétiens. Il se rend à San-pé-hou et se présente au vieux catéchiste Thomas Song, que M. Fenouil avait placé dans ce village malgré son grand âge, autant pour enseigner les prières et la doctrine aux nouveaux catéchumènes que pour les encourager et les fortifier au milieu des épreuves de la persécution.

En peu de mots, le jeune homme ouvre son cœur au

vieillard et lui expose la cause de son trouble. Après quelques entretiens, les préventions de Yang ont disparu, la grâce l'a touché, il croit, il adore. A peine a-t-il renoncé à Satan et à ses œuvres qu'il sent dans son âme une paix et une joie indicibles. Il a enfin découvert sa véritable voie. Heureux au-delà de toute attente, il vient trouver le Père à Tsao-kia-yn et lui raconte son bonheur.

Notre confrère, voyant ce que la grâce avait opéré dans cette âme, bénit Dieu et le remercie de ce qu'il ménage de telles consolations à ses missionnaires.

Yang-tchouen avait pendant de longues années étudié la littérature ; il pouvait aisément se rendre compte de la foi en lisant nos livres de doctrine et de controverse. Aussi, son instruction ne fut-elle pas de longue durée ; en moins de trois mois, il put être baptisé avec son plus jeune fils. Deux de ses parents imitèrent son exemple ; mais sa femme demeurait obstinément incrédule, et c'était là son plus grand chagrin. Dieu, cependant, devait un jour récompenser son zèle ; car non seulement Yang eut le bonheur de la voir embrasser le christianisme, mais, par ses exemples et ses exhortations, il convertit une bonne moitié de son village, ainsi que j'aurai à le raconter plus tard.

La foi du fervent néophyte ne s'est jamais ralentie ; il a toujours été et il est encore aujourd'hui un de nos meilleurs chrétiens. Partout où se forme une nouvelle station, partout où se manifeste un mouvement de conversion, nous l'envoyons prêcher, et sa parole est toujours bénie de Dieu et féconde en fruits de salut.

Plût au ciel que nous eussions beaucoup d'âmes de cette trempe ! bientôt toute cette belle plaine de Kiu-tsin ne formerait plus qu'une vaste et magnifique chrétienté.

Chapitre huitième.

SOMMAIRE : Mon arrivée à Kiu-tsin. Voyage à la capitale, description de cette ville. — Œuvre de la Sainte-Enfance, difficultés

CEPENDANT la situation politique au Yun-nan commençait à s'éclaircir, les musulmans étaient refoulés vers l'ouest de la province. Deux Français (1) au service des autorités militaires n'avaient pas peu contribué aux succès obtenus par les troupes impériales. Ces messieurs vinrent prier M. Fenouil de retourner à Yun-nan-sen et d'y faire de nouveau sa résidence. Notre confrère, croyant le moment favorable pour revenir à son ancien poste, partit avec eux et se rendit à la capitale.

Mais il ne pouvait abandonner à elle-même la chrétienté nouvelle de Kiu-tsin. Un courrier fut dépêché à Mgr Ponsot, afin de prier Sa Grandeur de pourvoir au remplacement de M. Fenouil et d'envoyer quelqu'un à Tsao-kia-yn. J'étais alors à Long-ky et des missionnaires qui se trouvaient à la résidence épiscopale ou dans les environs, le seul qui fût disponible. Je fus donc désigné pour le district de Kiu-tsin. Je partis de Long-ky dans les premiers jours du carême 1870 et j'arrivai à mon poste dans la semaine de la Passion.

J'étais à peine installé à Tsao-kia-yn, que je me mis en route pour la capitale, afin de visiter notre cher provicaire et de recevoir ses instructions. Bien que le chemin soit court, facile et agréable, cependant, à cause du voisinage des mahométans qui tenaient encore quelques villes du voisinage, nous ne marchions qu'avec de grandes précautions. Avant d'arriver à Yun-nan-sen, nous eûmes même une alerte assez vive dont nous fûmes quittes pour la peur.

Une troupe de soldats, drapeau en tête et l'arme au bras lancée au pas gymnastique, déboucha tout à coup des bois

1. Mouren et Ciriaque, envoyés par un négociant français, M. Dupuis.

à Yun-nan-sen un officier supérieur, Liou-tsé-kiou qui, loin de se laisser gagner par la peur, jure de mourir à la tête de ses troupes plutôt que de permettre à un seul ennemi de pénétrer dans la ville.

Après plusieurs combats plus ou moins douteux, une trève fut demandée par les musulmans, et bientôt la paix fut signée entre les deux partis. Les révoltés durent déposer leurs armes et rentrer dans leurs foyers. Ce fut là toute la punition que le gouvernement osa leur infliger.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à l'avènement de Tong-tchy en 1862. Cette année-là, les musulmans, impatients de reprendre les armes, excitèrent une révolte à la capitale.

Aux premiers symptômes de rébellion, le vice-roi Pan, qui gouvernait alors la province, sort de son palais et se montre à la foule dans l'espoir de calmer l'effervescence des esprits et de comprimer la révolte par la majesté de sa présence. A peine a-t-il paru, qu'un tout jeune soldat s'élance sur lui, le glaive à la main, et le perce de part en part en criant : « Mort aux Chinois ! »

Ce fut le signal de la révolte qui bientôt s'étendit d'un bout de la province à l'autre. Les musulmans s'étaient préparés de longue date ; les marabouts avaient, dans les villes et les campagnes, prêché la guerre sainte. Ils combattirent avec cet acharnement, ce fanatisme et cette haine de l'étranger qu'ils tiennent du Prophète. D'étonnants succès accrurent bientôt leur audace ; partout les villes, ouvertes par la trahison, tombèrent les unes après les autres en leur pouvoir.

Le plus hardi de leurs chefs, Tou-ouen-sieou, ancien mineur, homme grossier et sans culture, mais d'un courage indomptable et d'une habileté incontestée s'était emparé de Taly-fou et y avait établi son quartier général. Bientôt même il y prit le titre de roi et fit de cette ville la capitale de son royaume. De là il soutint la rébellion et seconda puissamment ses lieutenants qui, pour la plupart, ses parents ou ses amis, lui étaient entièrement dévoués,

Le vice-roi Laô, successeur de Pan, après être demeuré au Kouy-tchéou près de deux années, sans pouvoir pénétrer au Yun-nan, à cause des rebelles qui en occupaient toutes les routes, réussit enfin à se frayer un chemin jusqu'à la capitale où il parvint heureusement. Son arrivée releva le courage des troupes impériales qui se battirent dès lors avec plus d'ordre et de confiance. La division, d'ailleurs, s'était mise parmi les principaux chefs mahométans, et plusieurs de leurs meilleurs généraux avaient été égorgés dans leur camp par leurs propres soldats. Les Chinois reprirent peu à peu l'offensive et commencèrent à regagner le terrain perdu.

Mais bientôt le vice-roi Laô mourut subitement d'un mal inconnu. Les musulmans, qu'il avait su repousser au dehors et contenir au-dedans, ne pouvaient lui pardonner leur humiliation. On les accusa de l'avoir empoisonné.

Le Yun-nan perdit en lui son meilleur défenseur et les chrétiens leur soutien et leur protecteur (1). Laô-ta-jen était un de ces hommes au cœur large et généreux, à l'âme forte et fière, chez qui l'amour du vrai et du beau prime tout autre sentiment. C'était un de ces hommes rares en Chine, qui savent mettre de côté leurs préjugés nationaux pour admirer et prendre ce que les autres peuples ont de bon et d'utile. Il aimait les Européens, parce qu'il sentait que la Chine avait tout à gagner à se rapprocher d'eux. Les missionnaires étaient pour lui des hommes de doctrine et de civilisation qu'on ne pouvait trop favoriser, « parce que, disait-il, peuple et mandarins devaient s'améliorer à leur contact. »

Il n'était pas chrétien, mais il aimait la religion qui lui semblait seule capable de donner à une nation la durée et la prospérité. On pouvait espérer qu'un jour il embrasserait le christianisme; la mort le surprit sans qu'il ait eu ce bonheur!... Qui sait si, à son heure dernière, le Dieu de toute miséricorde ne lui aura pas tenu compte de sa bonne volonté et ne lui aura pas ménagé la grâce du repentir de ses fautes et du baptême de désir?

1. Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, année 1864. lettre de Mgr Faurie.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Vice-roi du Yun-nan, costume de grand mandarin, d'après une peinture chinoise.

Laô-ta-jen mort, la confiance revint aux musulmans et avec elle, le succès. Ils recommencèrent la guerre avec un nouvel acharnement. Les troupes impériales reculèrent et le siège fut mis devant la capitale du Yun-nan qui faillit tomber au pouvoir de l'ennemi. Toutes les routes furent interceptées, à l'exception de celle de l'est venant de Kiu-tsin et communiquant avec le Kouy-tchéou. Ce fut là une des principales fautes des rebelles et, avec leurs divisions intestines, la cause de leur défaite finale.

Ma-jou-long, général des troupes de la province, commandait la garnison de la ville assiégée. C'était un musulman au service du gouvernement chinois ; il avait refusé de prendre part à la rébellion, tout en la favorisant peut-être un peu. On l'accusait même de se battre mollement contre ses coreligionnaires. Mais ces reproches n'étaient rien moins qu'acceptables dans la bouche des chinois dont l'incurie n'avait d'égale que leur mauvaise discipline.

Toutefois, approvisionnée par la route, qui demeurait libre, et confiante dans ses hautes murailles, la ville tint bon. Son artillerie de rempart, à la vérité, ne causait pas grand mal aux assiégeants, mais ces détonations formidables qui faisaient résonner les échos d'alentour, entretenaient le courage des assiégés. Malgré leur force numérique, les Chinois cependant auraient succombé, s'il ne s'était enfin trouvé un homme capable de diriger la lutte.

Le vice-roi Lieou, successeur de Lao-ta-jen, était un homme nul, mais son lieutenant Tsen était doué d'un talent rare, tant pour l'art militaire que pour l'administration. Tsen était originaire des environs de Sy-lin-hien au Kouang-si. La fortune lui avait souri dès le début de sa carrière, et il s'était élevé rapidement des derniers degrés au sommet de la hiérarchie. Son ambition égalait, si elle ne surpassait pas son talent. A l'exemple de Ma-jou-long, qui s'était improvisé généralissime, il se fit nommer successivement grand trésorier et *fou-thay* (gouverneur immédiatement au-dessous du vice-roi).

Il pressa vigoureusement les musulmans, les tint sans cesse

en haleine, les attaquant sur divers points à la fois, et au bout de peu de mois il réussit à dégager les environs de la capitale et à reprendre les villes voisines, tombées au pouvoir de l'ennemi. Pendant ce temps, le général Yang-yu-ko marchait sur Ta-ly-fou du côté de l'ouest et menaçait l'usurpateur Tou-ouen-sieou dans sa capitale.

Dès lors, c'en était fait de la puissance musulmane. Les sectateurs du prophète, se voyant dans l'impossibilité de tenir la campagne, se renfermèrent derrière les murailles de leurs villes. Là, ils défièrent longtemps encore les forces de Tsen-ta-jen et de Yang-yu-kô. Ce ne fut qu'au bout de trois années que ceux-ci parvinrent à les réduire complètement.

Enfin en 1872, le roi de Ta-ly, qui se montrait si fier lors du passage au Yun-nan de la mission française pour l'exploration du Meikong, se vit assiégé par une immense armée et obligé de se rendre. Trahi par les siens, il prit du poison dans le but d'échapper au sort réservé aux chefs de la révolte. Il vivait encore quand il fut livré au général Yang qui lui fit trancher la tête. Ainsi croula le royaume de Ta-ly ; il avait commencé par le meurtre, il finit dans le sang.

Cette longue et terrible guerre a causé d'immenses désastres. Partout on ne rencontrait que maisons incendiées, villes et villages ruinés, campagnes désolées et désertes. La population avait fui ou avait été massacrée. Il faudra encore de longues années pour que le *haut Yun-nan*, autrefois si beau et si riche, recouvre son ancienne splendeur.

Si les musulmans avaient été victorieux, la Chine aurait perdu une belle et vaste province, et la religion chrétienne aurait été à tout jamais bannie de ce pays. Déjà plusieurs fois durant le cours de cette guerre, les néophytes avaient été en butte à leur haine. MM. Fenouil et Leguilcher avaient à différentes reprises failli devenir leurs victimes et c'était pour échapper à leurs coups que M. Proteau se réfugiait à Tsao-kia-yn.

Chassé successivement de Pé-yen-tsin et de Yun-nan-sen, ce confrère avait dû laisser les chrétiens aux soins d'un prêtre du pays, le Père André Tchen. En ces temps de trouble, il

est, en effet, plus facile à un indigène de passer inaperçu qu'à un Européen que sa tournure étrangère signale à l'attention de tous. Néanmoins le Père Tchen eut beaucoup à souffrir ; ce ne fut même que comme par miracle qu'il put échapper aux poursuites des musulmans.

Peu de temps après l'arrivée de M. Proteau à Tsao-kia-yn, M. Fenouil dut quitter ce village, pour se rendre dans le *bas Yun-nan* auprès de notre vénérable vicaire apostolique, qui l'avait appelé pour traiter d'affaires concernant les intérêts de la mission.

A son départ, la chrétienté naissante de Kiu-tsin commençait à jouir de quelque tranquillité. Il semblait que le moment de la moisson était proche ; on travaillait, on prêchait, on exhortait, et pourtant le nombre de nos néophytes n'augmentait pas d'une manière bien sensible. On eût dit que le succès devait être en raison de la violence de la persécution. Dès que celle-ci se ralentissait, les conversions diminuaient, tant il est vrai que la rédemption des âmes est l'œuvre de Dieu, et que, d'ordinaire, rien ne contribue plus à leur salut que la souffrance et la mortification. C'est toujours le mot de Tertullien : *sanguis martyrum semen christianorum.*

Vers la fin d'octobre (1868), M. Fenouil, après avoir terminé ses affaires à la résidence épiscopale, partit de Long-ky pour retourner à Kiu-tsin au milieu de ses néophytes impatients de le revoir. Chemin faisant, à son passage à Tchao-thong, il fut reconnu par un musulman qui se hâta d'aller annoncer à Taô-ouen la prochaine venue de l'ennemi de l'islamisme. Taô-ouen est un gros bourg à six lieues de la ville de Tchaô-thong, habité exclusivement par les mahométans. Or, on sait que depuis longtemps ces fanatiques avaient voué une haine mortelle à notre cher provicaire.

M. Fenouil se douta bien de quelque chose et pressentit un piège, mais il fallait marcher. Il entre donc bravement à Tao-ouen et descend à l'auberge la plus fréquentée du bourg. Il est reçu avec empressement, le maître d'hôtel se montre plein d'attention pour lui ; il lui offre une chambre particulière,

voulant qu'il soit parfaitement à son aise. Notre confrère, qui se tenait sur ses gardes, remercia son hôte et voulut loger dans la chambre commune, au milieu de ses gens. Malgré toutes les instances qui lui furent faites on ne put le décider à entrer dans le cabinet où on avait dessein de l'enfermer.

Pendant toute la nuit, ce fut un va-et-vient continuel de personnes qui entraient et sortaient. Par moments la conversation était générale et animée; d'autres fois c'était le silence le plus complet, à peine interrompu par quelques chuchotements. La nuit parut bien longue au missionnaire qui ne pouvait fermer l'œil et qui était aux aguets.

Vers trois heures du matin, il tira son domestique par le bras : « Levons-nous et partons..., lui dit-il, mais sans bruit, et que personne ne s'aperçoive de notre départ. »

Tous deux s'habillent à la hâte et dans l'obscurité ; puis pas à pas, avec toutes les précautions possibles, ils sortent de l'auberge, laissant porteurs, montures et bagages à la merci des musulmans, sachant bien d'ailleurs que ceux-ci n'en voulaient qu'à leurs personnes.

La nuit était sombre et pluvieuse, notre confrère et son domestique, s'abandonnant à la divine Providence, prennent la route qui se présente devant eux et qu'ils croient la bonne. Ils marchent d'un pas rapide, bien que les chemins, détrempés par la pluie, soient très difficiles. Il allait faire jour quand ils virent arriver deux cavaliers qui couraient bride abattue. Nos deux voyageurs se rangeaient pour les laisser passer, quand ceux-ci, arrêtant tout à coup leus montures, leur demandent d'une voix impérieuse s'ils n'ont pas rencontré sur leur route deux hommes dont l'un est Européen.

« Non, s'empressa de répondre le suivant de M. Fenouil, nous n'avons rencontré personne... mais qui sait ? peut-être sont-ils en avant ! »

Là dessus, les deux cavaliers partent à fond de train... A peine délivrés de ce premier péril, nos fugitifs tombent dans un autre. Le jour s'était levé, et tout en marchant, ils s'aperçoivent qu'ils sont revenus à Tsao-ouen, juste à l'endroit d'où

ils étaient partis. Ils s'arrêtent prudemment et se cachent de peur de donner l'éveil et de se livrer eux-mêmes. Enfin la caravane des voyageurs, piétons et cavaliers, sort du bourg pour continuer sa route. M. Fenouil a la consolation d'apercevoir ses gens qui viennent avec ses bagages. Désormais, il n'y a plus rien à craindre ; la bande est nombreuse et les musulmans n'oseront. l'attaquer.

A peine avaient-ils fait une heure de chemin qu'ils rencontrent les deux cavaliers lancés à la poursuite de l'Européen. Ceux-ci revenaient tout penauds de leur expédition manquée. En apercevant notre confrère au milieu de la caravane, ils s'arrêtent involontairement et le montrent du doigt d'un air désappointé.

Dieu avait encore sauvegardé la vie du missionnaire. Car, si les fugitifs avaient suivi la route véritable comme ils en avaient eu l'intention, s'ils ne s'étaient pas trompés de chemin, ils auraient été infailliblement rejoints et arrêtés par ceux qui les poursuivaient, et nul doute qu'ils ne fussent tombés sous leurs coups.

A l'arrivée de M. Fenouil au milieu de ses néophytes de Kiu-tsin, M. Proteau, qui l'avait remplacé pendant son absence, reprit la route de son premier district d'où la rébellion l'avait chassé.

Chapitre septième.

SOMMAIRE : Révolte des musulmans et guerre civile au Yun-nan.— M. Fenouil échappe, comme par miracle, à ses ennemis.

AU commencement de l'année 1868, M. Proteau qui avait remplacé notre provicaire à la capitale, arriva auprès de ce dernier à Tsao-kia-yn. Il avait dû fuir devant les musulmans qui, marchant de succès en succès, menaçaient déjà la ville de Yun-nan-sen.

Sans entrer dans tous les détails de cette longue suite de guerres qui ont dévasté le Yun-nan, pendant une période de quinze à dix-huit ans, il me paraît utile d'en dire quelques mots, afin de mieux faire connaître l'état de cette province et la situation des missionnaires chargés d'y prêcher l'Évangile.

Dans les premiers mois de 1856, les musulmans, qui ne cherchaient depuis longtemps qu'une occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte, devinrent menaçants et excitèrent des troubles sur divers points de la province. De leur côté, les Chinois employèrent leur moyen accoutumé d'intimidation et firent courir partout des bruits sinistres. De toutes parts, on répétait que les musulmans allaient être enveloppés dans un massacre général. Ceux-ci voyant le danger, n'attendirent pas qu'on en vînt à l'exécution des menaces ; partout où ils étaient en nombre, ils prirent les armes et exterminèrent les Chinois. A la capitale, ils étaient peu nombreux et demeurèrent d'abord tranquilles. La plupart d'entre eux, cependant, allèrent dans la suite se joindre à leurs coreligionnaires, lorsque ceux-ci partout triomphants s'avançaient sur Yun-nan-sen.

Le vice-roi Hen, apprenant l'arrivée des rebelles, se fait transporter sur les remparts de la ville. De là, il aperçoit la plaine couverte des bataillons ennemis. A cette vue une terreur folle s'empare de lui : il se sauve dans son palais où de désespoir il se pend avec sa femme. Heureusement, il y avait

de Pan-kiao, au moment où nous entrions nous-mêmes en rase campagne. La panique se met aussitôt dans notre caravane, composée de plus de cent hommes et d'au moins cent cinquante chevaux. En un instant la confusion est générale.

Peu à peu, cependant, on se rassure en voyant que la colonne d'attaque n'est pas suivie d'un corps d'armée : bientôt même on reconnaît le drapeau rouge ; ce sont des amis. La confiance succède à la peur, et l'enthousiasme est indescriptible quand cette troupe en guenilles passe au galop sur notre droite. On rit, on crie... Comment se fait-il qu'on ait eu peur ? « Il est même bien fâcheux, dit-on, que ce ne soient pas des musulmans, on n'en eût fait qu'une seule bouchée. »

Pour moi qui, au moment de la panique, ne comptais que sur la Providence et sur les longues jambes de ma mule, je me suis bien amusé de ce spectacle et de mes compagnons de route, naguère si poltrons et tout d'un coup devenus si audacieux.

J'arrivai dans la soirée à Yun-nan-sen. Ce ne fut pas sans éprouver un sentiment de profonde tristesse que je considérai pour la première fois cette ville. Elle s'élevait alors comme une oasis au milieu du désert. Partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'apercevait que des ruines. Les campagnes désolées, les champs en friche, les maisons brûlées ou détruites, la solitude et le silence qui régnaient dans la plaine, tout frappait péniblement les regards et attristait le cœur. On sentait que des haines implacables et le fléau de la guerre avaient passé par là.

Pourtant, rien n'est par lui-même plus enchanteur que le site de Yun-nan-sen. Que de fois, depuis, j'ai admiré du haut des remparts les superbes paysages qui de tous côtés s'offrent à la vue. Ici à l'est, c'est, comme à Kiu-tsin, la plaine large, coupée de canaux et parsemée de rizières. Au midi, s'étend le vaste et majestueux lac de Kouen-Yang ou Tien-tchy, sillonné de barques, et dont les rives, bordées d'algues marines, sont peuplées d'oiseaux aquatiques. Au nord et un peu à

l'ouest, le terrain s'accentue et s'élève pour se transformer peu à peu en de véritables montagnes.

Inutile de dire qu'à mon arrivée à la capitale, je trouvai auprès de notre cher provicaire, avec le plus gracieux accueil, tous les conseils et les encouragements dont j'avais besoin au début de mon ministère dans ce pays. Je passai quelque temps auprès de lui et je profitai de l'occasion pour visiter cette ville célèbre.

Bâtie sur une colline que domine un palais impérial, Yun-nan-sen joint aux avantages d'une place forte tous les agréments d'une ville de plaisance. Deux grandes pagodes, dont l'une avec ses tours fantastiques, et l'autre avec ses galeries couvertes de tuiles dorées, semblent commander à la cité. De nombreux jardins plantés d'arbres séculaires, au feuillage toujours vert la couvrent d'ombrage et lui donnent à l'extérieur l'aspect d'un bocage. Les rues sont larges et très propres, les maisons n'ont qu'un étage, nais elles sont solides et bien bâties ; au milieu de la ville, un joli lac entouré de ravissantes promenades, de pagodes et de jardins. C'est le rendez-vous du beau monde ; les jours de fête, la population y afflue.

Un des monuments les plus remarquables, c'est l'antique et indestructible palais du roi Ou-san-kouy. Il n'est pas dans l'enceinte de la ville, mais à quinze *ly* des remparts. Il est bâti en cuivre et en marbre. On dit que, dans la dernière guerre, les musulmans ont essayé de le démolir mais qu'ils ont reculé devant la difficulté. Chaque tuile de la toiture est en cuivre et ne pèse pas moins de trente à quarante livres ; les colonnes, également en cuivre, mesurent quinze à vingt pieds de hauteur sur un pied de diamètre. C'est un travail prodigieux qui, à lui seul, prouverait l'abondance des mines de cuivre dans la province.

Yun-nan-sen, naguère encore très populeuse et très commerçante, est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur. La ville extérieure, en dehors des murailles, était surtout importante et aussi considérable par sa population que par ses richesses.

Vue de la ville de Yun-nan-sen, capitale de la province du Yun-nan.

K
Y

Quelques-uns deses faubourgs avaient plus de deux kilomètres de longueur, on y trouvait quantité de portiques, de maisons magnifiques et de pagodes. C'était là que se faisaient toutes les transactions commerciales. Pendant la guerre ces faubourgs ont été complètement rasés, les maisons incendiées, et la population entièrement ruinée a été dispersée de tous côtés

Aujourd'hui la ville commence à reprendre son ancienne physionomie. Les particuliers reconstruisent leurs maisons, et les autorités relèvent peu à peu les monuments publics. Avant dix ans, cette ville, qui paraissait vouée à la destruction, sera probablement redevenue ce qu'elle était jadis.

Lors de ma première visite à la capitale, la chrétienté de Yun-nan-sen n'était ni nombreuse ni influente, elle se composait d'une trentaine de familles comptant un peu plus d'une centaine d'individus. Car, là aussi, la guerre et ses fléaux ont causé de grands ravages. Bon nombre de néophytes ont disparu dans la tourmente. Autrefois, à la ville et dans les environs, on en comptait de cinq à six cents. Ceux qui ont survécu sont tous des chrétiens de vieille race et se distinguent par leur attachement à la foi dont ils font profession. Plusieurs même ont été torturés et ont porté la chaîne dans les prisons pour le nom de JÉSUS.

J'étais à peine de retour à Tsao-kia-yn que je reçus la visite inattendue de M. Bazin, missionnaire au Kouang-si. Ce cher confrère est le successeur à Sy-lin-hien du vénérable Chapdelaine, martyrisé pour la foi en 1856. Il se rendait à la capitale du Kouy-tchéou pour y chercher les ressources dont il avait besoin. Mais les routes étant occupées par les rebelles, il avait dû modifier son itinéraire et se diriger vers le Yun-nan.

Le séjour de M. Bazin à Kiu-tsin fut l'occasion de petites manifestations chrétiennes qui ont eu pour avantage de ranimer la ferveur de nos chers néophytes. Car, comme je l'ai déjà dit, depuis la fin de la persécution, le mouvement des conversions s'était beaucoup ralenti. Nous visitâmes ensemble les diverses stations où il y avait des néophytes et des catéchumènes et nous eûmes la consolation de voir un grand nombre

de familles et de leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Sur ces entrefaites, le fils et le cousin du martyr, Tchang-kouang-tsay, emprisonnés injustement, comme on le sait, furent sans jugement remis en liberté. Une ère de paix semblait s'ouvrir pour nous; dès lors les païens se tinrent sur la réserve. Un d'eux, ayant un jour parlé trop haut et d'une manière inconvenante de notre sainte religion, il lui en fut demandé raison sur-le-champ. Il dut reconnaître son tort et faire les réparations exigées. Dès lors nos ennemis se montrèrent d'assez bonne composition et nous laissèrent jouir de quelque tranquillité.

Un de mes premiers soins à mon arrivée dans le district de Kiu-tsin, fut d'établir d'une manière définitive l'œuvre de la Sainte-Enfance. Les enfants recueillis aux frais de cette admirable association étaient nombreux. Plusieurs se trouvaient en âge d'être retirés des familles païennes où, à défaut de familles chrétiennes, ils avaient été placés en nourrice et où ils ne pouvaient que prendre désormais de mauvaises habitudes.

Le moment parut favorable pour bâtir un orphelinat. Le Ouang-sien-sen, médecin chrétien, chassé de Ué-tchéou et retiré dans la petite localité de Man-tcheou-chan, fut mis à la tête de l'entreprise. Les travaux, commencés dans le courant de 1870, furent poussés vigoureusement. De plus, quelques familles de la localité et des environs se déclarèrent chrétiennes et se mirent à propager la religion.

C'était de bon augure et on put croire bientôt que l'élan des premiers jours allait reprendre. Plusieurs conversions qui eurent lieu coup sur coup ne firent que confirmer mes espérances. Nous avions la paix, tout allait bien.

Tout à coup la nouvelle du massacre de Tien-tsin arrive et se répand dans toute la province. Bientôt on n'entend plus partout que des bruits sinistres. Les chrétiens vont être massacrés en masse... Les Européens sont proscrits dans tout l'empire.... La position devint critique, je tâchai de faire

bonne contenance et de soutenir de mon mieux mes néophytes effrayés.

Un jour pourtant, la frayeur me gagna comme les autres : le bruit courait, et il paraissait fondé, qu'un certain Ly-ta-jen, mandarin militaire, devait venir nous cerner et nous prendre comme dans un filet. Un matin, après ma messe, trois ou quatre chrétiens accoururent pour m'avertir du danger ; ils avaient les larmes aux yeux et croyaient toucher au terme de leur vie.

Je les rassurai de mon mieux, tout en constatant que la confiance m'abandonnait moi-même. Je pris à la hâte quelque nourriture et, sous le prétexte d'égayer mes gens et de me distraire moi-même, je proposai une promenade dans la montagne. Inutile de dire que ma proposition fut acceptée avec enthousiasme. On partit comme pour aller à une fête. Hélas ! j'avais le cœur bien gros et l'esprit inquiet. En cas d'événement, j'avais eu soin de me munir d'un peu d'argent.

Ce jour-là encore, nous en fûmes quittes pour la peur. Ly-ta-jen ne vint pas. Mais j'avais battu en retraite, ce dont, à la vérité, je ne rougissais guère ; car, dès le lendemain, j'aurais été prêt à recommencer s'il y avait eu la moindre apparence de danger.

Mais il était dit que les premiers mois de 1871 devaient être pour nous, comme pour tant d'autres, un temps d'épreuves. A peine la colère du *grand homme* Ly nous laissait-elle respirer, que je recevais la nouvelle de nos désastres en France, de la bataille de Sédan et du siège de Paris. On m'annonçait en même temps la prise de Rome par les troupes de Victor Emmanuel.

Ces nouvelles auxquelles j'étais loin de m'attendre, car, depuis près d'un an, je ne savais rien des événements politiques de l'Europe, m'accablèrent, et me causèrent une indicible tristesse. En prévision de l'avenir, il fallait agir avec prudence.... l'argent pouvait d'un jour à l'autre manquer à nos œuvres. Je dus suspendre mes travaux, selon que j'en avais reçu l'ordre de notre provicaire.

Mais le Ouang-sien-sen, qui avait compté mener la construction de l'orphelinat à bonne fin, et qui avait plus consulté son cœur que ma bourse, avait fait d'assez gros emprunts et préparé de nombreux matériaux au compte de la chrétienté et au mien. Il me fallut en payer de suite la majeure partie ; Ouang lui-même fut ruiné.

Ce fut un moment bien critique pour moi, je dus pour vivre emprunter une vingtaine de francs qu'on vint me réclamer le lendemain. Je tombai à la charge de mes chrétiens avec tout mon personnel et celui de la Sainte-Enfance. C'était un fardeau bien lourd et que ces pauvres gens, malgré toute leur bonne volonté, ne pouvaient porter longtemps.

Heureusement M. Fenouil, mis au courant de ma situation, vint généreusement à mon aide, et me sauva d'une banqueroute générale. Mes affaires arrangées et mes soucis passés, je fis de nouveau un petit voyage à la capitale où je trouvai comme toujours l'accueil le plus cordial. On rit de mes petites misères et, en me quittant, mon vénéré confrère me dit ces paroles que je n'oublierai jamais et dont je fais le principe de ma conduite : « Quoi qu'il arrive, allez toujours de l'avant, après avoir toutefois consulté Dieu dans la prière et observé les règles de la prudence humaine. »

Je m'en retournai affermi et décidé à ne céder jamais devant l'adversité.

Chapitre neuvième.

SOMMAIRE : Le village de Cha-ho. — La famille Fong. — Exactions d'un maire ; sa haine contre les Fong et contre les chrétiens.

DEUX ou trois mois s'écoulèrent sans amener d'événements un peu importants. Un dimanche, à l'approche de la nuit, j'étais à la fenêtre, regardant les chrétiens qui se rendaient à l'oratoire pour chanter les prières. Tout à coup je vis deux jeunes gens, à la démarche hésitante, entrer dans ma cour et se diriger vers la maison. Ils cheminaient lentement, j'eus le temps de considérer leurs traits qui m'étaient inconnus.

Quelques instants après le catéchiste les introduisit dans ma chambre. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se prosternèrent à la mode du pays pour me saluer.

— « Qui êtes-vous ? leur demandai-je.

— « Nous sommes deux frères du nom de Fong, dit le plus grand, beau jeune homme, aux traits réguliers, à la figure franche et énergique..., voici mon frère aîné... Notre père et toute notre famille demeurent à Cha-ho. »

Cha-ho est un village d'une soixantaine de familles à cinq ou six *ly* de San-pé-hou.

Je les priai de s'asseoir.

— « Voici, Père, reprit le plus grand, en se levant et demeurant debout par politesse, l'autre jour en revenant du marché, mon frère et moi, nous fîmes route avec des chrétiens. La conversation s'engagea sur la doctrine et ils nous assurèrent que la religion du *Seigneur du ciel* est la seule bonne, la seule véritable...que *poussahs* et pagodes, bonzes et bonzeries, ne sont que superstitions et supercheries..., qu'eux aussi avaient cru à ces choses, mais qu'ils en avaient reconnu la vanité, et qu'ils n'avaient eu le cœur tranquille qu'après s'être faits chrétiens.

« Ces paroles nous avaient frappés ; à notre retour à la maison, nous en parlâmes en famille, mais notre père nous imposa silence et nous défendit de nous occuper de cela. Peu après, nous eûmes l'occasion de voir un ami très versé dans les lettres. Nous lui demandâmes s'il connaissait les livres chrétiens : « Oui, nous répondit-il, la doctrine en est admira-« ble. Mais assurément la pratique n'est pas d'accord avec la « théorie, autrement cette religion ne serait pas persécutée ; « tout le monde au contraire devrait l'embrasser. »

J'écoutais parler ce jeune homme avec autant d'intérêt que de surprise.

— « Quel est celui qui t'a dit cela ? lui demandai-je.

— « C'est notre ami et cousin Houang-lao-yé, il nous a même engagés à aller voir ce qu'il en était... voilà pourquoi nous sommes venus aujourd'hui, mon frère et moi. »

J'étais de plus en plus intrigué : ou bien ce jeune homme qui me parlait avec tant d'ingénuité était un rusé filou qui cherchait à sonder le terrain et à connaître *le fort et le faible* de la situation ; ou bien c'était une âme de bonne foi qui ne demandait qu'à connaître la vérité afin de l'embrasser.

Je lui fis diverses questions auxquelles il répondit avec beaucoup de franchise et sans embarras. Tous deux fumaient l'opium ; ils me promirent de n'y plus toucher s'ils se faisaient chrétiens.

L'heure de la prière étant arrivée, ils y assistèrent avec tous les fidèles. Le lendemain matin, ils étaient décidés à embrasser notre sainte religion, et ils firent leur adoration de grand cœur... puis, en partant, ils s'engagèrent à convertir tous ceux qu'ils pourraient, parmi leurs parents et leurs amis.

Qui sait, pensai-je en moi-même, si le mouvement de conversions ne va pas reprendre comme jadis ! Pourquoi ces jeunes gens, dont l'un surtout me paraissait si candide et si ardent, ne prêcheraient-ils pas avec succès ?

Il me tardait d'avoir de leurs nouvelles. Ne pouvant plus contenir mon impatience, un beau matin, je pars avec mon catéchiste pour visiter mes chrétiens les plus rapprochés de

YORK

Scène de prison, d'après une peinture chinoise.

Cha-ho. Nous allâmes dîner tout près, à deux *ly* de ce village, chez notre fervent et zélé Yang-tchouen, qui promit de faire son possible afin de seconder mes projets.

Après notre repas, nous nous dirigeâmes sur Cha-ho. Le bruit des grelots de nos montures eut bientôt donné l'éveil aux habitants. En quelques minutes, la nouvelle de notre arrivée avait fait le tour du village, et à notre entrée dans le bourg, 30 à 40 individus, nos deux adorateurs en tête, étaient là pour nous recevoir. A peine avons-nous mis pied à terre que nous sommes environnés de la foule : hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous ; de toutes parts on nous salue, on nous souhaite la bienvenue. Impossible de répondre à tout ce monde. J'étais heureux... je remerciais le bon Dieu des bonnes dispositions que montraient ces braves gens. Je comptais sur un grand nombre de conversions.

Après avoir pris quelque repos, je visitai toutes les familles du bourg. Fong-téi, le jeune homme que nous connaissons déjà, me présenta plusieurs catéchumènes qu'il avait convertis. Vers quatre heures, nous revînmes chez lui prendre un peu de nourriture, son vieux père et toute sa famille nous traitèrent avec la meilleure grâce. Puis nous quittâmes le village ; j'étais plein d'espoir : la réception si cordiale qui nous avait été faite me donnait toute confiance.

Il ne s'était pas encore écoulé deux jours quand j'appris que Fong avait été jeté en prison à la ville, je crus d'abord à une persécution, et grande fut mon anxiété. Bientôt je sus que la religion n'était pour rien dans son emprisonnement. Il avait refusé d'obtempérer aux volontés du maire de la localité qui, ainsi que cela se pratique souvent, abusant de ses prérogatives et de son titre de fonctionnaire civil, exigeait de ses administrés une certaine somme, soi-disant pour compenser les frais que lui occasionnait l'exercice de sa charge.

Fong-téi, dont l'influence à Cha-ho contrebalançait celle du maire, fit d'abord à ce dernier de justes représentations ; mais, ses remontrances n'ayant pas été écoutées, il résolut de tenir tête au magistrat de la localité. Il fallait pour cela une

certaine dose d'énergie et d'audace, car ces petits personnages sont parfois de véritables despotes ; ils ont leurs entrées au prétoire, dans les mandarinats, et ils n'ont rien à redouter des satellites qui sont souvent leurs complices. On les craint et on les respecte, parce que leur haine est presque toujours fatale.

A peine Fong eut-il signifié au maire, et cela en public, qu'on ne lui devait rien pour l'exercice de sa charge, que celui-ci partit le soir même pour la ville. Le lendemain, cinq ou six satellites venaient prendre le jeune homme pour le jeter en prison. Pendant sa détention, le prisonnier, chrétien d'hier, récitait toutes les prières qu'il avait apprises et surtout le chapelet. Les gardiens lui demandèrent ce qu'il faisait à genoux, parlant entre les dents.

— « Je prie Dieu, leur dit-il, car je suis chrétien.

— « Tu es chrétien, toi aussi ?

— « Oui.

— « Oh ! nous autres, nous connaissons les chrétiens ; il y a peu de temps encore, il y en avait deux ici... (c'étaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-ly-kouen). Nous ne détestons pas les chrétiens, car nous savons positivement qu'il y a parmi eux de fort braves gens... Mais les chefs sont dangereux, paraît-il. »

Et les satellites, loin de molester Fong à cause de sa religion, se montraient bienveillants à son égard.

Enfin, vint le moment de juger le procès. Accusateur et accusé parurent à la barre du sous-préfet. Les témoins de Fong étaient nombreux. Le maire n'avait trouvé personne pour défendre sa cause.

Le jeune homme prit le premier la parole :

— « Ta-lao-yé, dit-il, on m'a jeté en prison, moi, petit ! parce que notre village a refusé des subsides au maire. Ces subsides, qui les a demandés ? Si c'est le mandarin, comment se fait-il qu'on ne nous ait pas montré la pièce officielle qui les réclame ? si c'est le maire, quels sont ses droits ?

— « Je n'ai point exigé de subsides, dit le mandarin d'un ton sec ; toi, maire, à quel titre les réclames-tu ? »

Le maire balbutia...

— « Qu'on lui donne deux cents coups de bâton... dit le juge...; qu'on lui fasse payer 30 ligatures (250 fr.) et qu'on le jette en prison jusqu'à ce qu'il ait versé tout l'argent. »

Dès le soir du même jour, Fong-téi arrivait à Tsao-kia-yn content et radieux.

— « Père, dit-il en m'abordant, j'ai gagné mon procès... j'en étais sûr..., le maire est détenu en ma place. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que les gens de Cha-ho vont s'enhardir à se faire chrétiens. Le diable a voulu nous jouer un mauvais tour et lui-même se trouve pincé. »

Puis il se mit à me raconter son plan de campagne qui ne consistait en rien moins qu'à convertir tout le village.

— « Plaise à Dieu que tu réussisses, répondis-je, et prions avec confiance... En attendant, va faire partager ta joie à ta famille et à tous ceux dont tu as défendu les intérêts. »

Cinq ou six jours après, c'était le 25 septembre 1871, Fong-téi arrivait de nouveau avec son frère et deux autres catéchumènes; ils venaient me chercher pour me conduire chez eux. J'eus bientôt terminé mes préparatifs et me voilà parti. Toute la population de Cha-ho me reçut comme la première fois. Je m'établis dans la famille Fong.

On n'eut pas besoin de battre le tam-tam pour appeler les gens au sermon du soir. Après le souper, tous les hommes du village, avec quantité de femmes et d'enfants, étaient réunis chez Fong. C'étaient des hommes simples, qui n'avaient aucune objection à faire. Il n'y avait ni bacheliers, ni docteurs parmi eux.

Selon qu'on en a l'habitude dans la plupart de nos missions, je développai purement et simplement le décalogue et expliquai ensuite les actes de foi, d'espérance et de charité. Je parlais le premier, mon catéchiste Kia-tchen-kang, reprenait après moi ce que j'avais dit, ajoutait de nouvelles explications et répondait aux difficultés de chacun.

On écoutait avec un religieux silence et tout le monde approuvait. Dès le premier jour, dix personnes firent leur

adoration; le lendemain, il y en eut quinze. Bref, au bout de quelques jours, j'eus à enregistrer 45 nouveaux catéchumènes. L'élan était merveilleux et j'espérais davantage, mais le malencontreux maire fut relâché trop tôt.

Il arriva juste au moment où tout Cha-ho, peut-être, allait se déclarer chrétien. Par haine de Fong-téi, il arrêta le mouvement. Il avait des amis, des parents dans le bourg et aux environs. Aussitôt de fausses rumeurs sont mises en circulation, c'est toujours la même chose : les chrétiens vont se révolter..., on va faire main-basse sur eux..., le gouvernement a lancé un édit pour prohiber cette secte. Enfin, tous les moyens que l'enfer peut inventer dans cette circonstance sont mis en œuvre.

Nos pauvres catéchumènes furent effrayés, néanmoins ils persévérèrent, mais ceux qui se disposaient à les imiter, cédèrent à la crainte et s'éloignèrent. J'eus beau démentir tous ces bruits et en menacer les auteurs, tout fut inutile.

Le diable lui-même se mit de la partie, nos néophytes furent épouvantés par des apparitions nocturnes, aucune famille n'en fut exempte. Ils entendaient des bruits étranges dans leurs maisons, et, au moment de leur sommeil, ils étaient comme suffoqués. Dès que la nuit commençait, ils étaient pris de frayeur et j'avais toute la peine du monde à les rassurer.

L'une de ces familles surtout fut grandement éprouvée. Le soir même de son adoration, le chef de cette famille avait brûlé ses *poussahs*. Mais à peine fut-il couché que toute la maison fut mise en émoi par des cris sauvages. Pendant quelques instants, ce fut un tintamarre épouvantable. Enfin une voix s'éleva plus puissante que toutes les autres :

— « Partons, partons, dit-elle, nous n'avons plus rien à faire ici. »

— « Père, me disait le lendemain ce pauvre néophyte, c'est le diable à coup sûr, je ne couche plus chez moi... ma femme et mes enfants meurent d'épouvante. »

Je me mis à rire : « Puisqu'il est parti, lui dis-je, tu n'as

plus rien à craindre. » Mais, impossible de lui faire entendre raison.

Le dimanche, après la messe, je fis prendre le bénitier à mon catéchiste, et revêtu du surplis, je m'en allai à travers le village, bénir les maisons des chrétiens. A partir de ce jour, ce fut fini des apparitions et des bruits nocturnes; tout le monde dormit en paix. Mais les fables débitées contre nous continuèrent leurs cours; n'ayant aucun moyen de les arrêter, nous dûmes les subir et prendre le parti de n'y faire aucune attention.

Quarante-cinq catéchumènes d'un seul coup, c'est beau sans doute, et plaise à Dieu de nous ménager souvent de pareilles faveurs! Cependant on pouvait s'attendre à quelque chose de plus. Pourquoi ce village, qui paraissait si bien disposé à recevoir le bienfait de la foi, n'est-il pas devenu entièrement chrétien? *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei: quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus!* Adorons cette divine Providence qui règle toutes choses avec sagesse et dont les mystérieuses dispositions échappent à notre infirmité.

Chapitre dixième.

SOMMAIRE : Visite à Pié-té et à Houang-ngy-hô.— La secte du Nénuphar. — Marché de Houang-ngy-hô. — Mon séjour à Houang-ngy-hô. — Visite à un chef lolo.

JE comptais déjà dans mon district un assez grand nombre de néophytes, chrétiens baptisés, catéchumènes, ou même simplement adorateurs. Mais il ne suffit pas de jeter la semence dans une terre, d'ailleurs bien préparée, pour qu'elle donne ses fruits, il faut entourer de soins ce germe qui se transforme peu à peu, devient un grand arbre et se couvre de feuilles et de

fleurs. Les âmes des néophytes, pour persévérer dans leur ferveur première, doivent, elles aussi, recevoir des soins tout particuliers; dans ces pays païens surtout, à cause de ce contact obligé avec toutes les erreurs, toutes les superstitions et tous les vices, il leur faut une foi forte et éclairée, une vertu solide.

L'éducation religieuse des femmes me préoccupait beaucoup, je n'avais personne pour les instruire et les former aux pratiques et aux habitudes chrétiennes; de là, ce qui pourra paraître extraordinaire, elles étaient en général moins instruites et moins pieuses que les hommes. Sur ces entrefaites, M. Fenouil ayant dû se rendre à la résidence épiscopale, je le priai d'obtenir pour mon district l'envoi de quelques religieuses ou d'autres personnes capables de donner l'instruction nécessaire à mes néophytes, je le priai aussi de demander à Monseigneur un confrère, dont les besoins toujours croissants de ma chrétienté réclamaient la présence.

Depuis mon arrivée à Kiu-tsin, je n'avais pas encore pu visiter la station de Houang-ngy-ho qui se trouve à quatre journées d'ici sur la frontière du Kouy-tchéou. En attendant le résultat des négociations de notre cher provicaire auprès de Mgr Ponsot, comme je n'avais rien qui me retint, je partis pour cette station éloignée, vers la fin d'octobre (1871), après la récolte du riz, et j'emmenai avec moi mon catéchiste Kia-tchen-kan pour m'aider à prêcher la doctrine.

Après avoir traversé une petite chaîne de montagnes, connue sous le nom de Tong-chan, j'arrivai au milieu des tribus aborigènes ou *Lolos* qui occupent tout le pays compris entre Tchao-thong-fou et Kouan-sy-tchéou, sur la frontière du Kouy-tchéou. Les *Lolos* forment la portion la plus considérable de la population de ce territoire; çà et là, cependant, on les trouve mêlés aux Chinois avec lesquels ils habitent.

Le premier village que je rencontrai et où je passai la nuit, s'appelle Sy-lieou-chouy, il est la résidence d'un chef *lolo* ou *thoû-ssé* nommé Hay; ce village est fortifié, on y accédait

autrefois par des portes monumentales, dont aujourd'hui il ne reste que les ruines.

Rien de plus pittoresque que ce village, il est bâti au sommet d'une petite colline au pied de laquelle s'étend un étang magnifique; de grands arbres forment tout autour un cadre de verdure.

Nous n'étions qu'à six ou sept lieues de Kiu-tsin et déjà le pays avait bien changé d'aspect. Le lendemain la différence fut plus accentuée encore. Ce n'était plus la grande plaine, avec ses rizières et ses bosquets : ce n'étaient pas encore les montagnes dénudées et les campagnes sans ombrage, qui font les délices du Chinois. Dans la plaine, les routes sont larges et commodes; dans les vallons ou sur le flanc des collines, d'immenses troupeaux de chèvres, de moutons et d'animaux de toutes sortes paissent tranquillement et animent le paysage.

Le troisième jour de mon voyage, j'arrivai dans la vallée de Pié-té. Là se trouve une famille chrétienne convertie jadis à Tchen-kiang-fou par M. Dumont. Cette famille, ayant été chassée par l'invasion musulmane, était venue se réfugier dans ces montagnes, dont elle est d'ailleurs originaire. Elle se compose de neuf personnes; la vieille mère seule a reçu le baptême. Quoique isolée dans ce pays éloigné, et se trouvant en un milieu tout païen, où jamais la foi n'a été prêchée, elle a toujours persévéré dans sa croyance et dans la fidélité à en remplir les pratiques.

Bien des fois les parents ou les amis de la vieille ont essayé de l'enrôler dans la secte du *nénuphar blanc*, mais elle a toujours rejeté leurs propositions avec horreur : « Plutôt mourir, leur dit-elle, et mourir de misère, que de suivre vos erreurs. »

Cette famille habitait le pays depuis quatorze ans, lorsqu'on apprit qu'il y avait des chrétiens tout près de là, à Houang-ngy-hô. Grande fut la joie de ces braves gens : la vieille, malgré ses soixante-douze ans, voulut voir par elle-même si ce qu'on lui avait dit était vrai. Elle part donc avec son fils

aîné. Arrivée dans la famille Tchang qui lui avait été désignée comme chrétienne, il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître la vérité de ce qu'on lui avait annoncé. Elle fut traitée comme une mère par les Tchang qui eurent pour elle toutes sortes de prévenances et lui firent mille cadeaux. Elle retourna heureuse chez elle, emportant la promesse que le père irait la visiter à son premier voyage à Houang-ngy-ho.

Comme Pié-té se trouvait sur ma route, je résolus de commencer par là. Je n'avais pas annoncé mon arrivée : personne ne me connaissait, ni ne m'attendait. Mais à peine fus-je descendu de cheval que la bonne vieille vint se jeter à mes pieds avec toute sa famille, elle joignait les mains, et pleurait à chaudes larmes :

— « Père, disait-elle, que le bon Dieu soit béni!... nous avons attendu si longtemps!... je craignais de mourir sans confession et de voir tous mes enfants demeurer sans le baptême!... Aujourd'hui je sens bien que le bon Dieu a eu pitié de nous.

— « Levez-vous tous, leur dis-je tout ému, ayez confiance, Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent et le servent. »

Cette pauvre famille vivait tout à fait dans la solitude, et était peu connue dans le pays; cependant le malheur ne l'avait pas épargnée. La maison qu'elle habitait venait d'être la proie des flammes avec tout ce qu'elle contenait ; il lui avait fallu se construire en toute hâte une hutte misérable, couverte en chaume, qu'elle habitait, réduite au plus grand dénûment.

Presque dans le même temps, la femme du fils aîné était morte, après avoir reçu, toutefois, le baptême à ses derniers moments. Des dettes et deux procès par suite de ces dettes avaient plongé ces pauvres gens dans la misère ; ils avaient peine à se procurer la nourriture de chaque jour.

Notre arrivée fut dans cet intérieur désolé, comme un rayon de soleil au milieu de la tempête. Tout le temps que dura la visite, nous achetâmes ce qu'il fallait pour nourrir tout le monde, ce qui ne se fait pas d'ordinaire chez nos chrétiens : ceux-ci entretiennent le Père pendant la visite.

Puis nous entrâmes en composition avec les créanciers qui furent obligés de rabattre beaucoup de leurs prétentions et finirent par nous faire d'importantes concessions. Cela permit à nos chers chrétiens de se relever peu à peu, et aujourd'hui, avec de l'économie et du travail, ils n'ont rien à demander et vivent honorablement. Nous comptons sur eux pour fonder une station dans le pays qu'ils habitent. Espérons que Dieu bénira nos desseins.

Je restai là dix jours, autant pour enseigner la doctrine à ces braves gens que pour étudier la localité et voir s'il serait possible d'y faire quelques prosélytes. Une foule de païens, riches et pauvres, vinrent me voir et me firent de grandes promesses ; mais je trouvai chez eux peu de dispositions à la foi.

La contrée tout entière est infectée de *Tsin-lien-kiao* ou sectateurs du *nénuphar*, ennemis jurés du christianisme. Deux de leurs chefs me rendirent visite et tout naturellement nous eûmes ensemble une discussion sur la religion.

Tout en reconnaissant la vérité de nos dogmes et la sainteté de nos préceptes, ils prétendaient que les leurs ne leur sont pas inférieurs ; qu'outre les commandements qu'ils sont tenus d'observer comme nous, ils doivent de plus gravir l'échelle des dix perfections (fatras d'observances ridicules dont ils me donnèrent le détail fastidieux).

« Enfin, ajoutèrent-ils, nous gardons une abstinence absolue, nous interdisant l'usage de toute chair et de toute boisson fermentée ; en un mot, nous épargnons tout ce qui a eu vie, et c'est là notre plus grand mérite pour le temps à venir. »

J'eus parfaitement raison de tout cela, et ils furent contraints d'avouer que toutes ces œuvres extérieures, toutes ces observances sont vaines sans la charité du cœur. Deux vertus surtout les déconcertèrent : l'humilité et la chasteté ; leurs dix-huit perfections étant muettes sur ces deux vertus toutes célestes et complètement inconnues des païens.

Mais l'existence de l'âme individuelle, destinée, suivant ses mérites, au bonheur ou au malheur éternel, leur parut surtout étrange, scandaleuse même. Car ils admettent la métempsy-

cose ou la transmigration des âmes. « L'âme bonne, disaient-ils, obtient sa récompense après la mort en transmigrant dans un corps plus beau et mieux doué... l'individu aura la puissance et la gloire en partage..., l'âme moins méritante transmigrera dans une classe inférieure. Voilà pourquoi nous ne tuons pas les animaux et nous n'usons qu'avec le plus grand respect de tout ce qui a vie.

— « Vos paroles ne sont pas sérieuses, leur dis-je.., sans aucun doute vous voulez badiner.

— « Mais non... voyez nos livres... »

En ce moment, leurs domestiques amenaient leurs chevaux pour partir.

— « Arrêtez un instant, leur dis-je ; pour qui sont ces chevaux ?

— « Pour nous.

— « Et vous osez vous en servir ?

— « Pourquoi pas ?

— « Et si l'âme de vos parents avait transmigré dans leur corps !... que deviendrait le précepte : *Tes père et mère honoreras?...* »

Tout le monde partit d'un éclat de rire...; mais les deux frères ne riaient pas, ils s'en allèrent à pied et depuis je ne les ai plus revus.

Cette secte des *Tsin-lien-kiao* ou *Pè-lien-kiao*, car elle a plusieurs fois changé de nom, est un obstacle presque insurmontable à la conversion de ses adeptes. C'est une sorte de *franc-maçonnerie* qui aurait pour but, dit-on, de renverser la dynastie actuelle. Aussi a-t-elle été toujours l'objet des plus sévères édits et des poursuites les plus rigoureuses.

Sous l'apparence du bien et à l'ombre des principes humanitaires, elle enrôle une masse d'individus qu'elle initie à ses mystères, mais cela se fait graduellement, selon la mesure d'intelligence et de bonne volonté de ses adeptes. Beaucoup même parmi ses initiés ne comprennent qu'imparfaitement le but primitif de la secte et se préoccupent fort peu des visées politiques.

Ce qu'il y a de plus clair aux yeux du vulgaire, c'est que l'initiation à cette société secrète peut être un acheminement à la fortune. La place de *maître* surtout est lucrative et les premiers chefs deviennent opulents. Quant aux sectateurs de 3e ordre, on leur promet richesses et honneurs ; mais, en attendant que richesses et honneurs viennent, on leur fait payer bien cher leurs espérances.

Cette secte du *nénuphar blanc*, qu'on appelle aussi secte des jeûneurs, a été souvent confondue par les Chinois avec la religion chrétienne, et quelques-unes des persécutions qui ont affligé l'Église de Chine ont été motivées, ou tout au moins occasionnées, par des édits lancés contre cette secte.

Aujourd'hui personne ne s'y trompe... peuple et mandarins savent fort bien que la secte du *nénuphar* et la religion du *Maître du ciel* sont deux choses absolument distinctes. Néanmoins, par une contradiction inexplicable, le discrédit qui se trouve jeté sur la religion chrétienne par suite de cette confusion, est beaucoup plus considérable que celui qui pèse sur la secte révolutionnaire et athée du *nénuphar blanc*.

Après avoir porté quelques consolations au milieu de nos braves néophytes de Piè-té, nous partîmes pour la station de Houang-ngy-hô, qui n'est éloignée de la première que d'environ 60 *lys* (6 lieues). La route est très pittoresque, mais aussi très pénible et parfois même dangereuse.

Enfin, vers midi, nous débouchions par un étroit vallon dans la plaine de Houang-ngy-hô. Je fus tout d'abord frappé de l'animation qui régnait aux alentours. C'était jour de marché; de toutes parts les gens affluaient et les rues du bourg étaient déjà encombrées.

Il faut avoir traversé un marché chinois pour se faire une idée de tout ce *brouhaha*, de ce tumulte, de ce tapage. J'avais toutes les peines du monde à me frayer un passage à travers la foule, quand tout à coup, un homme de haute taille, à la figure énergique, ornée de fortes moustaches noires, se fait jour à travers la cohue et arrive jusqu'à moi. Il saisit aussitôt mon cheval par la bride et me crie : « Père, laissez-moi vous

conduire. » Je fis un signe de tête, car j'avais reconnu un chrétien.

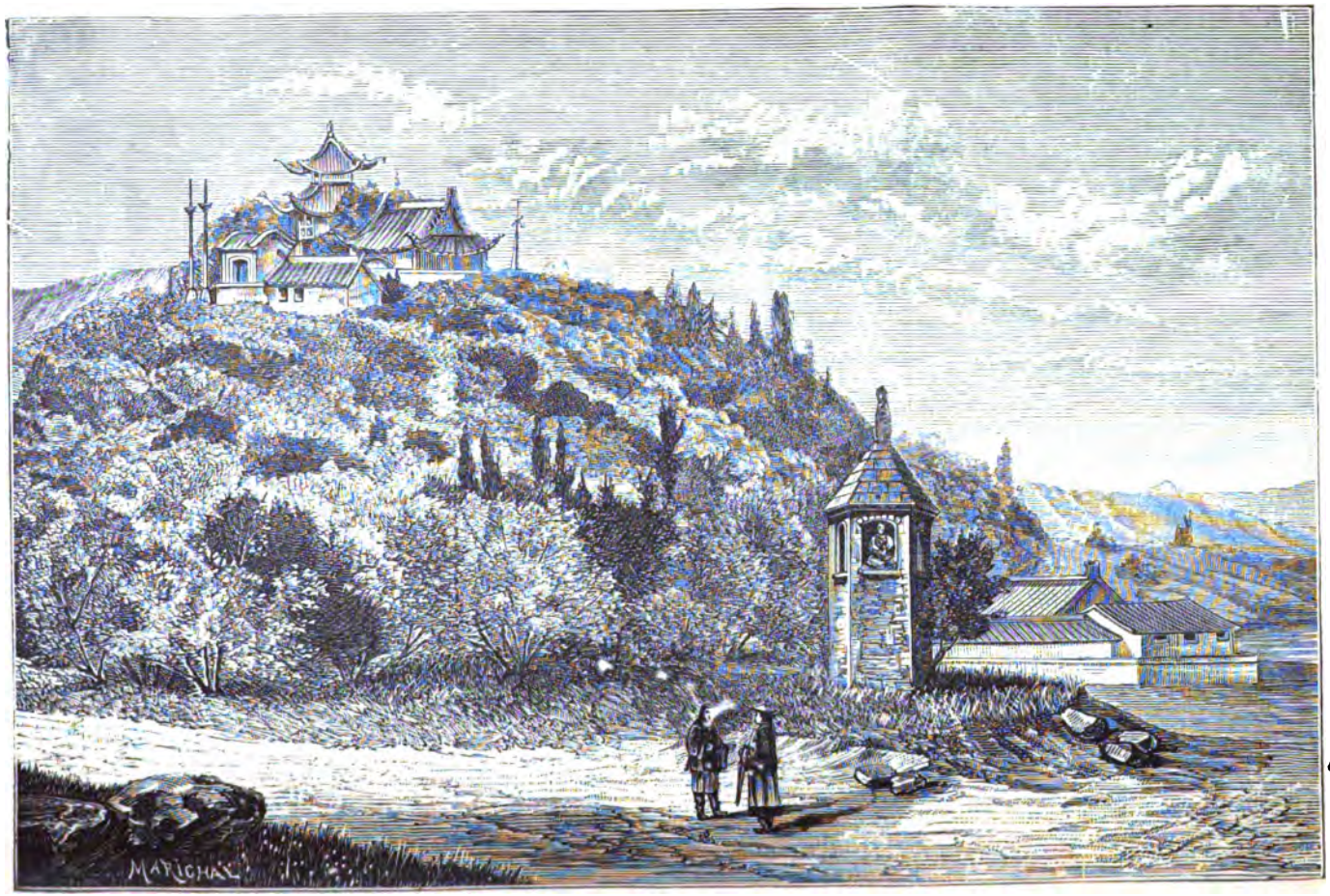
Mais nous étions encore loin de la maison où je devais loger, la marche était pénible, et tandis que mon guide improvisé faisait de son mieux pour m'ouvrir un passage, j'avais tout le loisir de considérer la variété des costumes et des figures. *(Voir la gravure.)*

Ici c'est un groupe de femmes *lolos*, aux larges épaules, à la forte corpulence, la tête couverte d'énormes turbans verts, roulés en spirales. Là, on voit des *Tchong-kia*, vêtues de longues jupes plissées et traînantes ; un veston noir et court, fendu en forme de cœur sur la poitrine, dessine leur taille vigoureuse. Plus loin, ce sont des *Lao-fou*, en tenue de campagne, à la robe flottante, aux pieds nus, à la tête surmontée d'un large voile bleu, plié en quatre et retombant négligemment de chaque côté. Puis viennent je ne sais quelles dames *miaô-tsé*, la tête couverte d'une mitre ayant la forme d'un cône arrondi et magnifiquement brodée. Ailleurs d'autres femmes *miaô-tsé* de tous les costumes et de toutes les couleurs... *miaô* noirs, *miaô* fleuris, *miaô* à cornes. Au milieu de tout ce monde circule *cahin caha* la matrone chinoise, au pied bot, à la voix criarde ; son *pa-tsé* blanc (mouchoir que les femmes chinoises du Yun-nan portent sur la tête) tranche sur toutes les autres couleurs. Je ne parle que des femmes, car les hommes de toutes ces tribus sont vêtus à la chinoise.

Je visitais la chrétienté de Houang-ngy-hô pour la première fois ; mais, au premier coup d'œil, je fus satisfait. Tous étaient de vieux chrétiens à la foi robuste ; en outre, ils tenaient un certain rang dans le pays. Il y a là surtout trois frères dont la famille est des plus puissantes, sinon des plus riches, de ce bourg qui ne compte pas moins de 3,000 âmes.

Je fis une visite en règle... tous les jours, messe, prières, catéchisme auxquels tout le monde assista avec la plus grande exactitude. Je trouvai ces chrétiens parfaitement instruits, fervents, dévoués aux missionnaires et d'une obéissance exemplaire.

TILDE



Pagode construite par Long-Ta-Chan-Jen (le grand homme de bien).

Pendant mon sejour à Houang-ngy-hô, les principaux de l'endroit vinrent me voir à plusieurs reprises. Toutes les fois que je sortais, bon nombre de jeunes gens me faisaient cortège. Ma table, quand je prenais mes repas, était toujours entourée d'une vingtaine de personnes : c'est si rare et si intéressant de voir un Européen manger ! Il y avait certainement de la curiosité en tout cela, néanmoins jamais ces braves gens n'ont cessé de me témoigner beaucoup de respect et de déférence.

Pendant que j'étais dans la famille Ho à Pié-té, j'avais entendu vanter la générosité autant que les richesses d'un chef *lolo* nommé Long. Ses bonnes œuvres lui avaient valu le surnom de *grand homme de bien*. Il était connu à dix lieues à la ronde et sa maison était le rendez-vous de tous les malheureux.

Ce qu'on m'avait dit à son sujet m'avait bien paru quelque peu exagéré, mais ma curiosité était éveillée. La famille Tchang m'ayant confirmé les récits qu'on m'avait faits, je résolus de visiter ce *lolo*. Qui sait, me disais-je en moi-même, si les bonnes œuvres de cet homme de bien ne lui auront pas obtenu la grâce du salut, en attirant sur lui les regards miséricordieux de la divine Providence !

Il ne demeurait qu'à six lieues de Houang-ngy-hô, non loin de la route que nous devions suivre au retour. Je partis plein d'espoir et comblé de marques de respect et d'affection par mes chrétiens. Le gendre de la vieille Hô de Pié-té, nommé Lieou, et un jeune homme du même nom, originaire de Lo-my-so, m'accompagnèrent. Tous deux avaient eu des relations avec Long et ils se faisaient un plaisir de me présenter à lui.

La pluie nous prit au sortir de Houang-ngy-hô et alla toujours en augmentant. La route qui faisait quantité de détours pour atteindre le sommet de la montagne, était détrempée et glissante. Les chevaux avaient peine à marcher de sorte que nous mîmes deux heures à faire cinq *ly*, c'est-à-dire une demi-lieue.

L'autre versant de la montagne fut plus facile. Le chemin était pavé, mais les grandes herbes, qui bordaient les deux

659300

côtés du sentier, ruisselaient d'eau, nous fûmes bientôt trempés jusqu'aux os. Le froid était humide et pénétrant, ce qui ne nous empêchait pas de marcher avec entrain.

Il allait faire nuit quand nous arrivâmes au village de Ngié-ouan-eul, non loin duquel demeure Long ta-chan-jen. Apercevant au milieu des ondulations du terrain un mamelon plus élevé et ombragé de grands arbres, au sommet duquel brillait une lumière :

— «C'est sans doute là-haut qu'habite l'homme de bien »? demandai-je.

— « Non, Père, ce que l'on aperçoit est une pagode qu'il a construite *(voir la gravure ci-dessus)*; il y entretient deux bonzes ; pour lui, il demeure plus bas... »

J'envoyai alors le Licou de Pié-té en avant porter ma carte. Nous contournâmes le mamelon et longeâmes un étang, mais nous n'arrivions toujours pas. En ce moment, la brume devint plus épaisse, et pour comble de malheur, la nuit était venue et nous étions égarés. Nous marchions au hasard depuis quelque temps et sans savoir où nous allions, quand un bruit de grelots se fit entendre sur notre droite, puis bientôt arrivèrent au galop deux cavaliers montés sur des chevaux blancs.

— « *Mon frère aîné*, criai-je au premier, peux-tu nous dire où demeure Long, *le grand homme de bien ?* »

A ce nom vénéré les deux cavaliers s'arrêtent.

— « Vous allez chez lui ? » demandent-ils.

— « Oui. »

— « Vous vous êtes trompés de chemin, prenez cette route, puis tournez à droite... vous y serez dans quelques minutes. »

Vingt minutes après, nous pénétrions, en effet, par une grande porte et parvenions devant un perron. A peine avais-je mis pied à terre qu'un jeune homme, ayant ma carte à la main, se présenta et m'invita à monter.

Arrivé dans la pièce du milieu, le jeune homme me fit le salut, à la chinoise, en joignant les mains et les portant au front. Je lui rendis son salut et lui demandai si j'avais l'honneur de parler à Long-ta-chan-jen.

— « *Pou-kan, pou-kan* (c'est-à-dire je n'ose pas, je ne suis pas digne), répondit-il vivement. Mon frère est absent depuis cinq à six jours et ne doit pas rentrer avant un mois. »

— « C'est égal, repris-je, tu diras à ton aîné que moi, homme de l'Occident, attiré par sa bonne renommée, je me suis détourné de ma route pour venir le saluer... les hommes de bien sont si rares en ce temps-ci !... »

— « *Pou-kan, pou-kan*, répondait toujours le jeune Long ; qui oserait se dire un homme de bien ? »

Pendant ce temps mon monde était entré avec les bagages.

— « Excusez mon sans-façon, dis-je à mon hôte, j'ai l'air de m'imposer... le désir que j'avais de connaître les grandes vertus de votre famille m'a fait oser venir vous demander l'hospitalité pour une nuit. »

Toujours le jeune homme répondait : *Pou-kan, pou-kan* (je ne suis pas digne).

Il me conduisit alors dans une pièce voisine : c'était une grande salle carrée, pavée de briques ; des panneaux de bois peints ornaient les murailles ; un lit dans une alcôve, une table et des chaises meublaient cet appartement digne du moyen âge. Au milieu était un trou carré, dallé en pierres de taille, et rempli de charbon de terre enflammé qui chauffait la pièce. Tout le monde s'en approcha avec plaisir, car nous étions trempés et transis de froid. Trois ou quatre vieux *lolos* serviteurs de la maison, qui occupaient la place, nous la cédèrent aussitôt.

En attendant le souper, le jeune Long vint s'asseoir auprès de nous et nous tenir compagnie. Il causait surtout avec mon lettré ; je m'aperçus bientôt qu'il était presque sans instruction ; à peine s'il connaissait quelques caractères. Mais, en revanche, il était inscrit pour les examens militaires, il voulait prendre ses grades, sans avoir cependant l'intention d'occuper jamais un poste mandarinal [1]. C'est, en effet, un honneur

1. Étant de race *lolo*, il pouvait difficilement prétendre à un grade mandarinal. Mais, comme tous les Chinois, les *lolos* peuvent concourir aux examens et prendre les titres de bacheliers... etc., civils ou militaires.

que recherchent tous les fils de famille ; ils ont un globule qu'ils peuvent à l'occasion mettre à leur bonnet, cela suffit à leur ambition.

Bientôt on nous servit un dîner copieux... la faim nous pressait. Aussi mes gens dévoraient les mets avec une avidité insatiable, les bols de riz se vidaient comme par enchantement tandis que les plats arrivaient et repartaient avec une rapidité incroyable. Nos bons *lolos*, qui trottaient de la cuisine à la salle avaient un air étonné qui voulait dire : Mais ces gens-là n'ont pas mangé depuis trois jours.

Après le repas la conversation ne fut pas longue. Chacun fit sa prière et se coucha, moi sur le lit et mes gens dans leurs couvertures autour du foyer.

Le lendemain, il était grand jour quand je me réveillai. En un instant tout le monde fut sur pied. Je dis à mon domestique de seller les chevaux.

En voyant nos préparatifs, le jeune Long accourut aussitôt. Il me pria de rester, disant qu'il était impossible de se mettre en route par un temps pareil (la pluie, en effet, n'avait pas cessé), et que, d'ailleurs, fît-il beau temps, il ne me laisserait partir qu'après déjeuner.

Il fallut me rendre à ses raisons. Je profitai de ce délai pour examiner un peu le logis de mon illustre amphytrion. La grande cour par laquelle nous étions entrés la veille, était propre et bien tenue. L'habitation est entourée de grandes murailles épaisses de cinq pieds et hautes de vingt à l'extérieur, tandis qu'elles s'élèvent seulement à quatre pieds au-dessus de la cour : elle a l'aspect d'une véritable forteresse. La maison du maître, bâtie en pierres de taille, mesure trente pas de long. Elle n'a qu'un rez-de-chaussée très élevé, auquel on accède par un large perron d'une douzaine de degrés. De vastes fenêtres et de grandes portes à deux battants donnent à la construction l'aspect d'un castel du moyen âge.

A gauche, à une certaine distance du manoir, se trouvent les dépendances où s'agite tout un monde de servi-

teurs [1]; à droite, les écuries où une demi-douzaine de valets soignent un nombreux bétail et sept ou huit chevaux, dont la forme n'a rien d'extraordinaire, mais dont le poil luisant et le corps replet indiquent qu'ils sont à bonne étable.

Après avoir jeté partout un coup d'œil, en dépit des aboiements de cinq à six dogues acharnés à me suivre, je vins me promener sur la terrasse. Au-devant du perron de cette vaste esplanade où 200 hommes pourraient manœuvrer à l'aise, on jouissait, malgré la pluie, d'une vue superbe. Un village que je n'avais pas aperçu la veille, s'étend au pied de la forteresse. Au-delà, l'œil se promène çà et là dans des vallons boisés et semés d'habitations rustiques.

Évidemment le maître de céans n'est pas insensible aux charmes d'un beau site ; il a su choisir le lieu de son pèlerinage ici-bas, pour y passer ses jours en faisant le bien. J'ai d'ailleurs remarqué que toutes les habitations des chefs et des riches *lolos* sont situées dans des positions aussi belles qu'avantageuses; les forêts ou les parcs qui les entourent leur donnent un aspect particulièrement grandiose.

Après le déjeuner, mes gens ayant fait leurs préparatifs, j'ordonnai de partir. Mon catéchiste présenta de ma part une gratification aux domestiques de la maison, mais le jeune Long, qui se trouvait là, les empêcha d'accepter. Ne sachant que lui offrir à lui-même, je pris deux médaillons en ivoire dans lesquels étaient incrustées des vues de Paris et les lui présentai. Il les reçut volontiers et se mit à les considérer attentivement, l'un après l'autre, et selon mes indications. Enfin nous nous fîmes le grand salut d'usage et je pris congé du seigneur de Ngié-ouan-eul.

J'étais triste et rêveur en partant. « Si, me disais-je, cet homme dont la bienfaisance est vantée au loin, pouvait devenir chrétien, quelle belle mission à établir dans cette contrée ! Usant de son autorité, de son influence et de ses

1. Le personnel d'une maison de chef *lolo* est toujours considérable ; sans parler des scribes, des hommes d'affaires et des familliers, les seuls esclaves des deux sexes formeraient à eux seuls tout un village.

richesses, que ne pourrait pas cet homme pour la conversion des *lolos* et le salut des âmes ! » Mais hélas ! il est partout si difficile de convertir les heureux du siècle !

Chapitre onzième.

SOMMAIRE : Visite à Lo-my-so.— La pancarte chrétienne. — Une nuit à Ouen-tchang. — Les brigands. — Retour à Tsao-kia-yn.

LA pluie, à notre départ, continuait de tomber et le brouillard devenait toujours plus épais. En rejoignant mes gens qui avaient pris les devants, je leur demandai quelle route il fallait suivre. Tout le monde fut d'avis de retourner chez Lieou-tayé, à Piété, dont nous n'étions éloignés que de 15 à 20 *ly* et d'y attendre le beau temps.

Quittant alors la grande route, nous prîmes à travers champs. Les sentiers, détrempés par deux jours de pluie, étaient affreusement difficiles, surtout aux descentes. Chevaux et cavaliers se tiraient encore d'affaire, mais les pauvres piétons faisaient des efforts surhumains pour s'accrocher à toutes les aspérités du sol et ne pas rouler à chaque pas avec leur petit bagage. Il ne nous fallut pas moins de cinq heures pour faire deux lieues.

La famille Ho fut heureuse de nous revoir : nous ramenions la joie et l'aisance avec nous. Le temps passa bien vite dans leur maison hospitalière. Enfin un beau matin le soleil se leva radieux, tout le monde dit : Partons. Le Lieou de Lo-my-so était le plus pressé et le plus content, car c'était chez lui que nous allions.

Au lieu de suivre la route ordinaire qui aurait exigé deux jours de voyage, Lieou nous fit prendre la traverse et nous conduisit par des chemins qui paraissent n'être fréquentés

que par le daim ou la panthère. Nous n'éprouvâmes toutefois aucun accident, nous en fûmes quittes pour quelques lambeaux d'habits et de couvertures que nous laissâmes accrochés aux pierres et aux ronces du sentier. Vers trois heures, nous arrivions aux frontières du Kouy-tchéou et nous apercevions Lo-my-so perché sur une colline et ombragé de grands arbres séculaires.

Un arc de triomphe en pierres se dresse à l'entrée du bourg, qui est un des plus propres et des mieux situés que j'aie vus en Chine. Les rebelles l'ont toujours épargné, bien que leur camp ait été longtemps à Siu-tchen, à deux jours de distance seulement. Ils ont ravagé tout le pays environnant et fait des incursions jusque près de Lo-my-so; mais ils n'ont jamais osé attaquer cette localité ni en rançonner les habitants.

Lieou et sa femme sont les seuls chrétiens de l'endroit Jusqu'alors ils avaient pratiqué leur religion en secret, sans dire à personne qu'ils adorent le *Seigneur du ciel.* Mais, le soir même de notre arrivée, mon lettré, à la prière de Lieou, écrivit des *touytsé* (inscriptions) chrétiennes et les afficha à la porte extérieure de la maison.

Ces *touytsé* sont des sentences rhythmées, écrites en gros caractères sur du papier de couleur, et que chacun placarde au lieu le plus apparent. Il y en a de différents genres. Mais, pour les chrétiens, ce sont des exhortations à la vertu. Pour les païens, ces sentences sont plus ou moins prétentieuses et, en général, extraites des livres classiques. Il y en a pour toutes les professions, pour tous les états de la vie, pour toutes les conditions et pour toutes les opinions.

L'un trouve que la santé est le plus grand bien qui se puisse désirer, et il l'affiche sur sa porte, pour la faire venir sans doute. Un autre prétend que ce sont les richesses, et il le placarde en gros caractères, afin que la fortune en passant lise la réclame et s'arrête par reconnaissance. Un troisième enfin proclame que le bien suprême consiste dans les honneurs et les dignités, mais, sans profit le plus souvent, hélas ! pour lui et pour sa postérité.

Le lendemain donc, tout le monde à Lo-my-so put lire que Lieou, le marchand forain, était chrétien. C'était justement jour de marché et les gens affluaient de tous côtés. Beaucoup s'arrêtèrent devant la porte pour lire les sentences nouvellement écrites. Le plus grand nombre cependant passa sans les remarquer. Il y eut quelques malins qui trouvèrent la chose plaisante. Ils avaient entendu parler de la religion chrétienne et, ne la connaissant que par les préjugés communément répandus, ils croyaient, par conséquent, à toutes les fables qui se débitent contre les chrétiens.

— « Comment ! un chrétien à Lo-my-so !... c'est par trop fort. »

Bien vite on va à la recherche de Lieou qui se trouvait sur le marché.

— « Tu es chrétien, toi ? » lui dit quelqu'un.

— « Certainement, je le suis et depuis longtemps. C'est d'aujourd'hui seulement que tu le sais ? »

— « Ah ! tu es chrétien ; eh bien, arrive qu'on te coupe la tête. ».

— « Alors on nous la coupera aussi à nous... répliquèrent cinq à six hommes qui se trouvaient près de Lieou... Pourquoi ne pas commencer tout de suite ! » et ils s'approchèrent de leur interlocuteur.

Celui-ci, surpris, recula et gagna prudemment le large avec ses compagnons. Ceux qui venaient de fermer ainsi la bouche à ces insolents n'étaient autres que les gens qui m'avaient accompagné à Lo-my-so. Ils vinrent peu après me conter l'incident. Je dis à Lieou d'être prudent, mais de n'avoir pas peur. Je l'assurai que, si quelqu'un lui cherchait querelle au sujet de sa religion, j'aurais recours aux autorités locales.

Le soir du même jour, deux individus de l'endroit vinrent faire leur adoration, sans redouter la persécution. En partant, je laissai un de mes chrétiens pour enseigner les premiers éléments de la doctrine aux nouveaux catéchumènes et pour voir comment iraient les choses.

Tout alla assez bien. Les chrétiens, grâces à Dieu, ne furent

pas persécutés, mais les conversions ne furent pas nombreuses. Aujourd'hui cette petite station, dépendante du Kouy-tchéou, est administrée par nos confrères de cette mission.

Je m'en retournai par Pin-ngy-shien, ville de 3e ordre du ressort de Kiu-tsin-fou et très avantageusement située dans une belle plaine. Je traversai toute la ville qui me parut fort tranquille, peu habitée et peu commerçante ; les gens se montrèrent polis et complaisants pour moi.

De Pin-ngy-schien à Ouen-tchang, il y a deux bonnes journées. Ce dernier endroit est un grand bourg de 1.000 à 1.200 familles, situé sur le penchant d'une montagne, au milieu d'un pays très accidenté, et à 200 *ly* environ de Kiu-tsin-fou.

Ouen-tchang, comme l'indique son nom, est célèbre par ses mines de zinc. Chaque jour de nombreuses caravanes d'hommes et de chevaux arrivent par les deux routes qui la traversent et s'en retournent avec un chargement de zinc. Il s'en fait un commerce considérable.

Il y a deux mines : l'ancienne qui est toujours exploitée mais qui fournit du minerai en moindre quantité que la nouvelle, ouverte depuis une trentaine d'années environ. Lors de mon passage, cette dernière donnait encore d'énormes bénéfices ; il paraît que, depuis quelques années, elle perd de son importance. Après avoir épuré le minerai de zinc, les Chinois le coulent en briques, longues d'un pied sur un demi-pied de largeur. C'est un métal blanc, plus dur et plus léger que le plomb.

Plusieurs fois déjà j'avais traversé Ouen-tchang : personne n'avait fait attention à moi. Mais, cette fois, en arrivant à l'auberge, je la trouvai pleine de commerçants de Kiu-tsin qui me reconnurent et vinrent me souhaiter le bonjour. Le bruit se répandit aussitôt qu'un Européen était descendu à l'auberge.

Ce doit être une chose bien curieuse qu'un Européen surtout à Ouen-tchang ! De tous côtés la foule accourt et se presse dans la cour de l'auberge où je me trouve, attendant qu'on me prépare une chambre :

— « Où donc est l'Européen ? » crie-t-on de toutes parts.

— « Mais c'est moi qui suis l'Européen, » leur dis-je en riant.

— « Vous !... allons donc.., vous parlez le chinois... vous êtes un homme du *grand empire du milieu.* »

Je laissai là les curieux et montai à la chambre qu'on m'avait préparée. Mais la foule arrivait toujours plus grande et plus tumultueuse. Je ne m'en préoccupai pas davantage et malgré le bruit, je me mis à souper.

Je venais d'achever mon repas quand, tout à coup, il se fit un grand silence autour de nous. Un domestique vint bientôt me prévenir que trois *sien-sen* (personnages de distinction) demandaient à me voir. C'étaient les gros bonnets de l'endroit, qui désiraient s'entretenir avec moi. J'ordonnai de les introduire.

La porte s'ouvrit aussitôt et trois individus, élégamment vêtus, se présentèrent avec aisance. Le plus âgé pouvait avoir 45 ans et les deux autres de 20 à 25 ans. Après avoir fait trois pas, ils me saluèrent suivant les rites avec un merveilleux ensemble. Je répondis par le même geste que je fis avec la même solennité.

— « Daignez vous asseoir, » leur dis-je, et pendant qu'on leur sert le thé, le plus âgé se lève et me faisant une petite inclination :

— « Nous avons entendu dire que vous êtes du grand royaume d'Occident... C'est un bonheur pour nous que votre passage ici. »

— « *Pou-kan, pou-kan* (je ne suis pas digne) », leur dis-je de l'air le plus modeste, en m'étudiant à imiter le jeune châtelain de Ngié-ouân-eul.

— « Vous êtes sans doute envoyé pour affaires publiques? reprit mon interlocuteur ; l'empereur vous a confié une mission ? »

— « Je suis, en effet, envoyé pour affaire très importante ; mais lis plutôt cette pièce. »

Il se fit alors un silence solennel, la foule me regarda avec

Une auberge du Yun-nan ; d'après une peinture chinoise.

YORK
LIBRARY

une surprise mêlée d'épouvante. Je compris que je venais de grandir de cent coudées à ses yeux. Je devais être un grand homme à coup sûr, les petites gens n'ont pas coutume d'avoir de pareilles pancartes.

Pendant ce temps, l'obligeant personnage lisait avec lenteur et recueillement le passeport écrit en français et en chinois que nous délivre la Légation de France à Péking, et qui n'est autre que la reproduction des articles du traité de 1860, concernant la religion..

Quand il eut fini, il me remit la pièce et s'inclinant profondément :

— « Je vois, dit-il, que vous êtes Maître de religion et l'Empereur vous protège. »

— « Tu dis très bien, et cela prouve que ma religion est bonne ; qui oserait dire que ce qui est approuvé par l'Empereur est mauvais ?... »

— « Personne, personne », répondit-il vivement pendant que la foule donnait des signes d'assentiment.

Puis la conversation s'engagea sur l'Europe, sur les provinces de la Chine que j'avais parcourues. Les deux jeunes *Sien-sen* surtout étaient intarissables dans leurs questions. C'étaient deux fils de familles riches et puissantes dans la contrée. Ils étaient tous deux grands fumeurs d'opium, faiseurs d'embarras et curieux au possible.

— « Vous allez passer trois ou quatre jours avec nous, me dirent-ils ; chacun de nous vous traitera à son tour et vous verrez que l'on s'amuse bien dans ce pays ; on y trouve tous les agréments de la vie aussi bien qu'à la capitale. »

— « Merci, merci, je suis pressé, il faut que je parte demain ; mais soyez sûrs que je me souviendrai de vous. »

— « Voyons, restez au moins un jour parmi nous, pour nous enseigner votre précieuse doctrine. »

Assurément si j'avais une raison de rester à Ouen-tchang, c'était bien celle-là ; mais, outre que je n'avais aucun espoir d'y prêcher avec fruit pour le moment, j'étais pressé de partir. Je me contentai de leur promettre de revenir bientôt et

qu'alors nous aurions tout le loisir de nous voir et de converser ensemble.

Comme il se faisait tard et que j'avais grand besoin de sommeil, mes élégants visiteurs comprirent qu'il était temps de se retirer, ce qu'ils firent en gens bien appris. Déjà la foule les avait devancés et s'était dissipée à mon grand contentement. Nous pûmes dormir à l'aise.

Le lendemain, nous partîmes dès le matin et avant que nos amis de la veille fussent sur pied. Nous allâmes coucher à dix lieues de là, dans un grand bourg où personne ne voulait nous héberger. Il fallut nous imposer dans une famille qui, du reste, fut bientôt dans les meilleurs termes avec nous.

Pendant que mes gens préparaient le souper et que je récitais le bréviaire, assis sur mes couvertures, on voyait deux individus à la mine plus que suspecte rôder devant la porte et jeter sur nous des regards furtifs. Enfin ils se décident à entrer, et sans dire un mot, sans faire un geste, ils vont s'accroupir devant le feu et se mettent à bourrer leurs pipes.

La pipe allumée, ils se retournent nonchalamment sur leurs talons et commencent à nous considérer de cet œil hébété, mais sournois, qu'on ne rencontre qu'en Chine.

A la fin, l'un d'eux, grand gaillard, à la tournure débraillée, à la tête couverte d'un feutre jadis blanc, dont les bords, noircis par l'usage, sont rabattus sur les yeux, se recueille entre deux bouffées de pipe et demande à mon domestique où nous allons :

— « A la chasse aux brigands », répond celui-ci.

Nos deux visiteurs se mettent à rire de ce rire niais, particulier à cette race de gens sans aveu, capables de tous les coups et dignes de toutes les cordes. Ils virent que nous n'étions pas d'humeur à entrer en conversation et ils sortirent au bout d'un instant avec le sans-façon avec lequel ils étaient entrés.

Nous connaissions le pays, nous savions que c'est un repaire de bandits qui attaquent à main armée des caravanes entières. Une forêt que nous devions traverser dans la matinée du lendemain, était surtout mal famée. Il ne se passe pas de

mois qu'on n'entende dire que des voyageurs y ont été dévalisés et assommés.

Avertis par la visite que nous venions de recevoir, nous prîmes nos précautions et, nous recommandant à la bonne Mère, nous partîmes le lendemain au point du jour, décidés à vendre chèrement notre vie. Heureusement, nous cheminâmes sans accident, personne ne se présenta pour nous attaquer.

J'ai remarqué que le charbon abonde dans toute cette zone que nous venions de parcourir. C'est précisément des environs de Long-tan-ho que l'on tire la houille qui se brûle dans le district de Kiu-tsin ; la quantité en est énorme, car il n'y a presque pas d'autre combustible dans le pays, le bois y étant rare et coûtant fort cher.

A trente *ly* plus loin, nous passâmes près d'une source d'eaux thermales sulfureuses, dont j'avais beaucoup entendu parler. L'eau y est presque bouillante et jaillit en plusieurs endroits. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les rizières des environs sont exceptionnellement belles.

Le soir de ce même jour, je rentrai chez moi, bien fatigué, après trente-quatre jours d'absence.

J'ai voulu raconter tout au long ce voyage, afin de donner une idée de la manière dont se fait la visite des chrétiens dans le haut Yun-nan et surtout dans le district de Kiu-tsin. Or, c'est suivant les espérances que nous avons et les bonnes dispositions que nous remarquons dans les pays par lesquels nous passons, que nous tâchons de fonder de nouvelles stations ou de développer celles qui existent déjà. Ainsi, plus d'une fois depuis ce voyage, nous avons tenté de convertir le fameux Long-ta-chan-jen dont j'ai parlé plus haut, sans pouvoir y réussir jusqu'à présent. Mais Dieu, qui sait tout le bien que produirait ce retour, daignera peut-être, dans sa miséricorde, toucher ce cœur rebelle, et par sa grâce faire en un moment ce que tous nos efforts n'ont pu obtenir.

Chapitre douzième.

SOMMAIRE : Arrivée de M. Birbes à Kiu-tsin. — Voyage à la capitale du Kouy-tchéou. — Rencontre d'un persécuteur de la religion. — Mort providentielle d'un autre ennemi du christianisme. — Une nouvelle station à Tang-kia-ten.

PENDANT que je visitais la partie de mon district, que je ne connaissais pas encore, M. Fenouil était arrivé à la résidence épiscopale et plaidait la cause de la chrétienté naissante de Kiu-tsin. Mgr Ponsot voulut bien avoir pour agréables toutes mes demandes et M. Birbes fut désigné pour venir partager mes travaux.

C'était le 8 mai, à cinq heures du soir ; un homme chargé de bagages s'arrête devant ma porte. Je lui demande aussitôt qui il est et d'où il vient ? Il me répond qu'il arrive de Long-ky et que M. Birbes est là à quelques pas. J'accours à la rencontre de ce cher confrère que j'ai bientôt la consolation d'apercevoir et de presser dans mes bras.

Le nouveau venu n'était pas pour moi un inconnu. Déjà je l'avais reçu à son arrivée en mission en 1869 et, après trois années de séparation, je le revoyais, et désormais nous devions travailler aux mêmes œuvres.

Après les premiers jours consacrés à la joie, il fallut chercher un logement. Il fut décidé que M. Birbes irait s'établir à San-pè-hou, ce village qui, il y a quelques années seulement, ne voulait pas du christianisme et qui avait donné à l'Église un glorieux martyr. La famille de ce dernier céda sa maison pour en faire une chapelle provisoire.

Au jour fixé, les néophytes de San-pè-hou et des environs arrivent à Tsao-kia-yn, étendards déployés et musique en tête, ils étaient précédés d'une cavalcade de douze cavaliers.

M. Birbes et moi prîmes nos plus beaux habits pour recevoir la députation. Après les salutations et les compliments d'usage, on donna le signal du départ. A midi, tout le monde se mit à genoux et récita pieusement l'*Angelus*. Les païens, présents à ce spectacle inaccoutumé, ne purent dissimuler leur émotion et se montrèrent respectueux.

Une foule immense assistait au départ. Que nous étions heureux, c'était la première démonstration chrétienne de ce genre qui se faisait dans ce pays !

Dès le jour de son arrivée à San-pè-hou et les jours suivants, M. Birbes reçut une foule de visites qui lui firent bien augurer des dispositions des habitants.

Bientôt, en effet, les conversions recommencèrent. Quatre mois s'étaient à peine écoulés qu'on comptait déjà plusieurs centaines de nouveaux adorateurs. En peu de temps, San-pè-hou où nos ennemis s'étaient montrés si acharnés, fut aux deux tiers chrétien. Plusieurs villages des environs de ce bourg et de Cha-ho reçurent aussi la bonne semence.

L'un de ces villages était Thou-ky-tchong, dont il a été parlé plus haut. Notre pieux et zélé Yang-tchouen qui l'habitait avait fait merveille par ses paroles, ses prières et ses exemples. Trente-deux familles, c'est-à-dire un peu plus de la moitié du hameau, s'étaient déclarées chrétiennes.

Yang les instruisait et les soutenait. Un des appartements de sa maison servait d'oratoire; les chrétiens s'y réunissaient tous les soirs et les dimanches pour prier en commun. Le zèle de notre dévoué catéchiste ne s'arrêtait pas là, il allait encore prêcher, et dans deux hameaux des environs une vingtaine de familles renoncèrent aux idoles.

Pendant cinq ou six mois il se produisit un mouvement admirable, et nous pûmes un instant croire à la conversion en masse de toute la partie sud-ouest de la plaine.

Nous étions heureux de ces progrès si sensibles de notre sainte religion et nous ne demandions qu'à les favoriser. Mais les moyens pour cela nous faisaient défaut. Les oratoires, trop grands autrefois pour le nombre des néophytes, ne pou-

vaient déjà plus contenir la foule des fidèles. En outre, nos chrétientés n'avaient eu jusqu'ici qu'une existence précaire. Le moment paraissait venu d'établir les choses d'une manière définitive et de mettre fin au provisoire. Pour cela il fallait faire quelques acquisitions, avoir quelques résidences et des oratoires indépendants, mais les ressources pécuniaires manquaient.

Sur ces entrefaites, j'eus à faire un voyage au Kouy-tchéou, je voulus profiter de l'occasion pour aller présenter mes devoirs à Mgr Lions et voir mes confrères.

Je partis le 5 octobre (1872) pour Kouy-yang-fou, accompagné de plusieurs chrétiens. Nous prîmes le chemin le plus court, mais il nous fallut aussi traverser les pays qui ont été les plus éprouvés par la révolte. Nous voyagions des jours entiers au milieu de campagnes incultes et désertes; à peine si le soir nous pouvions découvrir un gîte dans quelque pagode abandonnée.

A Siû-tchen nous trouvâmes la ville assiégée par les troupes impériales. 9,000 Musulmans étaient depuis près de deux ans bloqués par près de 50,000 Chinois. Un Anglais au service du gouvernement arriva et prit la ville le jour même de mon passage. Les chefs mahométans furent conduits à Kouy-yang où ils subirent le supplice des *cent plaies*.

J'arrivai moi-même à cette capitale où Mgr de Basilite et tous les confrères me firent le meilleur accueil. J'y passai près d'un mois et je profitai de ce séjour pour visiter les établissements de cette mission. Enfin, après avoir terminé mes affaires, je me disposai à retourner dans mon district.

Je pris un chemin différent de celui que j'avais suivi pour me rendre à la capitale du Kouy-tchéou, mais tout aussi périlleux ; il venait d'être ouvert à la circulation seulement depuis quelques jours. Une fois nous rencontrâmes deux individus étendus par terre, qui nous prièrent en grâce d'avoir pitié d'eux. Ils avaient été, disaient-ils, dévalisés par les

Manière de voyager usitée dans différentes contrées de la Chine.

brigands. Nous les prîmes avec nous et, profitant de l'avertissement, nous nous tinmes sur nos gardes en conséquence. Un peu plus loin, nous trouvâmes un grand village en guerre avec un autre, à l'occasion de l'enlèvement d'une femme. A notre approche, les habitants, croyant voir arriver l'ennemi, tirèrent le canon d'alarme et se réfugièrent tous dans un fort construit au sommet d'une montagne qui domine le bourg. Il nous fallut parlementer jusqu'à neuf heures du soir, et encore eûmes-nous toutes les peines du monde pour leur faire entendre que je n'étais pas le gendre de Ly-eul-sien-sen avec qui ils étaient en guerre.

En arrivant à Houang-ngy-ho, j'y trouvai l'ennemi mortel des chrétiens, le fameux Lieou-san-lao-yé. Cet homme et son frère aîné avaient précédemment persécuté la religion chrétienne et quatre néophytes étaient tombés sous leurs coups. Tout dernièrement, MM. Chouzy et Renault, missionnaires du Kouang-Si, exerçant alors le ministère au Kouy-tchéou, en attendant de pouvoir pénétrer dans leur mission, avaient dû se réfugier dans les montagnes de Ta-chan pour échapper à leur fureur. Mais, plusieurs fois de suite, accusé à Kouy-yang-fou et ne se croyant plus en sûreté au Kouy-tchéou, Lieou-san fuyait au Yun-nan.

— « Attention, Père, me dirent les Tchang, le Lieou-san est ici depuis hier... Il a déjà dévalisé une fois notre famille et saccagé notre maison... il pourrait bien encore recommencer... soyons prudents. »

Ces paroles étaient prononcées à voix basse. Je répondis très haut :

— « Je connais le Lieou-san de réputation. En ce moment, il est très mal vu à Kouy-yang... gare à lui... je ne me porte pas garant de sa tête. »

— « Père, Père, me disaient les Tchang, en me regardant d'un air suppliant, Père, ne parlez pas si haut... les gens du Lieou sont ici, ils vont vous entendre... »

Mais les soldats de Lieou avaient déjà entendu et étaient allés en porter la nouvelle à leur maître. Le soir même, un

chrétien de l'endroit était appelé par ce mandarin qui lui dit qu'au lieu de partir le lendemain, comme il en avait eu l'intention, il resterait un jour de plus pour me voir.

A cette nouvelle, grand émoi parmi mes gens... qu'a-t-il à dire? quelles sont ses intentions?... Je lui fis répondre qu'il pouvait se présenter quand il voudrait.

Le lendemain, veille de Noël, j'étais à me promener dans la maison des Tchang, quand, tout à coup, j'entendis un bruit de pas et de voix qui approchait. On me crie : Lieou-san arrive...

Je m'avance sur le seuil de la porte... il était à cheval... il s'arrête un instant... regarde de mon côté... puis, au lieu de descendre comme je m'y attendais, il presse sa monture et passe au grand trot avec toute sa troupe.

Avait-il voulu m'intimider? avait-il voulu se moquer de moi? je n'ai jamais pu le savoir. Toujours est-il que je ne l'ai pas revu. Plus tard, j'ai ouï dire que, accusé à Péking, il avait dû payer deux *ouan* d'argent (environ 160,000 fr. de notre monnaie) pour se laver de ses peccadilles.

Le lendemain nous célébrâmes la fête de Noël avec toute la solennité possible. Les deux jeunes gens que nous avions recueillis sur la route firent leur adoration. Comme ils étaient de Kay-hoa-fou (1), je conçus l'espoir d'avoir par eux des nouvelles de la chrétienté de cette ville, autrefois florissante, mais ruinée en 1851 par la persécution. C'est à Kay-hoa que M. Vachal fut jeté en prison et qu'il mourut de faim (2).

Je renvoyai ces jeunes gens chez eux, leur recommandant bien de revenir dans les premiers mois de l'année suivante, me rapporter tout ce qu'ils pourraient apprendre sur nos catéchumènes. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Nous avons appris, plus tard, de la bouche de l'ancien

1. Ville de premier ordre au sud du Yun-nan, à quelques journées seulement du Tong-king.

2. Voir aux *Annales de la Propagation de la Foi* (année 1852), les lettres de Mgr Chauveau et de M. Huot.

catéchiste de M. Vachal, qui fut, en même temps que ce missionnaire, jeté en prison d'où il ne sortit que trois ans après, que les néophytes de Kay-hoa, effrayés par la persécution, avaient été dispersés ; les uns avaient eu le malheur d'apostasier ; tandis que d'autres, demeurés fidèles, avaient été condamnés à l'exil. Un certain nombre étaient morts, de sorte qu'il ne restait plus rien de cette petite chrétienté. C'est donc un poste à rétablir. Tout porte à croire qu'il le sera bientôt, car les populations de cette contrée sont douces et tranquilles, et la persécution qui a détruit la chrétienté de cette ville, n'a été que le fait d'un sous-préfet.

A mon retour, je trouvai M. Birbes installé à San-pè-hou, dans une habitation assez vaste qu'il avait pu acquérir à peu de frais. A Tsao-kia-yn et dans les autres stations du district tout allait pour le mieux, quand tout à coup un nouvel orage menaça d'éclater.

Dans toute la plaine on était au courant de l'établissement et du progrès du christianisme aux environs de Kiu-tsin. Plusieurs auraient voulu arrêter ce progrès, mais comme les mandarins de la ville refusaient leurs concours, on trouvait dangereux de trop s'avancer. C'est alors qu'un certain Ly-ta-jen, mandarin militaire, dont il a déjà été parlé, se chargea de mettre la main à l'œuvre.

Il était encore au camp devant Kouan-y (1), quand il fit dire qu'aussitôt la ville prise, il viendrait avec ses troupes faire main basse sur les chrétiens. Ce n'était encore qu'une menace et une menace éloignée, cependant l'effet en fut instantané. On connaissait trop le pouvoir de cet homme pour n'avoir pas tout à redouter de lui. Le mouvement religieux fut un moment paralysé par la crainte.

Kouan-y allait être prise. Ly-ta-jen allait revenir triomphant et couvert de gloire; mais il avait compté sans Dieu. Le jour de notre extermination avait été fixé, mais ce jour n'était pas encore arrivé que déjà le *grand homme* Ly n'était

1. Ville de troisième ordre située au centre du haut Yun-nan.

plus. En faisant une reconnaissance près des murs de la ville, il avait eu le crâne fracassé par une balle et il était tombé raide mort, la veille de la prise de Kouan-y. C'est ainsi que

> Celui qui met un frein à la fureur des flots,
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Nous étions à peine délivrés de ce péril, que le préfet de Kiu-tsin publia un édit en notre faveur. Cet édit fut affiché partout où l'on avait le plus mal parlé contre notre sainte Religion. Dès lors, les païens se tinrent sur la réserve et les néophytes reprirent courage.

Nous profitâmes de ce calme pour répondre aux désirs des nouveaux catéchumènes de Tang-kia et les visiter chez eux. Le moment était favorable, tous les travaux avaient cessé à l'occasion des fêtes du premier jour de l'an chinois.

Dès le soir de notre arrivée à Tang-kia, une foule nombreuse vint pour nous voir et nous entendre. Il nous fallut prêcher la doctrine jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain l'affluence fut plus grande encore, des centaines de personnes se pressaient autour de nous; hommes, femmes et enfants arrivaient par bandes, mais tout ce monde se tenait tranquille.

Un jour pendant que l'un de nous parlait à la foule, une bonne vieille l'interrompit et lui dit naïvement :

« — Père, ce que vous nous dites là est très beau ; mais on prétend que vous faites le contraire de ce que vous prêchez. »

« — Et qui donc prétend cela ? » demandâmes-nous.

« — Mais tout le monde, je l'ai entendu dire à un tel et à un tel... ce ne sont pas des gens de rien, qui parlent à tort et à travers. »

« — Merci, dîmes-nous à cette bonne femme, nous nous expliquerons avec un tel et un tel, et nous leur demanderons raison de leurs paroles. »

C'étaient justement les deux personnages les plus influents

des environs ; l'un était mandarin militaire et l'autre maire d'un village voisin. Nous savions, d'ailleurs, qu'ils avaient fait déchirer l'édit dont j'ai déjà parlé et qui avait été placardé chez eux, comme dans plusieurs autres localités ; de plus qu'ils cherchaient par leurs calomnies à soulever la population contre nous. Nous n'eûmes garde de laisser échapper l'occasion de revendiquer nos droits.

Dès le lendemain, nous envoyâmes nos cartes à ces messieurs, les priant courtoisement de nous accorder quelques instants d'entretien. Ils répondirent dans les meilleurs termes, et promirent de venir nous voir aussitôt que leurs affaires leur laisseraient un moment de répit. Le jour suivant, nous renouvelâmes l'invitation, mais comme personne ne venait, nous leur dépêchâmes quatre chrétiens des plus qualifiés, en leur recommandant de les amener ou d'obtenir d'eux explication et satisfaction de leurs calomnies.

C'était trop exiger de leur courage ; ils se cachèrent et il fut impossible de les trouver nulle part. Tout le pays sut l'aventure. Ces deux personnages n'avaient pas osé venir ; il n'y avait donc rien à faire contre les chrétiens.

Le nombre de nos visiteurs augmenta encore les jours suivants. Nous eûmes cinquante et quelques adorations. C'était bien peu comparativement à notre attente, car en moins d'une semaine nous avions eu plus de 2,000 visites. Nous comptions aussi, en voyant les bonnes dispositions de chacun, qu'un grand nombre se feraient chrétiens. Beaucoup effectivement nous le promirent... Mais ils voulaient attendre... les uns après la plantation du riz, les autres après la récolte de l'opium. C'était toujours la réalisation de la parole du maître : *Multi vocati, pauci vero electi.*

La chrétienté de Tang-kia-ten se forma peu à peu. Depuis, nous y avons loué un local suffisant pour servir de chapelle et de résidence ; nous y allons, de temps en temps, passer huit à dix jours pour instruire nos néophytes.

Plus d'une épreuve, cependant, est venue assaillir cette chrétienté naissante et en arrêter le développement. Après

un moment de calme les calomnies ont repris leur cours: les néophytes furent outragés jusque dans leurs maisons et l'un d'eux a même été battu presque sous nos yeux.

Il nous fallut encore une fois revendiquer nos droits et montrer de l'énergie. Nous fîmes prévenir l'individu qui sous main était l'auteur de tous ces désordres, qu'il eût à se tenir désormais sur ses gardes. Un des coupables fut saisi par nos néophytes et conduit devant nous ; pour faire un exemple, nous nous disposions à le livrer au mandarin, quand son père et sa mère vinrent implorer son pardon. Nous nous laissâmes attendrir ; mais tout en cédant aux prières, nous eûmes soin de parler haut et ferme, suivant la mode chinoise, afin que tout le monde sût bien que nous usions de clémence, mais que nous n'étions pas disposés à en agir encore ainsi, si jamais le coupable se permettait de nouveaux méfaits. Chacun se tint pour averti et, depuis ce moment, la tranquillité règne à Tang-kia-ten.

Chapitre treizième.

SOMMAIRE : Le grand mandarin Tsen, gouverneur par intérim du Yun-nan. — Profanation de l'oratoire de Thou-ky-tchong. — Le sous-préfet de Lan-lin. Les vierges à San-pè-hou.

VERS la fin de 1872, le vice-roi Lieou, qui avait succédé à l'excellent Lao, avait dû se rendre à Péking, et Tsen était demeuré chargé du gouvernement de la province. Ce Tsen possédait, je l'ai déjà dit, des talents militaires et administratifs qui le rendaient vraiment recommandable et même nécessaire en ce moment. Il jouissait d'une grande influence et son ambition encouragée par le succès ne connaissait pas de bornes. C'était lui qui, en

réalité, commandait partout. Aussi ne s'aperçut-on nullement du départ du vice-roi. Tout n'en alla que mieux dans les premiers temps. Mais bientôt l'orgueil tourna la tête à Tsen, il ne sut plus mettre de frein à ses convoitises. L'amour de l'argent le rendit concussionnaire et le peuple fut écrasé d'impôts comme au plus fort de la guerre civile.

En politique habile, Tsen comprenait toute l'importance des idées religieuses chez un peuple. Il en avait expérimenté l'influence sur les mahométans que le fanatisme avait armés et dont il avait eu tant de peine à vaincre les résistances. Pour détourner ses administrés de l'islamisme qui, bien que vaincu, n'était pas anéanti, et faire servir la religion aux intérêts de sa politique, il prit le parti de raviver les sentiments religieux dans le cœur du peuple. Malgré le triste état des finances de la province, il sacrifia des sommes immenses à la reconstruction des pagodes. Pendant la guerre, un grand nombre de ces temples avaient été détruits par les musulmans, et les *poussas* (idoles) avaient été partout livrés aux flammes. Tsen prit à cœur de relever ces ruines, et bientôt,dans tout le pays, on ne vit plus que pagodes.

Tout d'abord le peuple vanta la piété de son mandarin et le regarda comme un demi-dieu. Puis la nécessité où l'on était de toujours verser des sapèques, diminua peu à peu, et finit par éteindre complètement l'enthousiasme des premiers temps. On en vint même jusqu'à murmurer de toutes ces dépenses.

Mais, si Tsen était dévot à ses idoles, il professait, en retour, une profonde aversion pour la religion chrétienne. L'influence des missionnaires et par là même des Européens lui portait ombrage.Du vivant du vice-roi Lao, dont la sympathie pour les chrétiens était connue, il avait dissimulé ses véritables sentiments. Dans ses relations avec M. Fenouil, il s'était montré plein de déférence et avait accordé quelques éloges à la religion chrétienne. Mais à peine Lao fut-il mort qu'il leva le masque. Un jour, dans un entretien particulier avec notre chère provicaire, il disait ces paroles qui sont, au reste,

l'expression véritable de la politique chinoise dans tout l'empire et de la ligne de conduite adoptée par tous les mandarins :

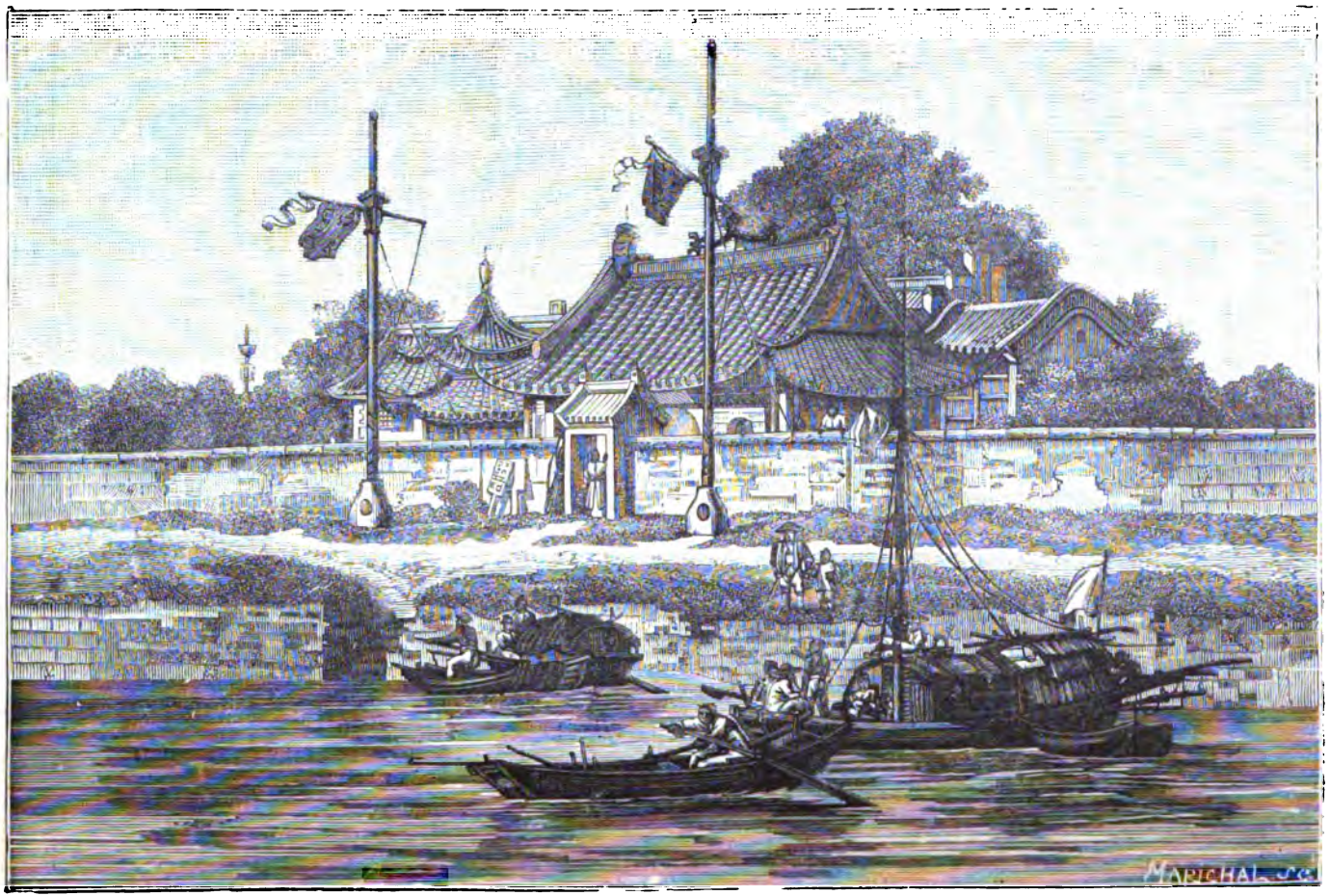
« Nous ne vous tracassons pas au Yun-nan, parce que vous ne pouvez rien : vos chrétiens y sont peu nombreux et sans influence, mais sachez que le jour où vous acquerriez une trop grande importance, je saurais bien vous arrêter. »

Un homme de ce caractère, ayant en main l'administration de toute une province, ne pouvait que nous causer de grands embarras. Aussi, lorsque, en 1873, sur des démarches pressantes faites par la mission du Yun-nan, M. de Geofroy, alors ministre de France à Péking, obtint pour nous du Tsong-ly-yamen l'autorisation de relever, aux frais du gouvernement, notre établissement da la capitale, détruit, on s'en souvient, par l'explosion des poudres que le vice-roi y avait mises en dépôt, Tsen ne tint aucun compte des instructions qu'il reçut à cet égard. Plusieurs fois, M. Fenouil alla à son prétoire pour obtenir l'exécution des ordres du gouvernement: ce fut toujours en vain. Il se vit même fermer la porte du palais, avec défense de se présenter de nouveau.

Et ce *grand homme*, ce grand mandarin, chef d'une province, qui nous faisait ce déni de justice, avait le front d'écrire à Péking qu'après nous avoir donné communication des ordres du gouvernement, ordres qui reconnaissaient nos droits, il n'avait reçu aucune réponse de nous ; que, par conséquent, nous nous désistions de notre demande et qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper de cette affaire.

Tsen était tout-puissant alors, il venait de triompher de la révolte musulmane, il nous en eût coûté cher d'affronter sa colère ou seulement d'irriter son orgueil ; nous résolûmes de garder le silence et d'attendre le moment opportun de revendiquer nos droits.

Pour en revenir au district de Kiu-tsin, il y avait déjà plusieurs années que la foi y avait été prêchée et nous y comptions alors 8 à 900 chrétiens. Nous crûmes donc que le moment était venu de nous y établir définitivement.



Résidence de Mandarin au Yun-nan.

THE N
PUBLIC

A San-pè-hou, M. Birbes avait réussi à trouver une maison convenable qu'il habitait. Le poste nouvellement fondé à Tang-kia-ten avait également son oratoire et une habitation pour le missionnaire. Restait Tsao-kia-yn où nous ne possédions absolument rien. La maison que nous occupions avait été louée pour six ans et ce terme était échu. Elle était d'ailleurs trop petite et il ne fallait pas songer à faire un nouveau bail. Je résolus alors de me fixer à Tang-kia-ten. Mais à cette nouvelle, chrétiens et païens de Tsao-kia, qui étaient habitués à voir le Père au milieu d'eux, vinrent me conjurer de demeurer dans leur village. J'y consentis, mais à la condition qu'ils me céderaient un terrain à ma convenance, sur lequel je pourrais construire mon oratoire et ma maison. Tous, à l'unanimité, acquiescèrent à cette demande et on m'offrit un tertre assez vaste et élevé, au pied duquel le village était groupé. Ce terrain était rocailleux et difficile à cultiver ; mais sa position était superbe et on y jouissait d'une vue magnifique sur toute la plaine.

J'acceptai de ce terrain tout ce qui m'était nécessaire, et l'acte de cession fut immédiatement dressé et signé de tous chrétiens et païens.

Pendant que cela se passait à Tsao-kia-yn, l'oratoire de Thou-ky-tchong était profané et nous étions obligés de poursuivre devant les tribunaux le coupable de l'outrage fait à notre sainte religion. Voici à quelle occasion :

Ainsi qu'il a été dit plus haut, dans le village de Thou-ky-tchong la foi avait fait de grands et rapides progrès. Le démon cependant ne se tint pas pour battu, et il ne tarda pas à jeter le trouble dans cette petite, mais florissante chrétienté.

La veille de la fête de saint Joseph, un chef de la secte des jeûneurs *(nénuphar)* donna, à l'occasion de ses noces, un grand banquet auquel il réunit un bon nombre d'adeptes de sa société secrète. La réunion fut bruyante, il y eut même du tapage. Vers la fin du repas, le grand chef *nénuphar*, nommé Licou-tsin, qui présidait, se lève et invite l'assemblée à se

rendre à la chapelle des chrétiens, dans la maison du catéchiste Yang-tchouen.

En voyant arriver tout ce monde, Yan-tchouen fait apporter des sièges et commande de servir le thé.

— «Merci, dit le grand *nénuphar*, nous sommes venus pour voir votre oratoire que l'on dit très joli.»

Content d'avoir une si bonne occasion de prêcher la doctrine, le fervent catéchiste s'empresse d'ouvrir la porte de l'appartement qui servait de chapelle. Lieou entre aussitôt, va droit à l'autel, saisit le crucifix et, après avoir fait d'ignobles plaisanteries sur la mort de N.-S. en croix, il jette l'image par terre et prenant Yang-tchouen par le bras, il s'efforce de la lui faire fouler aux pieds.

Le catéchiste interdit, résiste et recule d'horreur. Il veut faire comprendre au *nénuphar* toute l'inconvenance et la brutalité de sa conduite. Celui-ci n'en tient aucun compte et veut absolument contraindre le maître de la maison à l'apostasie. Heureusement, les chrétiens prévenus aussitôt, étaient accourus de toutes parts et avaient percé la foule. Il ne fallut rien moins que leur intervention pour faire lâcher prise à ce forcené.

Averti dès le soir même de ce qui venait de se passer, M. Birbes se rendit le lendemain de grand matin à Thouky-tchong. Il était seul avec son servant, ayant défendu aux chrétiens de le suivre. Ceux-ci étaient tellement irrités qu'une collision était à craindre.

La troupe *nénuphar* venait de se mettre à table pour le déjeuner, sous une tente de feuillage, au milieu du bourg, quand, tout à coup, M. Birbes apparut non loin de la maison de Yang. Sa vue produisit un effet magique. La peur s'empara aussitôt de ces cœurs si vaillants tout à l'heure. En un instant, la table et la tente de verdure furent désertes. Lieou-tsin, en sa qualité de grand chef, essaya bien de rallier les fuyards, mais inutilement ; il n'obtint que ces mots pour toute réponse : « Tire-t-en comme tu pourras, c'est ton affaire. »

Ne pouvant prendre la fuite, car c'eût été aggraver ses torts, l'infortuné *nénuphar* se décida à venir trouver le Père et à essayer d'arrêter la chose. C'était le meilleur parti à prendre, malheureusement il était déjà un peu tard. Les chrétiens de Thou-ky-tchong s'étaient assemblés, un certain nombre étaient venus de San-pè-hou, malgré la défense, et tous se racontaient en termes indignés l'outrage fait à notre sainte religion.

A peine Lieou-tsin parut-il qu'il fut saisi et entraîné ; déjà le bâton allait s'abattre sur ses épaules, quand M. Birbes accourut, s'interposa vivement et ordonna de relâcher ce misérable. Mais, dans un pays où chacun est obligé, quand il le peut, de se rendre justice par lui-même, où les tribunaux ne siègent que pour gruger les plaideurs, où le crime et l'iniquité triomphent à prix d'argent, il est difficile de faire entendre et accepter des paroles de conciliation et de faire lâcher prise à celui qui, se croyant opprimé, tient sous la main son oppresseur. On finit, cependant, par écouter la voix du Père qui demanda alors au chef *nénuphar* de s'expliquer sur sa conduite de la veille. Celui-ci répondit d'une manière évasive et prétendit qu'il n'avait voulu offenser personne. Sommé de faire réparation et de dire quelques paroles d'excuse, il refusa et se retira.

Cette affaire ne pouvait en demeurer là, Lieou-tsin triomphant aurait trouvé bien vite de nombreux imitateurs. Pour empêcher que pareil désordre se renouvelât, nous crûmes devoir en référer au mandarin de Lan-lin.

Dès que le parti des *Tsin-lien-kiao* sut que l'affaire serait portée au prétoire, ce fut un branle-bas général. Le camp ennemi jura de vaincre ou de mourir, des émissaires furent envoyés dans toutes les directions pour prévenir les chefs secondaires. On fit une collecte générale afin de payer les frais du procès et de *graisser la patte* aux mandarins. Enfin, on nous fit dire que, puisque nous voulions la lutte, nous l'aurions sanglante et mortelle pour nous. Au fond ces braves étaient effrayés.

Nous ne nous préoccupâmes ni de leurs craintes, ni de leurs menaces. Mais, comme nous nous y attendions, notre accusation fut mal accueillie au prétoire. Les scribes et les satellites, corrompus par l'argent de la secte, avaient prévenu et indisposé à l'avance le mandarin. Ce magistrat refusa de recevoir notre accusation, il se répandit même en invectives contre nous. Nous lui fîmes dire alors que notre démarche était des plus sérieuses et que, s'il nous rebutait, nous nous adresserions en haut lieu.

Intimidés par cette menace, les deux principaux mandarins de la sous-préfecture se concertèrent et se décidèrent à envoyer un mandat d'arrêt contre Lieou-tsin. Celui-ci eut de nouveau recours à l'argent et, après deux jours de détention, il fut mis en liberté par ordre du sous-préfet qui déclara que sa faute était légère et qu'il n'y avait pas lieu de faire des poursuites.

C'était évidemment y mettre de la mauvaise volonté ; mais, comme il y allait de l'intérêt de la religion, nous ne nous laissâmes pas décourager. Au bout d'un mois, nous renouvelâmes notre accusation, selon la mode chinoise, et cette fois dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur nos intentions. Té lao-yé (le sous-préfet) voulut encore nous envoyer promener et nous payer de mauvaises plaisanteries. Nous tînmes bon ; notre obstination l'irrita ; il s'emporta, jura de perdre son grade plutôt que de faire quelque chose pour nous. Pauvre Té lao-yé ! c'était bien la peine de se faire tant de bile, pour se voir bientôt obligé d'arrêter une seconde fois son ami Lieou-tsin qui ne s'attendait guère à pareille conséquence de sa conduite !

Il eut beau se cacher, prendre la fuite, il fallut se rendre, délier encore les cordons de sa bourse et convenir en plein prétoire qu'il avait eu tort de ne pas nous donner satisfaction plus tôt. Il promit, en outre, que désormais, non seulement il ne ferait et ne dirait plus rien contre nous, ni contre la religion, mais qu'il se rendait responsable à l'avance de toutes les offenses qui seraient faites contre les chrétiens, soit par ses

subalternes, soit même dans les lieux soumis à sa juridiction.

Nous aurions voulu que ces réparations et ces engagements fussent consignés par écrit et affichés en divers endroits afin que chacun se tînt pour averti. Mais le rusé mandarin, comprenant toute la portée d'un pareil acte, qui était presque l'équivalent d'un édit en notre faveur, prétendit que les paroles suffisaient et que, d'après la loi, nous ne pouvions exiger davantage.

Ainsi donc, à force d'énergie et après cinq mois de lutte, nous avions fini par obtenir que justice nous fût rendue.

Dès son arrivée dans le district de Kiu-tsin, ce Té lao-yé avait adopté la manière d'agir de son prédécesseur, le fameux Tang qui avait laissé, pour ne pas dire fait assassiner Tchang-kouang-tsay. Il professait la même haine contre le christianisme et il ne perdit jamais une occasion de nous le témoigner, soit par ses actes, soit par ses paroles. La suite fera voir que ce ne fut pas la dernière difficulté que nous eûmes avec lui.

On se souvient combien j'étais préoccupé de l'instruction et de la formation religieuse de nos nouvelles chrétiennes dans le district de Kiu-tsin, j'avais fait prier Mgr Ponsot de nous envoyer des vierges (1), afin de tenir nos catéchuménats, nos écoles et nos orphelinats pour les femmes et les petites filles. Sa Grandeur avait bien voulu accéder à nos prières et, vers la mi-carême de cette année, 1873, deux religieuses dont l'une, la plus âgée surtout, était recommandable par son expérience, arrivèrent à San-pè-hou et s'y établirent; car c'était dans cette localité et dans son voisinage qu'il y avait le plus de conversions et le plus grand espoir d'en faire. On leur trouva un local, un peu étroit à la vérité, mais néanmoins convenable pour le pays et surtout pour un commencement.

C'était la première fois qu'apparaissaient dans cette contrée des religieuses ou vierges consacrées à Dieu, et nous nous préoccupions de l'accueil qui leur était réservé ; grâces à Dieu et aussi aux chrétiennes de San-pè-hou, qui ont eu pour elles

1. Ces vierges sont consacrées à Dieu ; elles sont très nombreuses au Su-tchuen, où elles rendent de grands services et jouissent de la considération universelle.

toutes sortes de prévenances, ces pieuses filles ont pu s'établir sans éprouver de difficultés sérieuses. Il y aura cinq ans bientôt qu'elles sont dans le pays, leur nombre a triplé et jamais elles n'ont rencontré la moindre hostilité. Il est vrai que chrétiens et chrétiennes sont très attachés à leurs vierges et jaloux de leur réputation ; aussi mal venu serait celui qui oserait les attaquer.

Chapitre quatorzième.

SOMMAIRE : Excursion à Mao-mao-chy et à Ué-tchéou. — Ko-kouan-eul et Ly-chao-yé petits mandarins militaires. — Fabriques de faïence et de poterie à Mao-mao-chy.

L'ANNÉE 1873 allait finir, elle n'avait pas été stérile; désormais avec l'habitation de Tsao-kia-yn qui venait d'être terminée, nous possédions trois établissements comprenant maison pour les Pères et oratoire pour les chrétiens. A San-pè-hou et à Tsao-kia, il y avait en outre un orphelinat. Nous étions deux missionnaires pour desservir tout le district. Ainsi, en moins d'une année, un progrès matériel vraiment appréciable avait été réalisé. La mission, il est vrai, s'était imposée de grands sacrifices pour cela, mais au moins les résultats étaient évidents.

Au point de vue spirituel, c'est-à-dire au point de vue de la conversion des âmes, les progrès n'avaient pas été moins consolants. Dans le cours d'une année à peine, le nombre de nos néophytes s'était accru de plus d'un tiers. En ce moment, nous comptions plus de 1,200 chrétiens, baptisés pour la plupart. Ce chiffre pourra paraître encore bien peu considérable, mais si l'on tient compte des obstacles que la prédication de l'Évangile rencontre en Chine, du travail que nécessite la conversion d'une âme, on verra que Dieu ne nous a pas ménagé sa grâce.

Nous étions heureux de ce progrès de la foi, si cher au cœur du missionnaire et si encourageant pour celui qui travaille. Mais de nouvelles épreuves nous étaient réservées. Tsen-fou-thay, nous le savons, avait fait parvenir des ordres sévères aux mandarins de Kiu-tsin, afin d'arrêter l'élan du peuple. Il avait même été question de nous expulser du pays et de jeter les chrétiens en prison.

Le *schie-thay* (mandarin militaire) de Kiu-tsin, nommé Ou, promettait de faire la chose lestement. Le gouverneur Tsen n'aurait pas demandé mieux, mais il voulait sauvegarder les apparences ; il ordonna donc de ne pas se presser et de voir comment les choses tourneraient.

Nos mandarins, cependant, ne comprirent que trop bien les intentions du gouverneur. Beaucoup parmi eux, qui jusqu'alors s'étaient montrés nos amis, se tinrent à l'écart, dans la crainte de se compromettre. Ceux qui déjà nous détestaient avaient une excellente occasion de donner libre cours à leur haine et ils se répandirent en invectives de toutes sortes contre nous... On disait que nous étions des émissaires des nations occidentales, que nous voulions agiter et subjuguer le pays; la preuve, c'est que nous construisions des maisons... que nous trompions le peuple... etc.; et mille autres fables, plus absurdes les unes que les autres, circulaient sur notre compte.

Cependant, il faut le dire, malgré le mauvais vouloir des mandarins et des lettrés, jamais les choses n'allèrent bien loin. Le peuple, naturellement bon, répugnait à nous nuire. Nous étions d'ailleurs suffisamment connus et estimés du grand nombre, et nous savions par expérience que la principale ressource des Chinois c'est la menace. Ils font beaucoup de bruit, mais rarement ils en viennent aux voies de fait, surtout quand ils prévoient des conséquences fâcheuses.

Malgré les ennuis, les désagréments, qu'on nous causa de temps en temps, somme toute, nous demeurâmes relativement tranquilles, et nous pûmes même tenter quelques excursions dans plusieurs centres populeux de la plaine, où nous n'étions jamais allés.

Un matin, nous partîmes donc, mon confrère et moi, suivis de trois chrétiens des plus influents. Dans tous les marchés que nous avons traversés, on nous a fait bon accueil ; les gens s'empressaient autour de nous, nous priant de nous arrêter quelques instants.

Dans la soirée du même jour, nous arrivâmes à Mao-mao-chy, grande et populeuse bourgade, à six lieues environ de Kiu-tsin. On n'y compte guère moins de 2.000 familles, toutes employées à la fabrication des tuiles et de la faïence. C'est là que tout le district de Kiu-tsin et les pays adjacents se fournissent de vaisselle et de poterie.

Cette faïence est grossière et mal conditionnée ; mais, à cause de son bon marché et aussi de la rareté de la porcelaine du Kiang-si, on en fait un immense débit.

Notre entrée dans la grande rue de Mao-mao-chy, où réside toute l'aristocratie de la vaisselle, causa une certaine émotion. On sortit en foule des boutiques pour nous voir. Apercevant une auberge convenable, nous nous disposions à y descendre, quand un homme de taille moyenne, à la tournure dégagée, vêtu d'habits courts en velours, se présenta, nous fit la génuflexion au milieu de la rue et nous invita à le suivre.

Au premier abord, nous crûmes que c'était un chrétien ; mais nos gens, qui le connaissaient, nous dirent que c'était Ko-kouan-eul, mandarin militaire de l'endroit, et qu'il fallait le laisser faire. Nous suivîmes notre guide improvisé, en traversant la foule qui, voyant Ko-kouan-eul à notre tête, se montrait très sympathique. On nous fit bientôt franchir un portique élevé et nous nous trouvâmes au milieu d'une cour entourée de galeries qu'une armée de *poussahs* occupait.

Le mandarin nous fit entrer dans une salle où l'on nous servit du thé. Nous remerciâmes alors de ses attentions pour nous ce chef de bande, qui se montrait plein de prévenances.

— « Grâce à toi, lui dîmes-nous, nous voilà fort bien logés, nous allons passer ici une excellente nuit.

— « Oh ! mais je ne l'entends pas ainsi, reprit-il, ce n'est pas ici dans cet étroit local que vous allez coucher... On vous

prépare deux chambres dans la galerie supérieure et déjà trois ou quatre bonzes sont allés chercher logement ailleurs. »

Nous eûmes beau protester, Ko-kouan-eul ne tint aucun compte de tout ce que nous pûmes lui dire, et il ajouta en riant :

— « Est-ce que les bonzes sont faits pour avoir toujours leurs commodités personnelles ?... Non, cela ne s'est jamais vu... d'ailleurs, ils sauront bien se dédommager. »

Peu d'instants après, nous étions installés au premier étage dans des chambres confortables où rien ne manquait.

Il allait faire nuit quand arriva, conduit par Ko-kouan-eul, un nouveau personnage auquel le public marquait une certaine déférence ; tout le monde se rangeait sur son passage.

— « Je vous présente Ly-chao-yé, nous dit Ko-kouan-eul, en s'inclinant en même temps que le nouveau venu.

Nous nous levâmes en faisant notre inclination et nous les priâmes de s'asseoir. Ils le firent sans façon et ils entamèrent de suite la conversation comme des hommes qui ne doutent de rien.

Tout en conversant, nous examinions avec soin notre nouvel interlocuteur. Il était de haute taille et très large d'épaules ; il pouvait avoir vingt-quatre ans, ses habits étaient longs et assez distingués pour un sabreur de profession. Sa figure intelligente et régulière aurait eu quelque chose d'attrayant, n'eût été le ris moqueur qui effleurait fréquemment ses lèvres.

L'entretien, auquel Ko-kouan-eul se mêla assez peu, roula tout entier sur l'Europe... sur l'art militaire, car Ly-chao-yé prétendait s'y connaître et être un officier de valeur, sur les armes, sur l'emploi de la vapeur, dont il avait entendu parler, sans pouvoir s'en faire une idée bien exacte. Il causa longtemps et avec assez de sens pour un homme de sa condition, qui ne se piquait ni de science, ni de littérature. Enfin, il conclut en disant à tous ceux qui étaient présents que les Européens étaient dix fois supérieurs aux Chinois, qu'ils n'auraient qu'à ouvrir la bouche pour avaler d'un seul coup tout *l'empire du milieu.*

Par politesse, nous dûmes nier une telle assertion, mais Ly-chao-yé était homme à avoir le dernier mot, il renouvela carrément son affirmation. Après quoi il se leva, salua gracieusement et se retira en compagnie de Ko-kouan-eul, nous souhaitant une bonne nuit.

Depuis une heure déjà cinq ou six gaillards se tenaient à notre porte avec des lanternes rouges et attendaient que Ly-chao-yé daignât partir pour lui faire escorte (1).C'était encore un truc de cet homme de guerre qui voulait décidément poser devant nous. Il partit satisfait ; nous n'étions pas non plus mécontents. Car Ly est un homme de grande influence dans la contrée. Mieux vaut l'avoir pour nous que contre nous.

Il avait fait des coups dignes des galères, mais les autorités fermaient les yeux. Et pourtant, trahison de la fortune ! tout dernièrement il a eu le dessous dans un démêlé avec le mandarin de Ué-tchéou. Ce personnage, qu'il avait eu l'audace de menacer de mort, a réussi à le faire saisir à l'improviste par les satellites.

Ly-chao-yé fut jeté en prison ; son procès fit grand bruit ; mais on n'osa le décapiter par crainte de sa famille. Il fut condamné à trois ans de fers et à une grosse amende. Mais il sut se tirer d'affaire et fut mis en liberté après un mois de détention à peine.

Un jour que nous nous promenions sur la grand'route, nous vîmes arriver un mulet tout caparaçonné de rouge et monté par un jeune homme de bonne mine, qui mit pied à terre en nous apercevant. Nous lui demandâmes, selon la coutume chinoise, qui il était... d'où il venait... où il allait ? Il nous dit qu'il était frère de Ly-chao-yé et qu'il allait le chercher à la ville. Nous lui souhaitâmes bon voyage et bonne chance. Le lendemain,Ly-chao-yé arrivait chez nous et nous remerciait de l'intérêt que nous lui portions. Dès ce jour, il était notre ami à la vie à la mort.

1. En Chine, un personnage quelconque ne sort jamais sans un ou deux domestiques. La nuit il se fait précéder et suivre de lanternes et de torches.

Tel était l'homme dont nous venions de recevoir la visite. Cœur généreux, entreprenant et hardi, il était capable de se faire un nom et de parvenir aux plus hauts grades ; mais ses belles qualités étaient trop souvent effacées par ses défauts. Batailleur de sa nature, adonné au jeu et à la débauche, il ruinait tout à la fois sa santé et sa bourse ; ce qui le forçait, disait-on, à n'être pas très scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer de l'argent. En résumé, c'est un type curieux, et nous n'étions pas fâchés d'avoir fait sa connaissance.

Ko-kouan-eul vaut peut-être mieux, mais il est dominé par son compagnon qui l'emporte sur lui en habileté et en audace. Les deux hommes qui faisaient trembler le pays étant pour nous, nous pouvions être tranquilles et agir à notre gré. Nous nous couchâmes donc la tête remplie de beaux projets pour l'évangélisation de Mao-mao-chy.

Le lendemain, après déjeuner, nous parcourûmes les différentes rues de la ville ; puis nous nous rendîmes aux fours. On nous fit visiter en détail les poteries, les briqueteries et les tuileries. Ces dernières surtout sont extrêmement nombreuses. Le fleuve, qui traverse la plaine du Kiu-stin, passe au pied de ces fours, et facilite l'exportation des produits de Mao-mao-chy. Chaque jour on en expédie d'énormes quantités. Toutes ces poteries sont, à leur sortie du four, recouvertes d'un certain vernis blanc, noir, vert, etc. Elles ont absolument l'apparence de nos produits d'Europe, sans en avoir l'élégance.

Plusieurs marchands, qui avaient eu quelques rapports avec nous, nous invitèrent à dîner et voulurent nous retenir. Nous déclinâmes leurs avances et nous partîmes pour Ué-tchéou, où nous nous sommes arrêtés un instant.

En somme, nous avons été satisfaits de notre excursion dans une contrée où nous n'avions pas encore paru. Non seulement nous n'avons rencontré aucun signe d'hostilité, mais nous avons été traités avec tous les égards possibles. Notre but avait été dé sonder l'esprit de ces populations et, grâce

à Dieu, nous l'avons trouvé prévenu en notre faveur ; dans la suite, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous pourrons revenir avec confiance, car nous avons préparé les voies à l'évangélisation de ce pays.

Chapitre quinzième.

SOMMAIRE : Tentative d'établissement à Kiu-tsin. — Voyage à la résidence épiscopale, rencontre de plusieurs missionnaires. — Excursion au collège de la mission. — Les *Man-tsé*, panique.

INDÉPENDAMMENT des travaux exécutés à San-pé-hou et à Tsao-kia-yn, nous avions pu, dans le courant de l'année 1873, établir deux nouveaux oratoires dans des localités en partie chrétiennes. Cela portait à cinq le nombre des centres dans lesquels le missionnaire pouvait aller séjourner à son gré.

Un poste cependant nous manquait encore, et il semblait que le moment était venu de le fonder : c'était le poste de Kiu-tsin-fou. Bien souvent des païens nous avaient dit : — « Venez donc en ville, bon nombre de gens y suivront votre précieuse doctrine... votre influence sur les populations rurales n'en sera que plus grande... retirés dans les campagnes, vous n'êtes pas assez connus. »

Ces raisons étaient fondées, et fréquemment nous avions songé à tenter quelque chose. Mais aussi, nous disions-nous, n'avons-nous pas à craindre de compromettre le bien que nous avons déjà fait dans le voisinage ? N'éprouverons-nous pas une grande opposition de la part des autorités et ne se produira-t-il pas alors un revirement dans l'opinion du peuple ? Tout bien calculé, en agissant avec prudence, nous crûmes qu'on pouvait essayer.

Des chrétiens au courant des choses et habiles dans les affaires furent mis en avant. Il nous fallait d'abord une maison convenable, dans un quartier avantageusement situé. Après bien des recherches, nos gens ne purent trouver qu'une assez triste habitation, suffisamment grande, il est vrai, mais sans issue et dans une rue écartée. Toutes les autres propriétés disponibles étaient ou en litige, ou à des prix fabuleux, bien au-dessus de nos moyens.

Et puis le bruit commença à se répandre que les autorités nous seraient contraires. Les lettrés, surtout, se montraient hostiles à notre établissement. Ils laissèrent même échapper, à cette occasion, quelques paroles fort peu gracieuses à notre endroit. Nous jugeâmes alors prudent de ne pas pousser les choses plus loin pour le moment. Ne nous étant pas trop avancés, nous pouvions encore reculer sans inconvénients.

Sur ces entrefaites, Mgr de Philomélie m'invita à me rendre auprès de lui. Sa Grandeur désirait connaître au juste ce qui s'était fait dans ce district et quelles pouvaient être les espérances pour l'avenir.

Je partis donc de Tsao-kia-yn au commencement de février 1874, et en cinq jours, j'arrivai à Tong-tchouan-fou, ville de premier ordre, située dans une jolie plaine, mais peu commerçante et pauvre en conséquence. On y fabrique des feutres et des tapis, c'est sa seule industrie.

De Tong-tchouan à Tchao-tong la distance est un peu moindre, bien que les caravanes mettent également cinq jours à la parcourir. Cette dernière ville est plus belle, plus grande, plus riche que Tong-tchouan. On y fait pareillement le commerce des feutres. De plus, comme elle est située sur les frontières du Su-tchuen et du Kouy-tchéou, les produits de ces deux provinces y abondent.

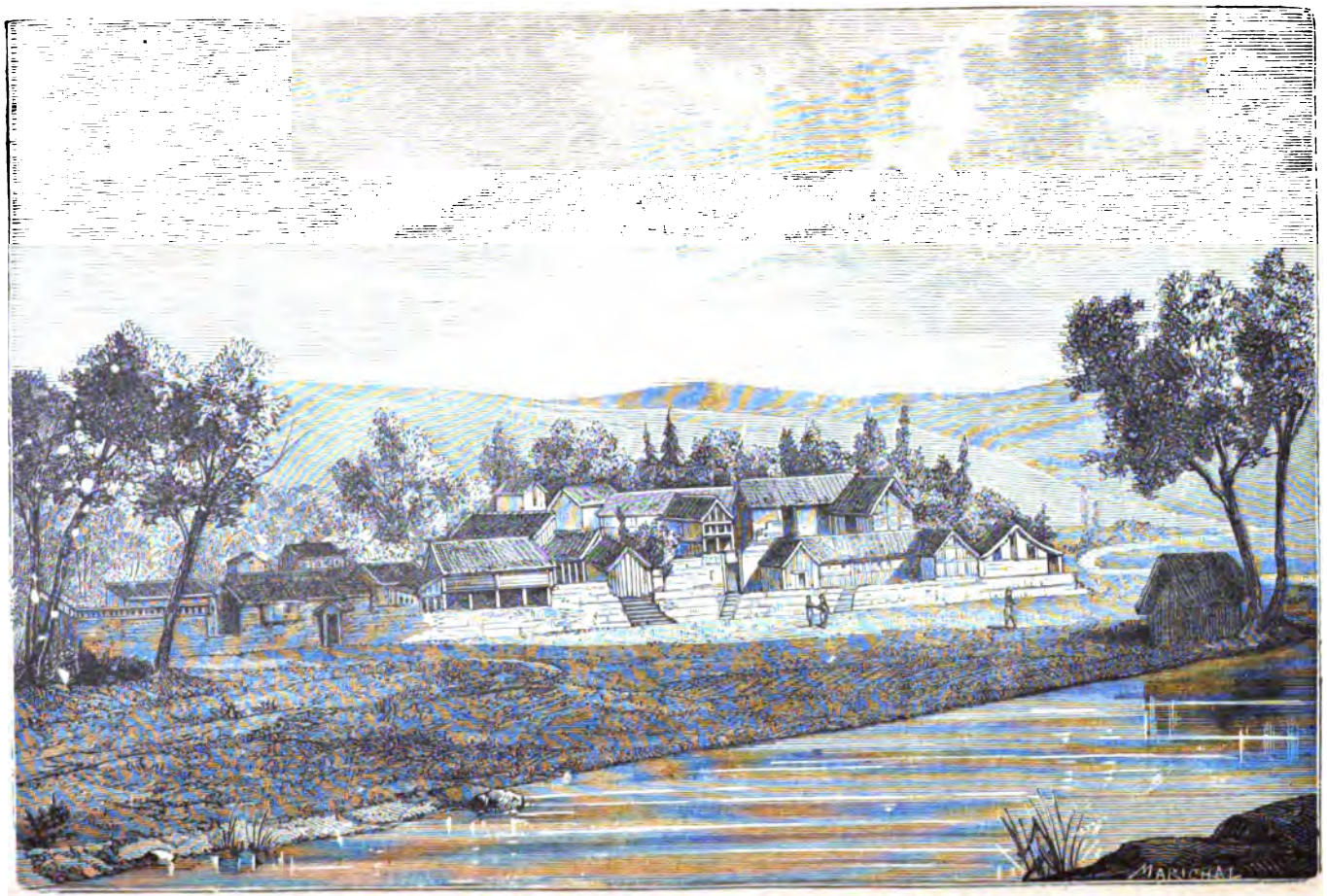
Je logeai au *Kong-kouan* (lieu de réunion de prière) que nous possédons dans cette ville ; je pensais y trouver M. Chicard qui dessert cette station. Ses chrétiens me dirent qu'il était à Ko-kouy, à deux journées de distance. Je me remis donc en route. En temps ordinaire, le chemin, bien

que montagneux en partie, est assez facile. Mais nous étions au fort de l'hiver, la neige et la glace couvraient les hauteurs, nous n'avancions qu'avec peine. Du reste, tout le voyage fut particulièrement difficile. Depuis Tong-tchouan, la neige n'avait pas cessé de tomber pendant sept jours, c'est-à-dire jusqu'à Ko-kouy où le P. Chicard me dédommagea de toutes mes fatigues et me fit l'accueil le plus fraternel à sa résidence de Ta-ouan-tsé.

Ko-kouy est un grand marché à 18 lieues de Tchao-thong. Il était florissant il y a peu d'années encore ; mais en 1866 il fut brûlé et ruiné par les *miaò-tsé* en révolte. A 60 *ly* du marché, se trouvent les mines d'argent de Tchang-fa-tong, jadis riches et exploitées sur une vaste échelle, aujourd'hui abandonnées par suite des perturbations dont le pays fut le théâtre dans ces derniers temps. Tout près de Ko-kouy se voient encore des mines de cuivre, également abandonnées et laissées improductives.

Après une quinzaine de jours de repos chez le P. Chicard, nous partîmes ensemble pour Long-ky, la résidence de Monseigneur. La route qu'on nous fit prendre est bien la plus épouvantable que l'on puisse trouver. Ce n'étaient que sentiers étroits, escaliers abrupts, sur le bord d'affreux précipices, le tout couvert de neige et de glace. En certains endroits, nos chevaux, qui sont cependant habitués à ce pays, tremblaient de tous leurs membres. Enfin nous pûmes sortir sains et saufs de ces affreux défilés, et bientôt nous allâmes demander l'hospitalité au vaillant P. Parguel. Nous y trouvâmes un jeune confrère que nous n'avions pas encore vu. Nous passâmes ensemble, à rappeler nos histoires du bon vieux temps, la plus agréable soirée qui se puisse imaginer.

Le lendemain nous étions à la résidence épiscopale où Monseigneur m'accueillit avec cette bonté toute paternelle qui le rend si cher à ses missionnaires. Sa Grandeur jouissait d'une excellente santé et était toujours pleine de



Résidence fortifiée du vicaire apostolique du Yun-nan, à Long-ki.

vigueur, malgré son âge déjà avancé et son long séjour en mission [1].

Après être demeuré quelques jours auprès de notre vénérable évêque, nous nous disposâmes à visiter le collège de la mission, situé à six lieues de Long-ky, malgré les avertissements d'un prêtre indigène qui nous prévint que nous pourrions bien trouver les *Man-tsé* sur notre route. Nous partîmes par un temps de brouillard. A peine avions-nous franchi deux montagnes et entrions-nous dans un village, perdu au fond d'une vallée, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'éloignaient. Nous avançons et cherchons une auberge, mais le village est désert, tout le monde a pris la fuite.

« Les *Man-tsé* arrivent, nous crie un homme qui enlevait à la hâte son petit bagage... Sauvez-vous ou vous allez tomber entre leurs mains. »

Notre situation n'avait rien de rassurant dans ces gorges sans issue, au milieu d'un brouillard épais, nous allions être pris comme dans une sourricière ; il ne fallait pas songer à se défendre, nous n'avions pas d'armes et nous n'étions pas en nombre. Le P. Chicard, qui a l'expérience de ce triste pays, fit claquer sa lourde cravache :

« En avant, dit-il, et chargeons résolûment... deux honnêtes chrétiens comme nous ne peuvent tomber entre les mains de ces mécréants... par Notre Dame, en avant ! »

On eût dit que nos coursiers sentaient l'ennemi... A peine leur eûmes-nous lâché la bride qu'ils partirent à fond de train, le cou tendu et la crinière au vent. Et Dieu sait par quelles routes, ce n'étaient qu'escaliers et fondrières. Montées et descentes... ravins et torrents, nous franchissions tout, avec la rapidité de l'éclair. Il nous fallut faire des prodiges d'habileté et de sang-froid pour nous maintenir en selle et contenir nos chevaux que cette course affolait.

Moins de deux heures plus tard, nous entrions sains et

1. Mgr Ponsot est décédé en 1880 après 50 ans d'apostolat et 37 ans d'épiscopat.

saufs, mais trempés de sueur et de pluie, dans l'enceinte fortifiée de Tchen-fong-chan [1]. Nous n'avions pas vu l'ombre d'un *Man-tsé*... Le P. Bourgeois, supérieur du collège, nous reçut comme on reçoit des frères.

Nous étions à peine arrivés que quatre ou cinq chrétiens survinrent. Ils étaient hors d'eux-mêmes, leurs habits étaient également tout mouillés et couverts de boue.

— « Père, s'écrièrent-ils, les *Man-tsé* sont là.

— « Où cela ?

— « Du côté du Ku-long-tchang. »

C'était le village par où nous venions de passer.

— « Comment sait-on cela ?

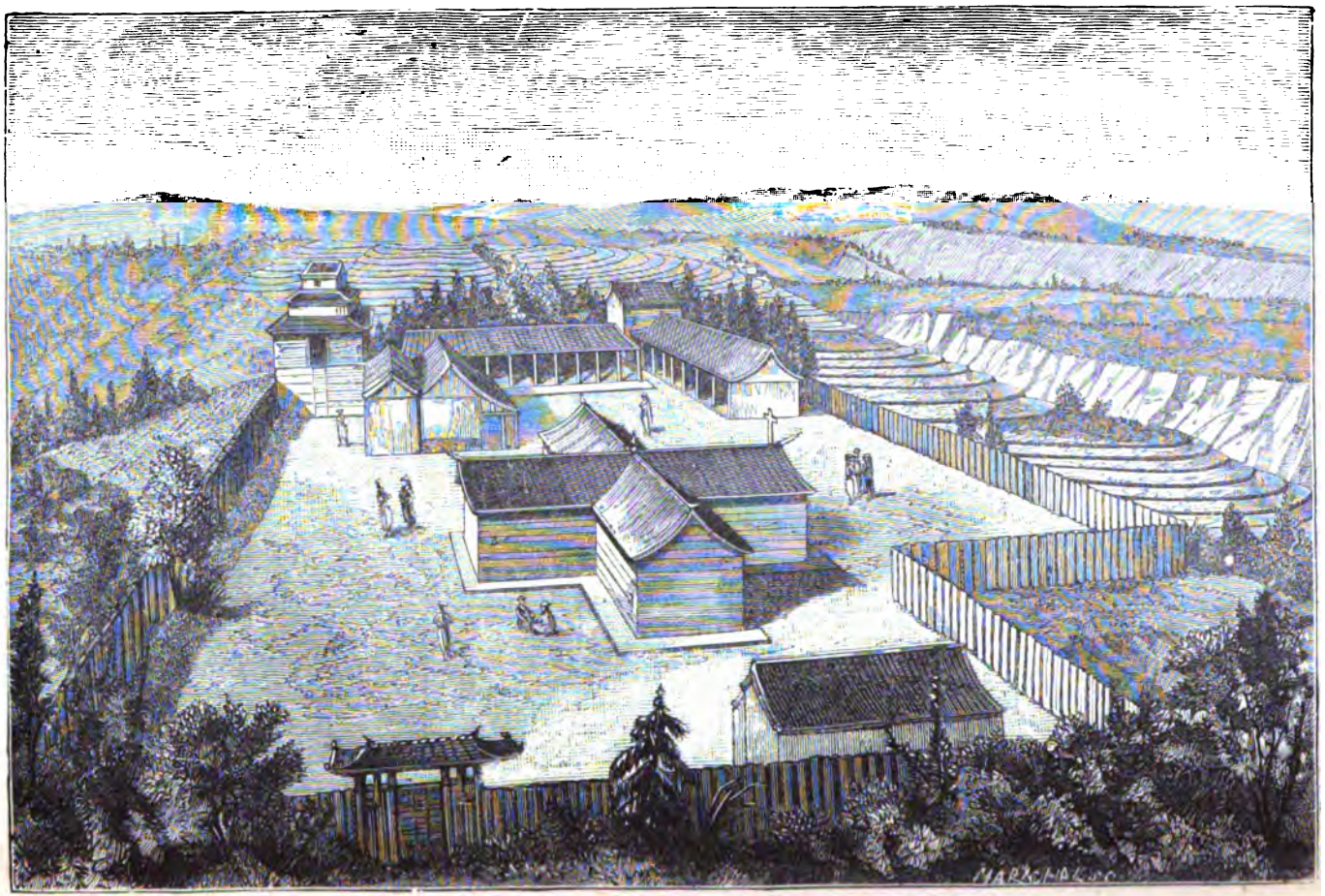
— « Des gens qui ont pu fuir ont jeté l'alarme... C'est une panique générale dans la montagne. »

En effet, étant sortis dans la cour, nous vîmes des gens entrer dans l'enceinte du collège, portant les uns du riz, les autres des ustensiles de ménage, des couvertures... etc.; tous venaient chercher un refuge contre la horde dévastatrice.

La chose devenait sérieuse ; à chaque instant, les bruits étaient confirmés par de nouveaux venus. Le doute ne paraissait plus possible. Un Père chinois du collège n'hésite plus alors et fait tirer le canon d'alarme. Quatre détonations résonnent successivement et, répercutées par les échos des montagnes, vont porter aux populations terrifiées du voisinage l'annonce de l'arrivée des *Man-tsé*.

A ce signal connu et redouté, de tous côtés, on prend la fuite, c'est un sauve-qui-peut universel. Il s'agit de gagner un refuge fortifié. Les hommes emportent ce qu'ils ont de plus précieux avec un peu de grain ; les femmes traînent leurs enfants. Bientôt le collège est rempli de fugitifs. A chaque instant on s'attend à voir les *Man-tsé*. La nuit arrive et la crainte augmente, on prend de nouvelles précautions. On veille avec soin jusqu'au matin, des vedettes

1. Pour se mettre à l'abri des incursions des *Man-tsé*, les missionnaires ont dû imiter les gens du pays, fortifier et armer leurs résidences qui, en cas de danger, servent d'asile aux chrétiens et aux païens du voisinage.



Collège de la Mission du Yun-nan.

parcourent l'établissement. Pendant cinq ou six jours nous fûmes dans l'attente, mais les sauvages ne parurent pas.

Tantôt on les disait à droite, tantôt on les avait vus à gauche. Nous faisions bonne garde de peur de nous laisser surprendre. Enfin Mgr Ponsot put envoyer un courrier pour nous avertir que, les *Man-tsé* ne paraissant nulle part, ce devait être un *ty-py-fong* (fausse rumeur). Néanmoins la peur durait encore, et ce ne fut qu'au bout de huit à dix jours qu'on fut un peu tranquillisé. Les réfugiés regagnèrent peu à peu leurs foyers ; pour nous, nous ne tardâmes pas non plus à reprendre le chemin de la résidence épiscopale où je passai quelque temps auprès de mon évêque.

Chapitre seizième.

SOMMAIRE : Retour à Tsao-kia-yn. —L'aubergiste de Ky-ly-pou. — Suicide d'un catéchumène. — Vol à l'oratoire de Tsao-kia-yn.

LORSQUE j'eus terminé mes affaires, je pris congé de Monseigneur et me mis en route pour regagner mon district.C'était dans le courant de la semaine de *Quasimodo*. La veille nous avions expédié deux religieuses que Sa Grandeur envoyait à Kiu-tsin rejoindre les deux premières qui déjà ne suffisaient plus à la besogne.

Le soir de la première journée nous étions arrivés à Poul-eul-tou, gros bourg sur le fleuve de Ta-kouan, où nous devions loger. Il allait faire nuit ; j'étais debout sur le seuil de l'auberge quand je vis déboucher en face de moi deux de nos courriers qui revenaient du *haut Yun-nan*.

— « Comment se fait-il que vous ayez tant tardé, leur

demandai-je aussitôt ! On vous attend depuis longtemps à Long-ky.

— « Ce n'est pas notre faute, répondirent-ils, nous avons été retenus malgré nous. »

Et ils me racontèrent comment, peu de temps après mon départ de Kiu-tsin, un catéchumène dont nous nous défiions, s'était empoisonné dans la maison des missionnaires afin de nous nuire (1) ! Sa famille d'abord, son chef militaire, ensuite, car il était soldat, avaient fait grand tapage, réclamé de l'argent, puis finalement porté une accusation contre nous au tribunal de Lan-lin.

Six chrétiens avaient été jetés en prison et battus avec brutalité. Enfin l'affaire avait pris de telles proportions que les néophytes étaient menacés d'extermination..... on devait brûler l'oratoire et la maison du missionnaire, etc.

Les choses en étaient là au départ des courriers chargés d'en porter la nouvelle à l'évêque. Une lettre de M. Birbes me donnait d'ailleurs les principaux détails de l'affaire et m'annonçait de plus que l'oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé par les voleurs. Enfin ce cher confrère ajoutait :

« Je pense me tirer d'affaire malgré la mauvaise volonté des mandarins... mais hâtez-vous..., nous aurons plus de courage à deux....»

J'aurais bien voulu me trouver auprès de lui ; mais j'avais encore vingt journées de chemin à faire, et à mon arrivée comment les choses auraient-elles tourné ?

Je passai une nuit pénible et sans sommeil. Le lendemain, dès avant l'aube, nous étions en route. Mes gens ne se pressaient pas assez au gré de mes désirs. J'aurais voulu pouvoir voyager d'un seul trait. Enfin je me calmai peu à peu et m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Le cinquième jour nous allions entrer à Ky-ly-pou, grande bourgade à moitié route de Tchao-thong, quand j'aperçus trois ou quatre individus assis près d'une pagode, à l'ombre

1. En Chine, le moyen le plus sûr et très en usage de nuire à quelqu'un c'est de se suicider dans la maison de son ennemi, ou à sa porte.

de grands arbres ; je m'approchai d'eux, et les reconnus : c'étaient les porteurs des chaises et des bagages des religieuses que nous avions fait partir avant nous.

— « Que faites-vous ici ? leur criai-je.

— « Nous attendons le Père.

— « Pourquoi m'attendre ? Y aurait-il quelqu'un de malade ?

— « Non.

— « Eh bien alors ?

— «Eh bien, c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave... deux caisses appartenant aux vierges ont été volées cette nuit. »

Bon ! encore une affaire... je continuai ma route et entrai dans le village.

Le maître d'auberge chez qui logeaient les voyageuses, me voyant passer devant sa porte avec mes gens, sentit que les choses allaient mal tourner. J'étais à peine descendu à un autre hôtel situé à quelques pas plus loin qu'il arriva avec le maire de l'endroit pour sonder mes dispositions. Il me conta mille histoires.

— « La chose est bien simple, lui dis-je, puisque tu es le maître de l'auberge et que c'est par ta faute que la porte de la chambre où étaient les effets n'a pas été fermée, il est tout juste que tu sois rendu responsable; pour chaque caisse, je réclame dix *taëls* (80 fr.), ce qui fait vingt *taëls* en tout. Si tu ne me trouves cette somme avant mon départ d'ici, c'est-à-dire avant demain matin, je t'accuse à Ta-kouan. »

Ce furent alors des *jérémiades* à n'en plus finir. A trois ou quatre reprises il envoya des gens intercéder auprès de moi; mais d'autres qui probablement n'avaient pas les mêmes raisons de parler pour lui, vinrent me trouver en secret et m'engagèrent à ne pas l'épargner.

— « C'est un coquin, disaient-ils, c'est lui qui a fait ou préparé le coup... Il croyait n'avoir affaire qu'à des femmes... puisqu'il est à votre merci... *mangez-lui la peau*... vous rendrez service à tout le monde. »

Je remerciai ces honnêtes païens de leur bonne volonté en disant que je saurais bien traiter mon affaire.

J'étais couché et allais m'endormir quand l'aubergiste incriminé vint encore avec plusieurs individus :

— « As-tu les vingt *taëls ?* lui demandai-je.

— « *Lao-yé* (1), ce n'est pas ma faute.

— « As-tu les vingt *taëls ?*

— « Ah ! *Lao-yé*, si vous connaissiez ma misère !

—« Tu n'as pas les vingt *taëls*, eh bien! va-t'en et laisse-moi dormir. »

Mes gens le mirent poliment à la porte. Le lendemain, dès avant le jour, j'avais fait filer une partie de mon monde. Bien que les négociations fussent reprises, je partais aussi, sachant bien qu'elles n'aboutiraient à rien de satisfaisant.

C'est ce qui eut lieu en effet. Deux jours après, en arrivant à Ta-kouan, je dressai un acte d'accusation contre l'aubergiste de Ky-ly-pou et l'envoyai au mandarin. Un chrétien de l'endroit, intelligent et lettré, fut chargé de la poursuite de l'affaire; pour moi, je continuai ma route.

Ce ne fut que deux mois plus tard que j'appris le résultat de ma plainte. Le pauvre aubergiste avait été saisi par les satellites de Ta-kouan, amené dans cette ville et jeté en prison. Puis on l'avait contraint de débourser des dizaines de *taëls* pour recouvrer sa liberté. Mais tout ce qu'il avait versé de sapèques fut accaparé par ces prétoriens affamés, qui ne vivent que des pareilles aubaines. Je ne pus obtenir une seule obole.

Le chrétien chargé de soutenir mes droits me demandait la permission de dresser un second acte d'accusation, sous prétexte qu'on ne m'avait pas remboursé. Je répugnai à cette mesure et aimai mieux perdre vingt *taëls* que de faire prendre mon homme une seconde fois et de le faire gruger aussi cruellement.

En Chine, du moins dans nos contrées, la plupart des pro-

1. *Lao-yé* terme honorifique, en français *vénérable Monsieur*.

cès se terminent ainsi: frais, amendes, indemnités, dommages-intérêts, tout est englouti par la meute insatiable des satellites, vrais chiens de chasse qui ne courent que là où ils sentent la curée, et Dieu sait s'ils se la font bonne, quand une proie un peu grasse leur tombe sous la dent. Mais c'est la faute des autorités, qui jamais et nulle part ne paient les employés de la force publique. Obligés de prélever eux-mêmes leur salaire, il croient toujours n'avoir pas reçu assez; ils ruinent impitoyablement les malheureux qu'ils conduisent au prétoire.

Aussi l'accusation est-elle entre païens un terrible moyen de vengeance. On voit des individus, lésés par d'autres, accuser ceux-ci une fois, deux fois et jusqu'à cinq ou six fois, et cela pendant des années, et toujours pour la même affaire que les mandarins ont grand soin de ne jamais terminer. En cela, l'habileté du magistrat chinois consiste surtout à juger un procès de telle sorte que, de quelque côté qu'on se trouve accusateur ou accusé, on ait toujours un moyen de recours et une porte ouverte à la vengeance.

Quel meilleur moyen aussi de perpétuer les haines que d'éterniser les procès... et, partant, de remplir la caisse mandarinale. Car c'est toujours le mandarin qui a la meilleure part du gâteau.

Un jour, un sous-préfet disait naïvement à un de nos confrères, en parlant d'une ville du Yun-nan :

« C'est un triste pays que celui-là, impossible d'y vivre... on n'y voit jamais un procès... et que deviendrions-nous, s'il en était ainsi partout ? Inutile alors de se donner tant de peines et de débourser tant d'argent pour attraper une place... »

Honte éternelle à cette vénalité sans nom, qui écrase et démoralise le Céleste Empire !

Quand, au bout de vingt-deux jours de marche, j'aperçus au loin ma maison, je respirai plus à l'aise. Je cherchai à lire, sur les figures de ceux que je rencontrais, l'effet que produisait mon retour. Mais, comme autrefois, les gens me saluaient

et ceux qui me connaissaient plus particulièrement me souhaitaient la bienvenue.

Je fus d'ailleurs complètement rassuré en arrivant chez moi, le P. Birbes s'y trouvait justement.

— « Où en sont vos affaires ? » lui criai-je, dès que je l'aperçus.

— « Grâce à Dieu, tout est fini pour le moment... tout va comme par le passé, » et M. Birbes me raconta tout au long comment les choses s'étaient terminées. Voici en peu de mots le récit de l'affaire :

Un nouvel adorateur, dont les antécédents laissaient à désirer, devait une petite somme à la chrétienté pour une maison. Comme il était sur le point de repartir dans l'ouest de la province, les chrétiens le prièrent de régler cette affaire. Mais, il n'avait pas d'argent et il en eût trouvé difficilement à emprunter; que fit-il alors ? Il demanda à coucher au *Kin-tang* (lieu de réunion) et pendant la nuit il prit de l'opium qu'il avait sur lui et s'empoisonna à l'insu de tout le monde.

Ce ne fut que le lendemain qu'on s'en aperçut, mais déjà il était trop tard. A peine fut-il mort, que la famille païenne arrive en toute hâte et pousse les hauts cris, comme c'est l'habitude en ces sortes de cas. On prétend même que c'est le Père qui l'a empoisonné.

M. Birbes, aidé de ses chrétiens, amena cependant la famille à enlever elle-même le cadavre et à l'ensevelir. L'affaire semblait terminée, quand, un matin, arrive, suivi d'une demi-douzaine de soldats, le petit mandarin à la suite duquel s'était engagé le défunt. Cet homme réclamait avec insolence 40 à 50 *taëls*, un sabre, des couteaux, etc... C'était évidemment une querelle qu'il nous cherchait. On lui répond qu'on ne le connaît pas et on le prie de s'adresser ailleurs. Furieux alors, notre homme sort en disant qu'on aura bientôt de ses nouvelles.

Effectivement, dès le lendemain, les satellites du prétoire viennent avec une pancarte du sous-préfet. N'osant s'en prendre au Père, ils emmènent les six principaux chrétiens,

soi-disant pour s'arranger à l'amiable devant le tribunal, et les jettent traîtreusement en prison. Là on les menace, on les bat. Té-lao-yé décharge contre ces pauvres gens toute la bile que, depuis deux ou trois ans, il a amassée contre nous.

Apprenant les mauvais traitements qu'on fait subir à ses néophytes, le P. Birbes se rend au *yamen:* « Si quelqu'un a péché, dit-il, c'est moi. Pourquoi bat-on des gens inoffensifs et complètement innocents ? » Mais on lui ferme la porte et on refuse de l'entendre.

Pendant ce temps on fait des menaces terribles contre les missionnaires et contre nos néophytes... On va brûler l'église et saccager les maisons... On va mettre tout à feu et à sang. La nuit, les chrétiens sont obligés de veiller pour éviter une surprise. Toutefois, malgré tout ce tapage, on ne se laissa pas trop intimider. Mais les chrétiens emprisonnés ne recouvraient pas leur liberté. Pour les délivrer, mon confrère dut sacrifier une somme d'argent. C'était tout ce que demandait le mandarin ; dès lors, l'affaire était finie et l'illustre Té-lao-yé décida dans sa sagesse que chacun devait rentrer chez soi et s'y tenir tranquille, qu'il fallait surtout oublier le passé par amour de la concorde et de l'union fraternelle.

Restait une autre affaire que nous aurions bien voulu éclaircir, c'était le vol commis dans la chapelle de Tsao-kia-yn. Les voleurs étaient connus. Les objets dérobés consistaient en croix, chandeliers qui, dorés pour la plupart, passaient pour être d'or pur aux yeux des braves paysans de Kiu-tsin et excitaient depuis longtemps leur convoitise.

Mais comme les preuves n'étaient pas convaincantes pour des esprits prévenus contre nous comme ceux de nos mandarins, nous pensions bien que notre accusation demeurerait sans effet. C'est ce qui eut lieu. Le digne Té-lao-yé dut éprouver un moment de douce satisfaction en apprenant notre *déconfiture.* Il se promit bien de ne rien faire pour nous et il ne fit rien en effet.

Chapitre dix-septième.

SOMMAIRE : Négociations pour l'achat d'un terrain chez les Lo-los. — Han-tchen, ses exactions, sa ruine et sa mort. — M. Margary au Yun-nan.

DEPUIS l'établissement de la mission dans le district de Kiu-tsin, nous avions toujours vécu au jour le jour, obligés de tout acheter sur les marchés, payant à certaines époques les denrées alimentaires à un prix fort élevé. A la vérité, jusqu'alors, nous n'avions pu faire autrement, car notre position n'était ni sûre, ni stable.

Mais la situation avait changé depuis, nous étions établis dans ce lieu d'une manière définitive, le moment paraissait venu de nous créer quelques ressources, et surtout de prendre les mesures nécessaires pour former les enfants de nos orphelinats à la culture, sans être obligés de les confier à des étrangers, ni de les exposer à tous les dangers qui se rencontrent en pays païen. Il avait été convenu avec Mgr Ponsot qu'on profiterait de la première occasion favorable pour faire l'acquisition de quelques champs.

Le bruit se répandit bientôt dans toute la plaine que nous voulions acheter une propriété, et quantité de gens ruinés vinrent nous faire offre de services. On nous fit mille propositions inacceptables. Enfin on nous offrit un vaste terrain appartenant à une tribu de *Lolos*, situé près du village de I'é-chy-ngay *(saut de la roche blanche)*, et dépendant du *thou-ssé* (chef) de Sy-lièou-chouy, nommé Hay.

La famille Hay était à peu près ruinée et cherchait partout de l'argent sans en trouver. Le chef de la famille venait de mourir et n'avait pas laissé d'enfants, les deux frères songeaient à se partager la succession, sans savoir encore lequel des deux porterait le titre de *thou-ssé*. Car ce titre ne se transmet

que de père en fils. Il leur fallait recourir à Péking et pour cela faire de grandes dépenses. Or ni l'un ni l'autre n'avait l'argent nécessaire. Nous nous décidâmes en conséquence, à entrer en négociation avec eux.

Les habitants de Pé-chy-ngay nous connaissaient de longue date, et plusieurs nous étaient attachés, bien qu'il n'y eût encore aucun chrétien parmi eux. En apprenant que nous voulions acheter leur terrain, ils furent dans l'enthousiasme et nous dépêchèrent le plus influent d'entre eux, nommé Tchang, pour nous inviter à nous rendre dans leur village et commencer les pourparlers. Nous y allâmes, en effet, et ces braves *Lolos* nous traitèrent de leur mieux et nous offrirent l'hospitalité dans la plus belle maison de la localité.

Le lendemain, nous visitâmes la propriété que nous avions en vue, elle comprenait des rizières et quelques champs où l'on pouvait cultiver le blé, l'avoine, le maïs, etc... Ce terrain était en friche et en partie couvert de broussailles. Cette propriété nous convenait parfaitement pour le but que nous nous proposions, mais le prix d'achat était bien élevé pour notre pauvre bourse, il était de 12 à 1500 *taëls* (de 10 à 12.000 fr.). Où trouver cet argent ? Néanmoins, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables, nous résolûmes de poursuivre les négociations.

Peu de temps après, nous nous rendîmes à Sy-lieou-chouy trouver les frères Hay. Plusieurs *Lolos* nous accompagnaient ; Tsang de Pé chy-ngay était du nombre. Tout d'abord, on nous fit bon accueil, mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il y avait quelque chose de louche dans la manière d'agir des chefs *Lolos*, et nous n'en dissimulâmes pas notre mécontentement à Tchang, leur homme d'affaire.

Celui-ci jura le contraire et, afin de le prouver, il dépêcha sur-le-champ un homme à cheval annoncer notre retour à Pé-chy-ngay et nous y préparer un bon souper, car, dans un moment d'humeur, nous avions déclaré que nous rompions toute négociation et que nous repartions à l'instant même.

Nous repartîmes en effet. La nuit nous prit en route, mais

les *Lolos* connaissaient parfaitement le chemin et nous arrivâmes bientôt à Pé-chy-ngay. Nous trouvâmes tous les habitants du village, rassemblés et prévenus de la tournure que prenaient les choses, ils en étaient tout désolés: « Pères, nous dirent ces bonnes gens, nous aussi, nous nous sommes aperçus que la conduite de Tchang n'est pas droite. On dit qu'il a été circonvenu par Han-tchen, notre voisin, qui, depuis longtemps, convoite ce terrain.

Nous remerciâmes ces braves *Lolos*, car nous savions que leurs paroles étaient sincères.

Ce Han-tchen, dont il vient d'être parlé, était un mandarin du pays, assez haut globulé militaire, qu'on disait très riche. En tout cas, il était puissant et très redouté dans la contrée.

En 1870, alors qu'on était au fort de la guerre contre les musulmans, partout on faisait des réquisitions d'hommes, d'animaux et surtout d'argent ; ce n'était que plaintes et mécontentement dans tout le pays. Les populations, écrasées d'impôts et de corvées, se montraient patientes, cependant, et résignées. Un petit mandarin, alors au commencement de sa fortune, se fit remarquer entre tous par ses exigences impitoyables. C'était précisément ce Han-tchen qui demeurait dans le Tong-chan, à quelques *ly* seulement de Pé-chy-ngay. En peu de temps, il fut l'objet de l'exécration universelle, mais, comme il avait la force en mains, personne n'osait souffler mot : bien au contraire, on le traitait en prince partout où il passait. Chacun avait peur de s'attirer sa haine

Lui en profitait pour se faire une fortune colossale. Il se bâtit un immense château, il emplit ses greniers et entassa l'argent au fond de ses coffres. Pour comble de bonheur, il reçut du gouverneur Tsen un globule rouge, avec le grade de colonel. Tout lui réussissait à merveille et personne ne savait où s'arrêterait la fortune de cet homme.

Tel était l'individu qui venait se mettre en travers de nos projets, car lui aussi songeait à agrandir ses domaines qui étaient contigus à celui que nous avions en vue et il eût

Mandarin militaire du Yun-nan.

AND
ONS.

regardé comme un affront de voir ce terrain acheté par d'autres.

Pour ne point entrer en lutte avec un si terrible personnage, nous nous retirâmes et fîmes savoir aux Hay que nous renoncions au terrain de Pé-chy-ngay. Mais nous continuâmes d'entretenir de bonnes relations avec les *Lolos*, notre but avant tout était de leur procurer le grand bienfait de la foi.

Sur ces entrefaites nous fûmes visités par la maladie, je fus le premier à payer mon tribut ; un nouveau missionnaire, M. Chareyre, que Mgr Ponsot venait d'envoyer dans le district de Kiu-tsin, imita mon exemple. M. Birbes lui-même n'était pas très bien portant. Chacun offrit cette épreuve au bon Dieu pour la conversion de nos chers *Lolos*.

Aussitôt que je fus à peu près rétabli, je dus me rendre à la capitale où m'avait appelé notre cher provicaire. Pendant mon absence, M. Birbes avait à prendre soin de tout le district ; heureusement que M. Chareyre fut bientôt guéri et en état de lui venir en aide. Ce nouveau confrère alla au commencement de 1875 s'installer à Tang-kin-ten où les chrétiens l'attendaient depuis longtemps.

Ce fut à peu près à cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1875, qu'arriva dans nos parages M. Margary, dont la mort tragique a rendu le nom célèbre. Il avait été envoyé de Péking et se dirigeait vers Yong-tchang-fou (1), sur la frontière, où trois officiers anglais, venus des Indes par la Birmanie, devaient le rejoindre et revenir avec lui, en traversant la Chine, jusqu'à Shang-haï.

Le but de cette mission, nous dit M. Margary lui-même, était d'ouvrir un chemin de communication entre les Indes et l'ouest de la Chine. Ce jeune *gentleman*, qui parlait assez couramment le français, se montra fort aimable à notre égard. Comme nous lui exprimions nos craintes de le voir voyager ainsi seul et à l'*européenne*, dans ces contrées à demi sauvages, où le moindre chef de localité, sans autre raison

1. Yong-tchang-fou est une ville de 1er ordre du Yun-nan, sur la frontière de la Birmanie.

qu'une défiance mal fondée, peut susciter les plus grands embarras aux étrangers :

« Je n'ai rien à craindre, nous répondit-il... Mes passeports sont en règle et notre ministre ne serait pas d'humeur à supporter la moindre injure vis-à-vis d'un sujet britannique. D'ailleurs le *Tsong-ly-yamen* a envoyé dans les provinces des ordres précis au sujet de mon voyage. »

Nous admirâmes la confiance de M. Margary, qui croyait si naïvement à la bonne foi des Chinois. Il devait, hélas ! faire une bien triste expérience de cette bonne foi. Homme de cœur et d'énergie, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se serait jamais douté qu'on pût lui tendre un piège et qu'il dût payer de sa vie une trop grande confiance (1).

En Chine, les Européens ont en général le cœur trop haut et trop généreux ; ils oublient trop facilement que les hommes, qui tuent si souvent les missionnaires, qui ont fait l'ignoble coup de Tong-tchéou (2), en 1868, celui de Tien-tsin en 1870 (3), sont capables d'assassiner des voyageurs sans défense, comme ils seraient prêts dès demain à faire main basse sur les Européens des ports, si l'occasion leur paraissait favorable. Les principes des Chinois n'ont pas changé à cet égard et ne changeront pas. Ils nous tueront et s'en vanteront, s'ils se sentent les plus forts, comme ils s'en justifieront par d'odieuses calomnies s'ils sont les plus faibles.

J'ai dit plus haut que, pendant mon absence, mon oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé une première fois. Nous avions fait tout le possible pour obtenir réparation, mais notre plainte n'avait pas été prise en considération. Encouragés par ce premier succès, les voleurs profitèrent de nouveau de mon absence, et, pendant mon séjour à la capitale, ils s'in-

1. M. Margary eut la tête tranchée près de la ville de Ten-né-tchéou.

2. Tong-tchéou, grande et populeuse ville sur le Pei-ho, à 6 lieues de Péking. Plusieurs Européens, parmi lesquels un missionnaire (M. Deluc) qui faisait partie de l'expédition en qualité d'interprète, y avaient été envoyés en parlementaires, et y furent traitreusement massacrés en 1860.

3. Tien-tsin est un port ouvert aux Européens, situé également sur le Pei-ho. En 1870, dix filles de la Charité, plusieurs missionnaires, le consul de France et d'autres Européens furent massacrés dans cette ville.

Satellites et soldats chinois au Yun-nan.

troduisirent dans le même oratoire, en pratiquant une brèche dans la muraille, ils pénétrèrent dans ma chambre. Là se trouvait tout mon avoir, il était renfermé dans deux malles. Tout fut enlevé, même les malles.

L'affaire fut aussitôt portée au tribunal de Lan-lin, mais l'ami Té-lao-yé avait bien d'autres soucis. Il ne daigna pas même répondre. A mon retour de Yun-nan-sen, je portai de nouveau plainte, et cette fois d'une manière plus accentuée. Alors le mandarin se montra complaisant et fit bonne contenance. Il commença par dire qu'il savait que mes affaires n'étaient pas celles des Anglais, et il ajouta qu'il se ferait toujours un plaisir de les traiter, et en preuve de sa bonne volonté, il envoya des satellites arrêter les coupables. Mais, quand les satellites arrivèrent, ceux-ci avaient eu soin de prendre le large. Ce furent leurs parents et leurs voisins qui payèrent pour eux, mais, à la fin, ennuyés de se voir malmenés et rançonnés, lesdits parents et amis se rassemblèrent et tombèrent à l'improviste sur les satellites qu'ils rossèrent d'importance et obligèrent à partir. Et les choses en restèrent là.

Cette manière d'agir pourra surprendre ceux qui ne sont pas au courant des usages de la Chine, mais ce n'est pas chose rare, surtout dans nos parages. Il arrive souvent que les satellites, envoyés à la poursuite des malfaiteurs, sont poursuivis à leur tour et cruellement battus. Les émissaires du prétoire ont tellement l'habitude de maltraiter les pauvres diables qui leur tombent entre les mains, qu'on les craint et qu'on les exècre comme la peste. Les satellites sont-ils les plus forts ? l'accusé et toute sa famille, coupables ou non, se sauvent et se cachent comme ils peuvent, et souvent pendant des mois entiers. Sont-ils les plus faibles et l'accusé a-t-il un peu d'audace ?... parents et amis se réunissent aussitôt et on tombe sur les prétoriens avec un sans-gêne et un entrain qui obtiennent plein succès.

Les satellites s'empressent de prendre la fuite et ne s'arrêtent plus qu'à la porte du *ya-men* (prétoire). D'ordinaire on

se contente de les rouer de coups sans attenter à leur vie ; car alors le cas deviendrait grave et le mandarin se verrait obligé d'agir avec vigueur. Il arrive cependant parfois que plusieurs satellites restent sur le carreau, c'est qu'alors les populations, poussées à bout, ne calculent plus la portée de leurs actes et n'ont qu'un seul but en vue, celui de se venger. Mais les prétoriens ont du flair ; quand ils sentent le danger, ils se montrent prudents; ils ont soin de venir en nombre et de se mettre à l'abri de toute surprise.

Notre Té-lao-yé, n'ayant point à venger la mort des siens, ne se sentit pas d'humeur à continuer pour nous la lutte. Il laissa les voleurs tranquilles et plus disposés que jamais à recommencer leurs méfaits.

Cependant, les *Lolos* étaient revenus à la charge et nous demandaient de nouveau à nous avoir au milieu d'eux. L'obstacle que nous avions voulu éviter venait d'ailleurs de disparaître. Notre compétiteur avait subitement quitté la scène de ce monde. On me permettra de rapporter ici le récit de ses derniers moments.

Han-tchen était à l'apogée de sa puissance. Il dominait toute la contrée ; son nom était dans toutes les bouches ; sa renommée même était répandue au loin. Ce fut là précisément la cause de sa perte.

La guerre contre l'islamisme venait d'être terminée. Il fallait de l'argent pour combler les vides faits dans le trésor public. Un ennemi de Han en souffla un mot au gouverneur Tsen.

« Grand homme, lui dit-il, vous avez un acte de justice à faire... Laisserez-vous les coffres de Han déborder d'argent, tandis que les nôtres sont à sec ? Grand homme, ayez pitié du peuple que le ciel vous a donné à conduire. »

Jamais, dit-on, l'idée de justice n'avait paru si belle et si sainte aux yeux de Tsen-ta-jen. Et jamais il n'avait si bien compris ses devoirs à l'égard de son peuple.

« Comment se peut-il que, sous mon gouvernement, il se commette de pareilles injustices, de si cruelles concussions !

Je veux faire un exemple : je veux que tous, grands et petits, sachent bien que je n'ai jamais connu le mal sans le réprimer. »

Quelques jours après, on apprenait à Kiu-tsin que la fortune de Han-Kouan était chancelante. Ce fut alors comme un signal attendu et longtemps désiré... Vingt accusations partirent aussitôt de vingt endroits différents, faisant peser sur le pauvre Han les griefs les plus graves. Tsen n'en demandait pas tant, mais, comme de temps en temps il avait reçu de jolis cadeaux de la main libérale de Han, il voulut se piquer de reconnaissance et se montrer bon prince. Il manda donc Han-tchen à son *ya-men*. Celui-ci, en bon Chinois, flaira le péril et pressentit un piège. N'importe, il fallait partir. A tout événement, et pour parer au plus pressé, il remplit bien ses poches.

Que se passa-t-il dans l'entrevue?... Nul ne l'a pu entendre, mais tout le monde l'a su. Quand Han-Tchen sortit du palais, ses poches étaient vides ; mais les remontrances devaient avoir été douces et paternelles, car il semblait tranquille et répondait d'un ton assuré à ceux qui s'empressaient autour de lui.

Néanmoins, il crut n'avoir pas fait assez et il tenta bientôt un second effort sur la vertu du Tsen ; mais cette fois l'intègre gouverneur consulta les intérêts de l'Empire ; l'accueil fut mauvais.

Han-Kouan, se sentant perdu, quitte le *ya-men* en proie aux plus tristes pressentiments. En passant sous la porte extérieure, près de l'endroit où s'affichent les édits, il voit une grande pancarte revêtue des sceaux officiels. Il s'arrête machinalement et lit... Horreur ! ! ! C'était sa propre condamnation ! Han-Kouan est frappé d'épouvante, il court à son hôtel, fait seller son cheval et s'élance sur la route de Kiu-tsin.

Mais Tsen-fou-thay est immédiatement prévenu par ses espions ; Han-Tchen était à peine hors des portes de la ville que quatre ou cinq cavaliers se mettent à sa poursuite

Mieux montés que lui, ils lui laissèrent d'abord prendre l'avance. Quand ils virent qu'il allait atteindre Pan-Kiao, gros bourg à 40 *ly* de la capitale, ils le rejoignirent et lui tranchèrent la tête qu'ils rapportèrent à Tsen-fou-thay.

Ainsi se rend la justice en Chine, les brigands tuent les voleurs, jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient exterminés à leur tour.

Han-Tchen mort, nous crûmes pouvoir reprendre les négociations avec les Hay au sujet du terrain de Pé-chy-ngay. Eux-mêmes nous faisant d'ailleurs des avances, rien ne s'opposait désormais à la conclusion du marché; plusieurs fois les deux frères Hay vinrent nous voir. Ils nous promirent même de se faire chrétiens avec tout leur peuple et fixèrent un jour pour adorer.

Nous les attendîmes sans trop nous fier à leurs paroles, car nous comprenions toute la difficulté qu'il y avait, pour des jeunes gens de leur condition, à renoncer au culte de la chair et de l'argent, pour embrasser la voie de la mortification et de la justice.

Mais si nous comptions peu sur la conversion des Hay, nous avions du moins l'espérance fondée de convertir un certain nombre de *Lolos*. Nos relations avec eux nous avaient mis à même de les connaître et de nous faire connaître d'eux; ces bonnes populations, sans parti pris, sans préjugés de nation, sans culte, comme sans croyances, nous écoutaient volontiers et prêtaient attention à la parole de Dieu.

Les deux frères Hay ne vinrent point adorer. Bientôt même, ils ne parlèrent plus de nous vendre le terrain de Pé-chy-ngay.

Chapitre dix-huitième.

SOMMAIRE : Tracasseries suscitées aux néophytes du village de Houang-kia-tchouang. — Conversions en plusieurs localités. — Persécutions à Pin-ngy-shien.

PENDANT que nous cherchions à nous établir chez les *Lolos*, l'œuvre de l'évangélisation de Tang-kia-ten et des environs se poursuivait avec fruit. Plusieurs familles aisées se déclaraient chrétiennes et cherchaient à faire de la propagande. Quelques-uns de leurs parents et de leurs amis étaient venus peu à peu se faire inscrire sur les registres de M. Chareyre.

Dieu bénissait visiblement le début de ce jeune confrère dans la carrière apostolique, lorsque de nouvelles tracasseries des païens vinrent entraver son zèle et ralentir le mouvement vers le christianisme.

Trois ou quatre familles de Houang-kia-tchouang, village des environs de Kiu-tsin, avaient embrassé notre sainte religion. Leur conversion s'était faite sans bruit. Le chef de la famille Houang, qui le premier était devenu chrétien, avait décidé plusieurs de ses voisins à suivre son exemple. Déjà les catéchumènes étaient assez nombreux quand arrive le moment de se montrer et d'affirmer sa foi.

Les païens des environs avaient résolu de relever leur *miao-tsé* (pagode), qu'une inondation avait emportée en 1871. Ils s'assemblèrent pour en délibérer. Houang, qui était un des notables du lieu, refusa de paraître, alléguant qu'en sa qualité de chrétien, il ne pouvait prendre part à cette affaire.

Les païens irrités déjà devinrent furieux, en apprenant que plusieurs familles de la localité étaient dans les mêmes dispositions. Ils se concertèrent en conséquence et résolurent de frapper un grand coup, il y allait d'ailleurs du succès de leur entreprise.

Ils adressent donc une sommation aux chrétiens du village et leur enjoignent de participer immédiatement aux frais de la construction, sous peine, en cas de refus, d'être accusés au tribunal de Lan-lin et chassés du pays.

« Faites ce que vous voudrez, répondit Houang ; mais, quant à travailler à votre *miao-tse*, jamais. » Les païens exaspérés se laissent aller à toutes sortes d'excès, les catéchumènes sont grossièrement insultés, on les menace de toutes les violences.

Prévenus de ce qui se passe, nous rassurons nos gens de notre mieux, nous leur disons qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il en est de même partout dans les commencements. Sur le désir qu'ils nous en expriment, nous leur promettons d'aller leur faire visite chez eux et de demander à leurs ennemis compte de leur conduite. Nous savions, d'ailleurs, par expérience, que, le plus souvent dans les cas de ce genre, il suffit de se montrer pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre.

Nous connaissions le jour où les païens devaient aller déposer leur accusation contre les chrétiens, nous fixâmes notre visite au lendemain de ce jour, et suivis de plusieurs chrétiens de nos autres villages, nous arrivâmes à l'improviste à Houang-kia-tchouang. A peine la nouvelle de notre venue eut-elle été connue que ce fut une panique générale parmi les fougueux restaurateurs des *poussahs* (idoles). Quand nous nous présentâmes à la porte du principal meneur, après nous être fait précéder de nos cartes, toute la famille vint au devant de nous, nous assurant que son chef était absent depuis longtemps, et que tout ce qu'on nous avait rapporté sur leur compte n'était qu'une indigne calomnie, inventée pour leur nuire : « Qui oserait, disait-on, proférer jamais une parole malsonnante contre votre précieuse religion et contre de grands personnages comme vous ! »

Nous faisons semblant d'être impitoyables et prenant un air menaçant : « Si jamais, disons-nous, on prononce un seul mot contre nous... si jamais on cherche querelle aux

chrétiens de cette localité... sachez que vous en répondrez devant les mandarins... nous avons une liste de vos noms... etc. »

Puis nous nous retirâmes gravement. Extérieurement, c'était bien un peu comique ; mais au fond la chose était sérieuse ; et nous étions bien décidés, si l'on avait usé de violence à notre égard, à porter plainte devant les tribunaux. Il y allait, d'ailleurs, de l'avenir de la mission que trop de faiblesse eût compromis pour longtemps.

L'accusation, portée par les païens devant le sous-préfet de Lan-lin, n'eut pas de suites. Effrayés de se voir en lutte avec nous, nos ennemis retirèrent leur plainte et laissèrent dès lors les chrétiens en paix. Mais, en attendant, le démon avait atteint son but, les conversions étaient arrêtées, et bien que les catéchumènes y aient joui dès lors d'une paix relative, cette station néanmoins n'a pas pris le développement que ses débuts faisaient espérer.

Peu de temps après Pâques, M. Birbes alla faire la visite de Houang-ngy-ho ; il trouva les chrétiens de cette station plus décidés que jamais à bâtir une église ; déjà même ils avaient réuni une partie des matériaux nécessaires. Le Père encouragea leur bonne volonté et promit de les aider et d'intéresser Monseigneur en leur faveur.

Dans ce voyage, M. Birbes devant passer tout près de Ngié-ouan-eul, en profita pour aller voir Long-ta-chan-jen, dont il a été longuement parlé plus haut (1). Il fut parfaitement reçu et traité, mais ce fut tout. L'espoir de voir cet homme de bien embrasser notre sainte religion n'est pas encore prochain. Mais si cette visite n'obtint pas le résultat désiré, M. Birbes eut à son retour quelques consolations qui le dédommagèrent.

En traversant une bourgade nommée Nga-ky-my, de pauvre et chétive apparence, perdue au milieu des montagnes, non loin de Pié-té, le Père s'était arrêté un instant pour se reposer. Un homme qui le considérait avec atten-

1. Page 100.

tion, le pria de descendre chez lui pour prendre le thé. Notre confrère, heureux d'avoir cette occasion de prêcher la doctrine, accéda volontiers à sa prière et le suivit dans sa maison.

A peine était-il assis que son hôte lui tint ce langage : « Depuis longtemps, nous vous voyons passer ici chaque année ; on dit que vous allez en tel et tel endroit..... Qu'est-ce donc que cette doctrine que vous enseignez? Les uns disent que c'est bon ; les autres prétendent que c'est mauvais... Nous ne savons que penser. »

M. Birbes lui expliqua en quelques mots ce qu'est notre sainte religion, quel est son but... ce que doivent pratiquer ceux qui l'embrassent. Pendant l'entretien, les villageois s'étaient attroupés autour d'eux et la conversation bientôt devint générale : « Puisque vous tenez à vous instruire, leur dit mon confrère, je vous enverrai des livres de doctrine avec un catéchiste pour vous donner les explications nécessaires. »

Ces braves montagnards le remercièrent avec effusion et le Père les quitta plein d'espérance. Peu après le catéchiste Yang-tchouen leur fut envoyé et leur porta des livres de doctrine. Sa prédication produisit des fruits de salut. Il recueillit dans le village bon nombre d'adorations. C'est aujourd'hui une station et un pied-à-terre pour le missionnaire qui va tous les ans faire la visite de Houang-ngy-ho et des environs.

Vers la même époque, nous fondions également quelques espérances sur la ville de Suen-ouy-tchéou, à sept lieues de Tsao-kia-yn. Un bachelier nommé Houang, originaire de cette ville, étant venu passer ses examens littéraires à Kiu-tsin, entendit parler de notre sainte religion et vint nous trouver pour avoir des renseignements clairs et précis sur notre doctrine. La vérité le toucha, et la grâce aidant, il fit son adoration et se mit à l'étude. Au bout de deux ou trois mois, il put être baptisé, après quoi il rentra chez lui avec la ferme intention de prêcher la foi dans le pays et de travailler à la conversion de ses amis et de ses proches. Depuis lors, nous avons eu souvent de ses nouvelles, mais il ne nous

a pas encore été possible d'aller nous-mêmes à Suen-ouy-tchéou.

Au commencement de juillet (1875), je dus faire un second voyage à la résidence épiscopale et y demeurer plusieurs mois. Quelques jours avant mon départ, un catéchumène de Pin-ngy-shien, ville de troisième ordre, à deux jours de Tsao-kia-yn, vint nous prier d'aller chez lui recueillir la moisson qu'il avait préparée.

Bien qu'il ne sût que quelques caractères et qu'il fût peu instruit sur la doctrine, il avait prêché dans le voisinage, répétant à qui voulait l'entendre que la religion du *Maître du ciel* est ce qu'il y a de meilleur au monde. Dieu bénit son zèle, il se produisit bientôt un petit mouvement vers le christianisme au dedans et au dehors de la ville.

Il fut convenu que M. Birbes irait seul accompagné de quelques chrétiens, afin de passer plus inaperçu dans cette ville encore toute païenne, et où nous n'étions pas connus. A peine arrivé à Pin-ngy, le missionnaire comprit que le souffle de la grâce avait passé par là. En quelques jours il eut, en effet, la consolation d'enregistrer un certain nombre de nouveaux catéchumènes. La population se montrait sympathique et la foule accourait de plus en plus nombreuse pour écouter la prédication.

Mais tout à coup il se produisit un revirement dans l'esprit du peuple. Les lettrés avaient poussé le cri d'alarme; impuissants à empêcher les gens de s'instruire et d'embrasser le christianisme, ils allèrent trouver le mandarin et le sommèrent de sévir promptement contre la *secte* des *Thien-tchou-kiao* (chrétiens) qui menace d'infester la ville et les environs.

Le mandarin, soit par faiblesse, soit par haine et dans l'intérêt de l'Empire qu'il croit compromis, se hâte d'obtempérer à leurs réclamations ; dix néophytes sont chargés de fers et jetés dans un cachot ; en même temps, un édit est affiché aux portes de la ville pour défendre au peuple de s'affilier à la *secte perverse* et d'avoir aucune relation avec l'étranger qui la prêche.

M. Birbes se présente au prétoire, le mandarin refuse de le voir. En vain mon confrère s'efforce-t-il d'obtenir la mise en liberté des prisonniers, on lui déclare qu'ils ne seront relâchés qu'après son départ. De guerre las et voyant qu'il lui était impossible de se faire rendre justice, M. Birbes quitte la ville, décidé à poursuivre l'affaire devant le préfet de Kiu-tsin.

L'accusation fut bien accueillie et on promit de punir le mandarin coupable. Forts de cette promesse, MM. Birbes et Chareyre retournent à Pin-ngy en toute hâte. Déjà les chrétiens emprisonnés avaient recouvré leur liberté, mais l'édit demeurait affiché aux portes de la ville. Les Pères à leur arrivée se dirigent immédiatement vers le *ya-men* et demandent une audience du mandarin. Celui-ci, pour une raison ou pour une autre, n'osa ou ne voulut pas les recevoir. Mes confrères eurent beau faire des instances, le *grand homme* refusa absolument de paraître. C'est qu'évidemment il était très embarrassé pour expliquer sa conduite. Il finit cependant par montrer de la complaisance, il envoya deux chefs de satellites préparer une hôtellerie dans laquelle il fit prier les missionnaires de vouloir bien se rendre. Il avait peur de les voir s'établir dans son prétoire.

A partir de ce moment, les chrétiens qui avaient repris confiance purent circuler librement sans que personne les inquiétât. Mais le mouvement vers notre sainte religion fut suspendu.

C'était tout ce qu'avaient voulu le mandarin et les lettrés de Pin-ngy. Qui sait même si les autorités de Kiu-tsin n'étaient pas les fauteurs réels de cette persécution ? La supposition est loin d'être gratuite ; car, en Chine, la hiérarchie est constituée de telle manière qu'un inférieur n'oserait jamais promulguer un édit de quelque importance sans avoir préalablement consulté son supérieur immédiat. Celui-ci ne refuse jamais cette autorisation, mais il a bien soin de se réserver le droit de désavouer son subordonné et de le punir même, si les choses tournent mal. Toutefois cela n'arrive presque jamais quand il s'agit de la religion chrétienne, bien qu'il y

ait violation formelle des traités. Mais, je le répète, ces traités, les mandarins les respectent tant qu'ils ne les gênent pas; mais sont-ils en opposition avec leurs idées et en contradiction avec leurs actes, ils les mettent bien vite de côté et ne s'en occupent pas plus que s'ils n'existaient pas.

Après quelque temps de séjour à P'in-ngy, les missionnaires rentrèrent en leurs résidences ordinaires. Mais à peine étaient-ils partis que les lettrés recommencèrent une nouvelle campagne contre les chrétiens: pamphlets, placards, menaces, reparurent de plus belle ; on alla jusqu'à publier que les Européens devaient être exterminés en masse dans toute la Chine, conformément à un décret de l'empereur et aussi d'après la volonté toute-puissante du gouverneur Tsen-fou-thay.

Les mandarins virent tout, surent tout, et gardèrent le silence. Toutefois les chrétiens ne se laissèrent pas intimider et tinrent bon devant l'orage. Mais beaucoup de ceux qui avaient eu quelque velléité d'embrasser la foi, n'osèrent mettre leur dessein à exécution, et depuis ce moment jusqu'à ce jour, nous n'avons eu aucun nouveau catéchumène dans cette ville.

Chapitre dix-neuvième.

SOMMAIRE : Conversion des Lo-los de Pe-chy-ngay; ils sont persécutés par un mandarin militaire.— Translation des restes de Tchang-kouang-tsay, mis à mort en haine de la foi. — M. Oster à Pé-chy-ngay.

LA fin de l'année 1875 et le commencement de 1876 furent troublés par de fausses rumeurs, des bruits sinistres qui se répandirent dans toute la province. On allait, disait-on, tuer tous les Européens et faire main basse sur les chrétiens. Tous devaient avoir le sort de M. Margary.

La partie ouest de la mission eut particulièrement à souffrir; à Ta-ly on saisit une famille de néophytes, on les roua de coups pour les forcer à livrer les objets déposés chez eux par les Européens.

A la capitale, on nous regardait comme perdus. De tous côtés on débitait des fables vraiment incroyables sur la prochaine arrivée des Anglais, sur leur massacre certain, etc... Mais, dès qu'on apprit que la commission anglaise, chargée de faire une enquête sur l'assassinat de M. Margary, était proche, ces rumeurs tombèrent comme par enchantement; Tsen-ta-jen, qui les avait encouragées au début, craignant de se compromettre, donna des ordres sévères pour les arrêter.

Dans le district de Kiu-tsin, malgré la proximité de la capitale, on fut généralement plus tranquille. Cependant un certain Ouang-kouang-eul, de Long-tan-ho (bourg situé à trente *ly* de Tsao-kia-yn), voulut faire parler de lui. Nous avions dans cette localité une vingtaine de familles chrétiennes, ce fut contre elles qu'il déchargea sa mauvaise humeur. Il voulait tout simplement leur extorquer des sapèques, sous prétexte de bâtir un *miao-tsé*. M. Birbes, prévenu aussitôt, se rendit à Long-tan-ho pour voir au juste ce qu'il en était. Mais Ouang-kouan-eul le prit sur un ton d'arrogance qui ne laissa aucun doute sur ses dispositions. Non seulement, il ne dissimula pas ses intentions malveillantes, mais il dit bien haut qu'il avait reçu de Tsen-ta-jen l'ordre d'exterminer les chrétiens, et que s'il n'avait pas encore mis la main à l'œuvre, il ne tarderait pas à commencer.

M. Birbes s'en revint à San-pé-hou faire part à ses confrères du résultat de son entrevue avec Ouang ; il fut décidé qu'on porterait plainte à Kiu-tsin et à la capitale. Après avoir fait bien des démarches, on obtint des mandarins la prise en considération de nos griefs. Un mandat d'arrêt fut lancé contre Ouang-kouan-eul qui, se voyant pris, commença à nier ce qu'il avait dit publiquement et avec tant de jactance lorsqu'il n'y avait rien à craindre. Mais cela ne l'empêcha pas d'être conduit en ville sous bonne escorte et d'être obligé de

passer quelques nuits à réfléchir dans les prisons du prétoire.

En voyant son père emmené par les satellites, la fille de Ouang ne put s'empêcher de lancer toutes sortes de malédictions contre les chrétiens et les *barbares d'Occident*. Il était difficile aux néophytes de demander raison à une femme de ses emportements. Nos chrétiennes se chargèrent de la chose et agirent si bien que la noble fille du seigneur de Long-tan-ho fit ses excuses, et demanda pardon des injures qu'elle s'était permises vis-à-vis de notre sainte religion.

Depuis, tout est rentré dans le calme, personne dans cette localité ne souffle mot contre la doctrine du Maître du ciel, et Ouang-kouan-eul se tient sur la plus grande réserve.

Cependant, le terrain de Pé-chy-ngay avait été vendu à notre insu et en secret à un petit mandarin de la plaine, nommé Shia. Les *Lolos* en furent désolés et nous dûmes leur adresser quelques consolations. C'est alors qu'ils résolurent de professer définitivement le christianisme. Presque tout le village se déclara chrétien. M. Fenouil qui, depuis mon départ pour Long-ky, était venu se fixer à Tsao-kia-yn et avait pris en mains l'administration du district de Kiu-tsin, alla en personne présider à l'adoration de ces braves gens ; elle se fit avec toute la solennité possible. Depuis longtemps déjà ils avaient songé à embrasser notre sainte religion, mais ils avaient toujours différé sans savoir pourquoi. Aussi, dès que l'un d'eux eut fait le premier pas, tous, ou à peu près tous, le suivirent et adorèrent en masse.

Shia-kouan-eul, le nouvel acquéreur de Pé-chy-ngay, n'était point de nos amis ; il avait toujours cherché l'occasion de nous nuire et plusieurs fois nous avions eu à nous plaindre du *grand homme* (car, ayant un bouton rouge à son bonnet, il a droit à ce titre). Il détestait quelques-uns de nos nouveaux catéchumènes, celui surtout qui le premier s'était déclaré chrétien et qui, d'ailleurs, avait fait tout son possible pour que le terrain nous fût vendu.

Un jour donc que le *grand* Shia était de mauvaise humeur, il ordonne de saisir ce pauvre *Lolo* et prend plaisir à le faire

rouer de coups sous ses yeux, après quoi il lui adresse une allocution pathétique pour l'inviter à venir se plaindre à nous et à réclamer notre intervention. Nous ne pouvions rien faire pour obtenir justice. Mais, dans la crainte de voir nos chrétiens en butte à de nouvelles vexations, nous fîmes notre possible pour demeurer en bons termes avec Shia-ta-jen et nous tâchâmes de ménager sa susceptibilité.

Mgr Ponsot avait dû recourir à Péking pour régler différentes affaires depuis longtemps pendantes. Grâce aux bons offices de M. de Rochechouart, alors chargé d'affaires de France en Chine, on nous avait promis de s'occuper de nous. Les négociations ayant été continuées avec les autorités, nous obtînmes satisfaction sur plusieurs points.

Une des affaires que nous avions eu surtout à cœur de terminer, c'était celle du meurtre de Tchang-kouang-tsay. Les auteurs du crime étaient demeurés impunis : et le sous-préfet de Lan-lin avait, on s'en souvient, refusé d'accueillir la plainte de la mère du défunt. Enfin la famille Tchang put obtenir quelque satisfaction. Les meurtriers furent obligés d'entrer en composition avec elle. Ils lui offrirent une certaine somme d'argent (un millier de francs environ) et quelques biens communaux. Il était difficile de réclamer davantage. Quant à exiger la révision du procès, impossible d'y songer. Jamais les autorités de la province n'eussent consenti à se donner le dessous ou à s'avouer coupables de connivence dans le meurtre de Tchang-kouang.

Cette affaire terminée, on fit la translation du corps du martyr. La cérémonie eut lieu le lundi de la Pentecôte, 5 mai 1876. Une foule de chrétiens y assistaient. Revêtus du surplis, M. le provicaire et MM. Birbes et Chareyre récitaient les prières du rituel, tandis que les néophytes chantaient en chœur les prières pour les défunts.

Le cortège parcourut ainsi une distance de 5 à 6 *ly* et traversa l'ancienne ville de Lan-tchen. Toute la population était accourue pour être témoin de ce spectacle, elle avait une attitude respectueuse et gardait un profond silence. A San-

Obsèques d'un martyr.

LIBRARY AND
INFORMATION SERVICES

pé-hou, les ossements du martyr furent déposés près de l'oratoire, dans un bâtiment séparé où ils doivent demeurer jusqu'à ce qu'on leur ait préparé une sépulture convenable.

Puisse ce catéchumène, baptisé dans son sang et martyr pour JÉSUS-CHRIST, féconder de ses mérites l'Église de Kiu-tsin et plaider la cause de ses frères devant le trône de l'Éternel !

La mission des *Lolos*, je l'ai dit plus haut, donnait de grandes espérances; le moment sembla venu de placer un missionnaire au milieu d'eux afin de les instruire et de les fortifier. Le choix de Mgr de Philomélie se porta sur M. Oster, qui était arrivé au Yun-nan seulement depuis quelques mois. Ce cher confrère partit aussitôt pour Kiu-tsin et, après quelques semaines de séjour à Tsao-kia-yn auprès de M. le provicaire, il prit possession du poste qui lui avait été assigné.

Nos braves *Lolos* étaient désormais au comble de la joie ; ils avaient un missionnaire au milieu d'eux. Aussi fêtèrent-ils de leur mieux son arrivée. Les trois autres missionnaires du district assistèrent à l'installation du nouveau venu et rehaussèrent l'éclat de cette petite fête de famille.

Le bruit de la présence du Père au *Saut de la robe blanche* (Pé-chy-ngay) se répandit bientôt dans toute la tribu des *Lolos*. Chacun voulait le voir ; on l'invitait de toutes parts, tous désiraient sa visite. Lorsque M. Oster se fut mis suffisamment au courant des usages et de la langue de ses chères ouailles, il se disposa à répondre à leurs prières et à faire un tour dans la montagne.

Son excursion fut une véritable course triomphale. Partout où il apparaissait, Chinois et *Lolos* demandaient en masse à se faire chrétiens. En moins de cinq à six jours, on eut à compter plus de 500 adorations. La grâce de Dieu avait préparé et fécondé le terrain, notre confrère n'avait plus qu'à récolter. Il revint le cœur rempli de joie annoncer aux autres Pères le résultat de son voyage.

Malheureusement les moyens de tirer tout le parti

désirable de ces bonnes dispositions faisaient défaut. Nous n'avions ni catéchistes, ni maîtres d'école en nombre suffisant, pour instruire les nouveaux catéchumènes. Tout ce qu'on put faire, ce fut de les visiter le plus souvent possible et de leur enseigner quelque chose de la doctrine et les principales prières. Malheureusement ces instructions passagères étaient bien vite oubliées.

Nul doute que, si nous avions pu trouver des maîtres nombreux et suffisamment instruits, le mouvement eût été plus accentué et plus fructueux encore. Aujourd'hui, cependant, deux ou trois catéchistes parcourent continuellement la contrée, passant d'un village à un autre pour instruire les catéchumènes, baptiser les enfants et les adultes en danger de mort, et détruire en même temps les derniers restes de superstition. Mais on comprend qu'avec si peu de ressources, le progrès soit lent, et il faudra des années pour que ces peuplades deviennent chrétiennes.

Nous avions également, au même moment, bon nombre de nouveaux catéchumènes dans d'autres localités, et il nous fallait aussi pourvoir à leur instruction. Sans parler des frais que nous occasionnait ce mouvement, nous avions peine à faire face au plus pressé, à trouver des catéchistes, à établir des lieux de réunions, des oratoires, où tout le monde pût aisément s'assembler pour prier.

Quand je parle de stations et d'oratoires, qu'on n'aille pas se figurer des établissements confortables avec maison d'habitation et église. Ce n'est la plupart du temps qu'une misérable chaumière dont l'intérieur est divisé en deux parties. L'une sert de chambre au Père et à son servant ; l'autre est affectée à tous les services imaginables.

C'est dans cette seconde pièce qui est la plus grande, que le matin on célèbre le saint Sacrifice de la messe. C'est là qu'on se réunit pour prier en commun les dimanches et les fêtes. On y fait aussi la cuisine ; on y prend ses repas. C'est là enfin qu'après la prière du soir, chacun étend sa couverture et passe la nuit.

Comme on le voit, en temps de visite, nos habitations ne sont rien moins que splendides ; néanmoins c'est pour l'ordinaire, incomparablement mieux que le logement qu'on trouve chez les chrétiens. Ceux-ci, à la campagne et même à la ville, s'ils sont pauvres, n'ont, en dehors de l'appartement réservé aux femmes, qu'une seule pièce pour tous les autres membres de la famille et pour leurs hôtes. Là, le Père n'a plus sa chambre séparée où il puisse lire, écrire, réciter son bréviaire et trouver un peu de solitude. Il est chez les autres, avec tous les embarras d'un ménage, tout le train d'une ferme ou d'une maison de commerce. C'est à peine s'il peut se recueillir un peu et vaquer en paix à la prière, au milieu du tapage et dans un va et vient continuel. Aussi, rien n'égale le contentement du missionnaire qui, après un ou deux mois d'une pareille existence, revient à sa résidence où il retrouve pour quelque temps la solitude, la tranquillité et la paix.

Chapitre vingtième.

SOMMAIRE : Persécution dans les environs de Pin-ngy. — Édit en faveur de la religion. — Excursion chez les *Lolos*. — Shia-Kouan-eul et les habitants de Tang-kia-ten.

J'AI raconté plus haut la persécution suscitée à Pin-ngy-shien par les lettrés, et j'ai dit comment le démon avait réussi à y arrêter le mouvement vers le christianisme. Restait la campagne, où nous comptions, en divers endroits, un certain nombre de catéchumènes qu'on avait laissés jusque-là fort tranquilles.

Pendant quelque temps, les païens des environs attendirent l'effet de la persécution de Pin-ngy. Voyant que ses auteurs n'étaient pas inquiétés, ils s'enhardirent et voulurent

se donner le plaisir de molester leurs voisins qui avaient embrassé la foi chrétienne.

On répandit d'abord des bruits malveillants contre nous et les chrétiens. Un vol était-il commis... s'agissait-il d'un meurtre ? c'étaient les Européens qui en étaient les auteurs... On racontait qu'ils allaient exciter une révolte dans tout l'Empire. Le danger était imminent... on avait mis leur tête à prix. En un mot, mille rumeurs plus invraisemblables, plus ridicules les unes que les autres, circulèrent dans le pays pendant plusieurs mois.

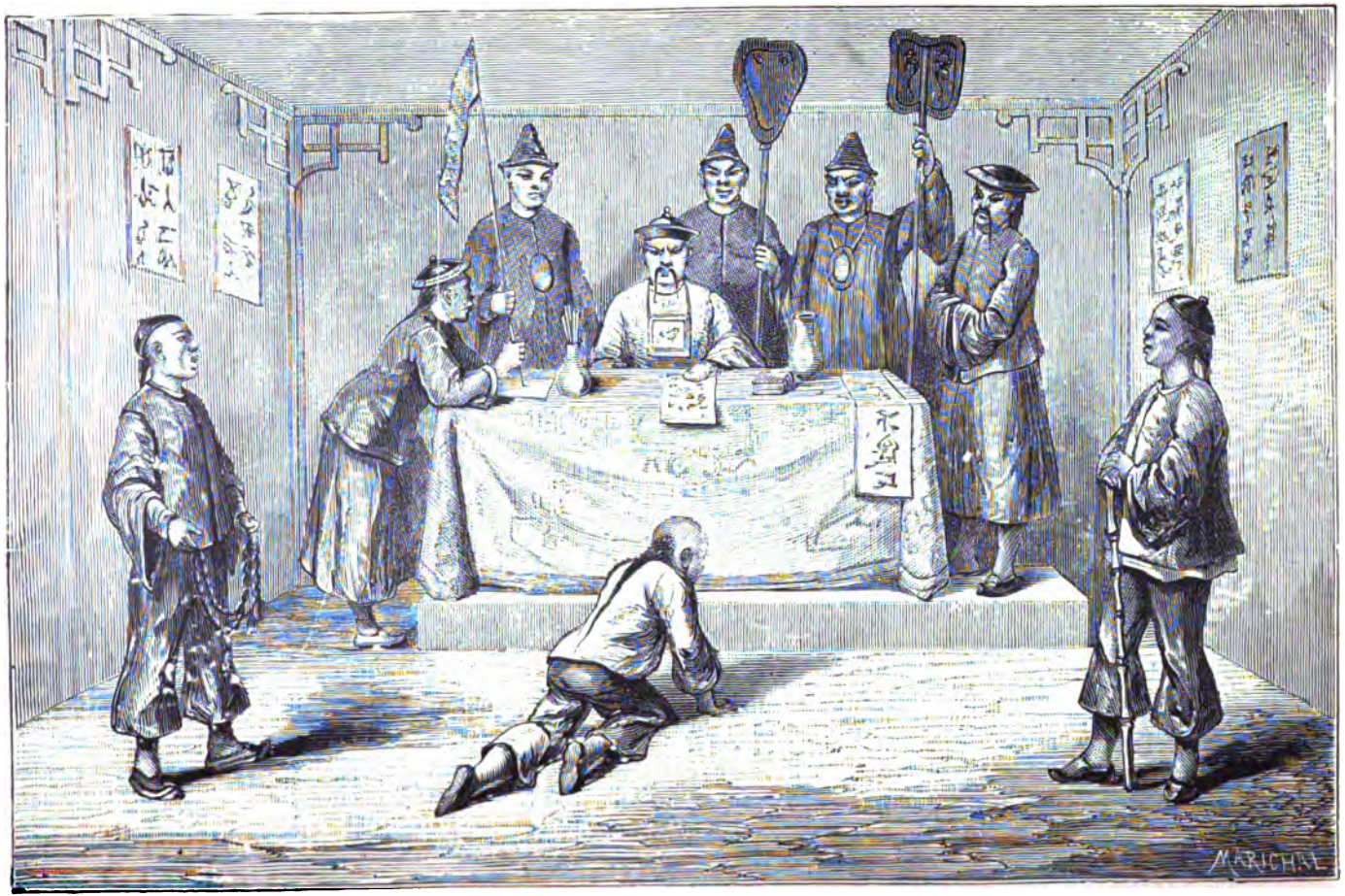
Nous n'en fûmes pas troublés, mais nous eûmes peur pour nos catéchumènes.

En effet, des paroles on passa bientôt aux voies de fait. Voici à quelle occasion. Pour mettre, sans doute, la contrée à l'abri de la peste des *barbares d'Occident*, les plus zélés d'entre les païens résolurent, d'un commun accord, d'élever un temple aux idoles. On voulut que les chrétiens contribuassent comme les autres à sa construction, et on usa de menaces pour les y contraindre. Nos pauvres gens terrifiés vinrent alors faire part aux missionnaires de leurs alarmes

On les engagea à demeurer fermes et à ne pas participer à un acte que réprouve la foi. Les catéchumènes promirent de montrer du courage et revinrent plus forts dans leurs foyers. Mais, à leur retour chez eux, ils furent saisis par les païens que le petit mandarin de la localité encourageait, et on leur signifia l'ordre de prendre part aux travaux du *miao-tsé*, sous peine d'exil et de confiscation des biens. Non baptisés encore, et partant peu affermis dans la foi, ces pauvres catéchumènes n'osèrent, hélas ! s'exposer aux rigueurs de la persécution, et se soumirent à ce qu'on exigeait d'eux. Un d'entre eux, cependant, ayant montré plus de courage et s'étant refusé à travailler à la pagode, fut aussitôt appréhendé, roué de coups, de telle sorte qu'on lui arracha une partie de la chevelure.

Peu de jours après, nous apprîmes ce qui venait de se passer. On envoya un homme sur les lieux pour examiner

THE NEW
PUBLIC


MARICHAL

l'affaire et porter plainte devant le tribunal de Pin-ngy. Mais les païens nièrent avoir battu les chrétiens en haine de la religion et pour les forcer à travailler au *miao-tsé*, mais uniquement pour des motifs d'intérêt public, en dehors de la question religieuse.

M. Fenouil se décida en conséquence à agir auprès des autorités de Yun-nan-sen afin d'obtenir d'elles un édit qui rappelât les articles des traités en faveur de la religion chrétienne. Pin-ngy-shien et les environs n'étaient pas d'ailleurs les seuls endroits où nos chrétiens avaient à souffrir. Il nous était venu de divers côtés un grand nombre de plaintes qui nous faisaient un devoir de réclamer cet édit du vice-roi.

Après trois ou quatre mois de démarches réitérées et instantes, les mandarins de Kiu-tsin finirent par nous délivrer cette pièce, qui défendait aux païens de vexer les chrétiens et d'exiger d'eux qu'ils coopérassent à des actes superstitieux. De plus, aucune contribution en argent ou en nature ne pouvait leur être réclamée, soit pour l'édification des pagodes, soit pour l'entretien des bonzes et le culte des idoles.

Cette pièce, quoiqu'elle ne fût pas écrite, absolument parlant, dans le but de soutenir la religion, pouvait cependant nous être d'un grand secours pour la prédication de l'Évangile. Aussi le malin sous-préfet de Lan-lin, successeur du fameux Té-lao-yé, eut-il soin de ne nous en donner que quelques exemplaires. Nous eûmes beau insister, disant qu'il était nécessaire d'afficher cet édit dans toutes les localités les plus populeuses, afin que tout le monde en eût connaissance, il se contenta de nous payer de bonnes paroles et nous ne pûmes rien obtenir.

A vrai dire, cependant, cet édit nous fit du bien, nos chrétiens furent plus tranquilles et nous eûmes moins à souffrir que par le passé.

Si parfois les mandarins se voyaient dans l'obligation de faire droit à nos demandes, ils n'étaient pas pour cela animés de meilleurs sentiments à notre égard. Tchang-kouang-

tchao et le fils du martyr, qui, on s'en souvient, avaient été emprisonnés pendant près de trois ans, eurent beau réclamer justice, on refusa de les entendre. Ce fut en vain qu'ils portèrent trois ou quatre accusations devant les tribunaux de Kiu-tsin et de la capitale ; toutes demeurèrent sans effet. M. Fenouil ayant pris leur cause en mains, eut recours aux premières autorités de la province ; mais ses démarches furent également infructueuses. On répondait toujours que l'affaire de Tchang-kouang-tsay avait été réglée et qu'il n'y avait plus à y revenir. C'était déplacer la question et nous payer d'une fin de non-recevoir.

Au mois de janvier 1877, M. Le Guilcher, supérieur de la partie ouest de la mission, passa à Kiu-tsin à son retour de Long-ky et y demeura quelque temps. Il visita les différentes stations du district et reçut partout des chrétiens le meilleur accueil. Deux mois plus tard, j'arrivai moi-même à Tsao-kia-yn où je restai plusieurs semaines, avant de me rendre à Yun-nan-fou qui m'avait été assigné pour résidence. Je profitai de mon séjour dans mon ancien district pour faire avec mes confrères une petite visite aux braves *Lolos* du *Saut de la roche blanche.*

Ce fut une véritable fête de famille, tout le village vint à notre rencontre. On tua le porc traditionnel et la chèvre grasse, et tout le monde participa au festin.

Rien de plus patriarcal et de plus primitif que ces repas pris en commun. En voyant nos chers *Lolos*, assis sur l'herbe et piquant tour à tour avec leurs bâtonnets au même plat, les morceaux de viande qui y nageaient dans une mer de bouillon, nous avions comme une réminiscence des temps antiques. Nous nous imaginions voir ces pasteurs de peuples, assis comme nous au milieu de leurs guerriers et présidant à ces festins dont parle Homère, où l'abondance des plats l'emportait de beaucoup sur la délicatesse des mets. Nos braves commensaux ne se sentaient pas de joie ; de mémoire d'homme, peut-être, on n'avait vu pareil festin à Pé-chy-ngay.

Cependant les auteurs bien connus des vols commis à l'oratoire de Tsao-kia-yn jouissaient d'une impunité scandaleuse. Malgré les ordres venus de Péking, nos mandarins faisaient la sourde oreille. Heureusement, nous étions munis d'une pièce officielle, revêtue du sceau impérial et de celui de la légation de France, que, par prévoyance, M. de Rochechouart nous avait fait délivrer, afin que les autorités locales ne pussent nier avoir reçu des instructions et se dispenser de les suivre. Dans cet écrit, il était enjoint aux mandarins de faire immédiatement une enquête sur toutes les affaires en litige et de les terminer le plus tôt possible.

Les notables de Tsao-Kia-yn, à qui nous avions donné lecture de cet écrit officiel, se figurèrent que c'était un simple épouvantail, et qu'après les avoir laissés tranquilles pendant trois ans, on ne songerait plus à les poursuivre, personne n'ajouta foi à nos avertissements, plusieurs même en rirent de bon cœur.

Cependant il était de l'intérêt de la mission que cette affaire fût terminée et qu'on nous rendît justice ; laisser les coupables impunis, c'était les encourager à recommencer et en inviter d'autres à les imiter. Munis de notre écrit impérial, nous portâmes donc plainte de nouveau, au commencement du mois de mai. Aussitôt les notables de Tsao-kia-yn qui n'avaient pas voulu livrer les coupables furent arrêtés, et sept d'entre eux furent écroués dans la prison de la sous-préfecture. C'en fut assez pour jeter l'alarme dans le village. Tous ceux qui avaient quelque motif de craindre prirent la fuite dans la montagne, ou vinrent nous supplier d'arrêter l'affaire, promettant de nous donner satisfaction.

Nous y consentîmes et les prisonniers furent élargis pour entrer en accommodement avec nous. Mais à peine se virent-ils en liberté qu'ils se figurèrent que tout était terminé et ne nous offrirent plus qu'une réparation dérisoire. Les satellites ne l'entendirent pas ainsi et les pressèrent vivement et à plusieurs reprises. Il leur fallut verser une somme assez ronde au *Ya-men* et finalement nous faire les réparations exigées

et reconnaître qu'ils avaient eu tort. C'était se tirer à bon marché d'une situation qui pouvait avoir pour eux de graves conséquences.

Mais à peine une affaire était-elle terminée qu'une autre s'élevait. On me permettra d'en rapporter encore une qui arriva juste au moment où nous réglions celle des vols de Tsao-kia-yn ; cela donnera une idée plus complète des mœurs de cette Chine encore si peu connue et des vexations auxquelles les chrétiens y sont en butte.

De temps immémorial, le bourg de Tang-kia-ten possédait un terrain communal assez vaste, au pied de la montagne du Tong-chan. Ce terrain servait de cimetière et chacun y avait la sépulture de sa famille. Or, un jour, le mandarin Shia, dont il a déjà été parlé, trouvant la position superbe, jugea à propos d'y ensevelir son vieux père, mort depuis trois ans et qu'il gardait dans sa maison, suivant l'usage du pays. Il va donc trouver les notables d'un village voisin, nommé Ouang-kia-ssé, et leur fait part de son projet.

—« Si vous voulez, leur dit-il, m'obtenir ce terrain, je vous donne 30 *taèls* (environ 240 fr. de notre monnaie). Comme il est contigu au vôtre, rien ne vous est plus facile que de vous arranger avec Tang-kia-ten. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous savez que je m'appelle Shia, allez de l'avant, je réponds de tout. »

Les habitants de Ouang-kia-ssé, se voyant soutenus par un *grand homme*, payèrent d'audace et vendirent le terrain qui ne leur appartenait pas. Aussitôt grande rumeur à Tang-kia-ten et dans les environs. Shia-Kouan-eul ne fit qu'en rire, et au jour fixé par le devin, il se rendit sur le terrain en question, avec un nombreux cortège, au bruit des pétards, et y enterra son mort. Les femmes de Tang-kia-ten s'étaient réunies et avaient voulu s'opposer au passage du cortège en se couchant sur la route qu'il devait suivre. Mais Shia-ta-jen n'était pas homme à reculer pour cela. Aussi, craignant un conflit entre ses néophytes et les gens de Shia, M. Chareyre avait-il défendu aux premiers de se porter à aucun acte de

violence. Le Père fut heureusement écouté, le cortège ne fut pas inquiété et le vieux Shia fut enterré sans difficulté et avec tous les honneurs accoutumés.

Par prudence, les gens de Ouang-kia-ssé effacèrent les noms qui étaient gravés sur les pierres tombales et s'emparèrent des titres écrits qui attestaient les droits de Tang-kia-ten sur le terrain en litige. Les habitants de ce dernier village se plaignirent hautement de ces procédés et demandèrent à leurs voisins raison d'un telle conduite. Ceux-ci parurent d'abord disposés à entrer en arrangements ; mais Shia-ta-jen ne voulut rien entendre.

—« De quoi avez-vous peur ? disait-il aux gens de Ouang-kia-ssé. Ne suis-je pas là ? que sont les gens de Tang-kia-ten pour oser me tenir tête?... C'est sans doute l'Européen Ngay (M. Chareyre) qui les pousse. Eh bien! voyons ce qu'il est capable de faire... qu'ils y viennent à deux, à trois... je ne les crains pas... D'ailleurs, tous ces Européens sont des hommes de prétoire, des vagabonds sans conscience, que je promets bien d'arranger comme il faut, s'ils se trouvent jamais sur ma route. »

Là dessus notre vaillant Shia-ta-jen lance une accusation au nom des habitants de Ouang-kia-ssé contre ceux de Tang-kia-ten.

Nous étions au courant de l'affaire et ne comptions pas avoir à intervenir, la religion n'étant pas en cause, quand l'occasion de nous en mêler se présenta d'elle-même. Sans nous être donné le mot, nous nous trouvâmes, un jour, réunis au nombre de quatre chez M. Chareyre à Tang-kia-ten. Or précisément ce jour-là, les satellites, envoyés par le mandarin pour saisir quelques chrétiens, arrivèrent dans le village. Ils ne s'attendaient pas à nous y trouver. Leur chef vint nous voir et eut un entretien avec M. Fenouil qui lui fit entendre que Tang-kia-ten, loin d'avoir tort dans cette affaire, avait été indignement lésé dans ses droits. Les satellites retournèrent raconter la chose à leur mandarin sans oser emmener les accusés.

Les gens de Ouang-kia-ssé, prévenus de ce qui se passait et de la tournure que prenait l'affaire, voulurent entrer en accommodement et promirent de payer tous les frais occasionnés jusqu'ici, à condition que les choses en resteraient là. Les habitants de Tang-kia-ten ne crurent pas devoir s'en contenter et, comme ils l'avaient prévu, le mandarin ayant été mis au courant de l'état exact des choses, fit emprisonner plusieurs notables de Ouang-kia-ssé.

Cela ne faisait pas le compte de l'illustre Shia ; profondément humilié, il voulut prendre l'affaire en mains et se venger de nos néophytes et de nous. Il lança en conséquence plusieurs accusations contre le village de Tang-kia-ten. Mais ni le tribunal de Lan-lin, ni celui de Tchang-y-tcheou ne voulurent les recevoir, ils se déclarèrent incompétents.

Comment faire ? la position devenait difficile. S'adresser à un tribunal supérieur, c'était inutile, dangereux peut-être, et surtout très coûteux, même pour un *grand homme*. D'un autre côté, lui Shia, le globulé rouge, sera-t-il dans l'obligation de déterrer son vieux père et de le remporter chez lui au vu et au su de tout le monde ? Quelle honte !

Dans cette extrémité, Shia a recours à nous et nous prie de nous entremettre pour arranger la chose et le tirer d'embarras. Mais il était trop tard, le tribunal de Tchang-y était saisi de l'affaire et elle devait suivre son cours.

En effet, quelque temps après, le mandarin de Tchang-y vint en personne faire une enquête sur le terrain en litige. Shia-kouan-eul, à la tête de notabilités du pays, alla le recevoir. On servit au sous-préfet un dîner splendide et, *inter pocula*, on lui glissa à l'oreille qu'il fera bien d'étouffer l'affaire et qu'on saura reconnaître sa bonne volonté. Le mandarin au cœur compatissant fut bientôt attendri ; deux ou trois jours après, les prisonniers sortirent de prison.

Mais les habitants de Tang-kia-ten ne l'entendirent pas ainsi et firent si bien que le terrain leur fut rendu ; le village de Ouang-kia-ssé paya une amende et fit toutes les réparations désirables. Toutefois, par une inconséquence inexplicable, on

n'obligea pas le *grand homme* à porter ailleurs le corps de son vieux père. On a laissé ainsi ouverte une porte à de nouvelles chicanes et à de nouveaux procès, et Shia ne manquera pas d'en profiter à la première occasion.

Chapitre vingt-et-unième.

SOMMAIRE : Troubles dans le pays. — Établissement de la religion chrétienne et conversions à Ma-long-tchéou, Ué-tchéou, San-tcha, Tchang-y-tchéou et autres localités. — Progrès de la foi et espérances pour l'avenir.

COMME il a été dit plus haut, la foi avait fait des progrès assez rapides à Tang-kia-ten et dans les environs. Deux catéchistes surveillaient et dirigeaient le mouvement. Mais l'éducation chrétienne des femmes était forcément bien négligée. C'est à peine si, de temps en temps, une des religieuses de Tsao-kia-yn ou de San-pé-hou, pouvait venir passer une dizaine de jours au milieu de ces néophytes, qui avaient cependant si besoin d'être soutenues, encouragées et instruites.

On résolut en conséquence de s'adresser encore une fois à Mgr de Philomélie qui, malgré la pénurie de maîtresses d'école, dont souffrait également le *bas Yun-nan*, eut la bonté d'envoyer deux vierges pour Tang-kia-ten. Cela portait à six le nombre des religieuses employées dans le district de Kiu-tsin. C'était bien peu pour tenir trois orphelinats et autant d'écoles de jeunes filles.

Nous pûmes cependant, mieux que par le passé, faire face à la situation, détacher même une ou deux maîtresses d'école et les envoyer dans les nouvelles chrétientés que nous fondions, pour préparer les femmes à la réception du baptême.

Mais les rumeurs, les calomnies contre les Européens, con

tinuaient d'avoir cours dans le pays et nuisaient au progrès de la foi. Un événement purement local ne fit qu'accréditer ces bruits. Depuis longtemps, deux familles puissantes de la contrée, nommées Tchang et Ly, étaient en lutte ouverte, et les violences auxquelles elles se portaient l'une contre l'autre, avaient déjà fait plusieurs victimes. Les populations, effrayées par ces rivalités et les crimes qu'elles causaient, en accusaient les Européens ; on racontait que les Anglais avaient pris les armes pour venger la mort de leur compatriote.

Cependant la vérité ne tarda pas à se faire jour. La famille Tchang, qui était plus riche et plus influente que sa rivale, enrôla plusieurs centaines de brigands, elle tomba sur la famille Ly qui, bien que préparée, ne put soutenir le choc et fut presque anéantie. Le chef de la famille vaincue avait échappé au massacre ; mais, désormais hors d'état de tenir la campagne, il dépêcha des courriers avertir les mandarins de la capitale de ce qui venait de se passer. Aussitôt six cents soldats, sous la conduite d'un officier supérieur, sont envoyés à Pan-kiao, le théâtre des hostilités.

Abusant de leur victoire, les troupes de la famille Tchang s'étaient portées aux derniers excès. Tout ce qui appartenait aux Ly avait été enlevé ou détruit, les maisons brûlées, beaucoup de gens avaient péri et ceux qui, de près ou de loin, leur avaient prêté main forte, étaient poursuivis et n'avaient dû leur salut qu'à la fuite.

Enfin les troupes chinoises arrivent ; les Tchang se sentant perdus, aveuglés d'ailleurs par le désir de la vengeance, réunissent tout leur monde et se battent avec acharnement contre les soldats de l'empire. La lutte dura plusieurs jours ; plus de trois cents hommes furent tués de part et d'autre. A la fin, les Tchang, abandonnés par les gens qu'ils avaient soudoyés, succombèrent et tombèrent au pouvoir des mandarins. Plusieurs furent pris les armes à la main ; le mandarin militaire, qui commandait l'expédition, fit couper la tête à tous les prisonniers et ne réserva que le chef de la famille, auteur de toute cette affaire, pour le conduire à la capitale

et lui faire subir les tourments réservés aux fauteurs de rébellion.

On sera peut-être étonné que pareils faits puissent se produire dans un empire où l'on s'est plu à considérer l'autorité comme toute-puissante. Ces révoltes locales ne sont malheureusement pas rares dans nos contrées, et il ne se passe presque pas d'années qu'on n'en ait à enregistrer plusieurs. Tantôt, ce sont des chefs de bandes, véritables brigands sans foi ni loi, qui pillent et détruisent parfois des villages entiers. Sous prétexte de service public, ils prennent à leur solde autant de vagabonds qu'il leur plaît et s'en vont imposer partout leurs volontés. C'est surtout en temps de guerre, alors qu'il est fort dangereux de contrôler leurs actes, que ces petits tyrans se portent à tous les excès contre le pauvre peuple laissé sans défense. Tantôt, ce sont des chefs de village, hommes résolus jusqu'à l'audace, qui prétendent être les maîtres chez eux et ne permettent pas aux mandarins de s'immiscer dans leurs affaires.

C'est ainsi que dans un grand village, au milieu des montagnes, tout près de Pié-té, le maire qui, plus d'une fois, avait eu maille à partir avec la justice, s'était tout simplement insurgé contre l'autorité. Pendant cinq ou six ans, il tint en échec le mandarin de Pin-ngy. Bien souvent on chercha à s'emparer de lui par force ou par surprise, sans pouvoir jamais y réussir. Il avait fortifié son camp et pouvait défier une armée. Non seulement il bravait les autorités, mais il écrasait le peuple d'impôts, le traitait avec la dernière rigueur, et se riait des accusations portées contre lui. Son nom faisait trembler tout le pays. Enfin, un beau jour, il fut assassiné dans sa forteresse et toute sa famille fut exterminée. Les populations avaient trouvé l'occasion de se faire justice elles-mêmes et ne l'avaient pas manquée.

Plusieurs fois, dans mes voyages, j'ai été témoin de ces luttes fratricides et sanglantes. Après la pacification du Kouy-tchéou et du Yun-nan, plusieurs de ces chefs de pillards et d'assassins qui s'étaient plus battus pour leur propre compte

que pour les intérêts de l'Empire, furent arrêtés et mis à mort. D'autres durent chercher le salut dans une fuite précipitée et abandonner tout le butin qu'ils avaient fait.

Aujourd'hui que le militarisme est moins à l'ordre du jour, les faits que je viens de raconter sont devenus un peu plus rares ; mais ils sont encore malheureusement trop fréquents.

Revenons à notre sujet. Pendant le carême de cette année 1877, un individu du nom de Tchang, globulé militaire, se présenta à M. Birbes. Il était de Ma-long-tchéou, et venait, disait-il, pour se faire chrétien. Puis, il ajouta qu'il s'était entendu avec plusieurs lettrés et notables de cette ville afin de s'enquérir de la religion du *Maître du ciel*, et qu'ils étaient tous résolus à l'embrasser, si elle était réellement véritable.

C'était une bonne nouvelle et M. Birbes accueillit de son mieux celui qui en était le porteur. Cet homme, du reste, avait des manières distinguées, et il était instruit. Pendant les deux ou trois jours qu'il passa à San-pé-hou, il lut nos livres de doctrine et de controverse, puis il fit son adoration. A son retour chez lui, il paraissait satisfait et il promit de revenir bientôt.

A Pâques, en effet, il était de retour à San-pé-hou, mais cette fois, les nouvelles n'étaient plus aussi bonnes. Quelques lettrés de Ma-long ne voulaient pas de la religion, et en apprenant que Tchang-Kouang-eul l'avait embrassée et que plusieurs songeaient à l'imiter, ils ne cachèrent pas leur mécontentement et résolurent de le leur faire sentir.

Des placards anonymes furent affichés en divers quartiers de la ville contre notre sainte religion et ceux qui la prêchaient. Tchang ne fut pas épargné ; on lui prodiguait les plus grossières insultes. Mais celui-ci n'était pas homme à se laisser intimider si facilement ; décidé à tenir tête à l'orage, avec le concours de quelques bacheliers et de quelques petits mandarins ses amis, il se procura des échantillons de l'écriture de tous les lettrés de Ma-long, et les confronta avec les placards diffamatoires.

Or, il se trouva que les auteurs de ces écrits étaient deux des plus influents parmi les lettrés de la ville, ceux-là mêmes qui, du temps de Tchen-lao-yé, avaient déjà affiché plusieurs libelles contre les chrétiens. Tchang-Kouang demanda aussitôt à ces deux personnages raison de leurs attaques injurieuses. Ceux-ci nièrent être les auteurs de ces placards et prétendirent qu'on avait imité leur écriture dans l'intention de leur nuire.

Cependant les rumeurs continuaient à circuler, on menaçait de tuer Tchang avec toute sa famille. Celui-ci répond qu'il est prêt et qu'il attend de pied ferme les assaillants. En même temps il prévient le mandarin de la ville et porte plainte contre les auteurs de ces bruits et de ces libelles. Le mandarin lui recommanda la prudence, l'assurant d'ailleurs qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux.

En effet, en apparence du moins, il n'arriva rien de bien fâcheux, car ces *vaillants* agresseurs eurent soin de se tenir hors de la portée de la rude main du Tchang. Mais, parmi ceux qui tout d'abord avaient eu l'intention d'embrasser notre sainte Religion, plusieurs n'osèrent donner suite à leur dessein et cédèrent à la peur. Lorsque M. le Provicaire, invité par Tchang-Kouang, se rendit à Ma-Long, il n'eut à enregistrer que dix-sept adorations dans cette ville, tandis qu'auparavant on assurait que la moitié des habitants étaient disposés à embrasser le christianisme.

Néanmoins, parmi ces adorations, il y en avait une qui donnait des espérances particulières, c'était celle d'un mandarin subalterne nommé Shû, très influent dans son pays, à 30 *ly* de Kiu-tsin. Cette localité, qui se trouve sur la grande route du Yun-nan au Kouy-tchéou, est très populeuse et très animée ; son nom est San-tcha. Tout porte à croire que si ce Shû-Kouan est vraiment de bonne foi, comme il le paraît, et qu'il s'est fait chrétien dans l'unique but de sauver son âme, notre sainte religion comptera bientôt de nombreux adeptes non seulement à San-tcha, mais encore dans les environs.

M. Fenouil était de retour de Ma-Long depuis quelques jours, quand il reçut la visite d'une dizaine d'individus de la ville de Ué-tchéou. Ly-ta-chao-yé, dont il a été parlé plus haut, était à leur tête et ils venaient se faire chrétiens. Au premier abord, M. le Provicaire fut très surpris : était-il vraiment possible que Ly-ta-chao-yé voulût embrasser le christianisme? On pouvait bien en douter. Mais celui-ci paraissait parfaitement décidé, il fit son adoration avec tous ceux qui le suivaient et promit, si besoin était, de mettre son bras et son épée au service de la religion.

Bien que la démarche d'un homme de cette trempe ne nous inspirât pas toute la confiance voulue, nous étions, cependant, très heureux de le voir dans ces dispositions. Son influence pouvait nous être utile ; sans parler de nos anciens catéchumènes qui avaient cédé à la peur et qui désormais auraient peut-être le courage de revenir à Dieu, plusieurs, sans doute, pensions-nous, suivraient son exemple et feraient la même démarche que lui.

On se souvient d'un mandarin dont j'ai longuement parlé, nommé Han-tchen, qui nous avait disputé le terrain de Pé-chy-ngay et que Tsen-ta-jen avait fait décapiter. La haine dont il avait été l'objet et la victime, de son vivant, poursuivit encore sa famille après sa mort. Son fils unique Han-ta-chao-yé fut en butte à la malveillance des anciens ennemis de son père. Accusé plusieurs fois devant les tribunaux de Kiu-tsin et de Yun-nan-sen, il fut obligé de sacrifier des sommes énormes pour satisfaire aux exigences de ses accusateurs et à la cupidité des prétoriens peu disposés à lâcher une si bonne proie.

Han-ta-chao-yé, trompé par les amis de son père, exploité et poursuivi par ses ennemis, tracassé par la justice, ne savait où donner de la tête. A la capitale où il se trouvait à cause de ses procès, il vint trouver le missionnaire qui y résidait et promit de se faire chrétien. Celui-ci le soutint et l'encouragea, tout en lui faisant remarquer la vanité des choses d'ici-bas.

De retour dans ses foyers, Han-ta-chao-yé se mit en relation avec les missionnaires du district de Kiu-tsin et vint lui-même à Tsao-kia-yn faire son adoration avec plusieurs chefs de famille de son village. Dieu lui avait accordé une grâce singulière. La malignité et la fourberie du monde lui avaient ouvert les yeux et montré la véritable voie. Tant il est vrai que la divine Providence se sert bien souvent de l'épreuve pour attirer les âmes à elle, et leur faire part du céleste héritage qu'elles mépriseraient et négligeraient si tout leur souriait sur la terre.

Sur ces entrefaites, un cinquième missionnaire arriva à Kiu-tsin. C'était un jeune prêtre indigène envoyé par Monseigneur pour partager nos travaux. Il venait bien à propos, car jamais peut-être depuis l'établissement du christianisme dans ce district, le mouvement vers notre sainte religion n'avait été aussi accentué et aussi étendu. De toutes parts on accourait se ranger sous la bannière du *Seigneur du ciel.*

Du côté de San-pé-hou, Ma-long-tchéou et San-tcha venaient de s'ouvrir et se présentaient sous des auspices favorables. Tsao-kia-yn voyait les habitants d'Ué-tchéou et des environs ébranlés et disposés à se faire chrétiens. A Pé-chy-ngay, la mission des *Lolos* grandissait chaque jour.

Mais c'est surtout Tang-kia-ten qui, dans ce moment,nous donne le plus de consolations et d'espérances. Tchang-y-tchéou, de son côté, a enfin ouvert ses portes à l'Évangile. Il y a quelques mois, deux ou trois notables de cette ville se présentent un jour chez le Père qui réside à Tang-kia, et lui demandent à suivre notre *précieuse doctrine.* Leur prière fut, comme bien on le pense, accueillie favorablement. Après avoir été, dans une première conférence, instruits des principales vérités de la morale chrétienne, ils se montrèrent satisfaits.

Dès le lendemain ils adorèrent et s'en retournèrent à Tchang-y en promettant de faire tout leur possible pour amener leurs concitoyens à la connaissance et à la pratique de la religion. Depuis, en effet, le mouvement s'accentue dans

les environs. Nombre de gens viennent s'informer de la doctrine. Ce n'est plus seulement le menu peuple qui s'adresse à nous ; des globulés militaires, des lettrés, arrivent à leur tour.

Nous comptons déjà au nombre de nos catéchumènes une quinzaine de ces personnages.

Or si, comme on peut le conjecturer avec quelque assurance, le peuple suit le mouvement et imite les notables, nul doute que la station de Tang-kia-ten ne devienne une des plus importantes du district de Kiu-tsin,et qu'une abondante moisson ne s'y prépare pour un prochain avenir.

Prions le divin Rédempteur de répandre sur nous ses miséricordes les plus abondantes, de nous accorder la grâce de ne pas faillir à la tâche qui nous incombe et de ne pas laisser périr par notre faute un si grand nombre d'âmes, qui nous demandent le pain de la divine parole et le bienfait du salut éternel. Daigne le Seigneur multiplier le nombre des ouvriers chargés de recueillir cette riche moisson et donner à ces peuples qu'il a rachetés au prix de son sang, des apôtres selon son cœur ! *Messis quidem multa, operarii autem pauci, rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam !*

Epilogue.

Messis quidem multa, operarii autem pauci.
De morte persecutorum.

MON récit est fini. Il ne me reste plus qu'à jeter un coup d'œil sommaire sur les événements racontés dans ce journal et qui embrassent une période de seize années, à partir de l'établissement de la foi dans le district de Kiu-tsin.

Dans le courant de l'année 1865, un homme du pays de Kiu-tsin revenait d'un long voyage dans des provinces éloignées, et regagnait le pays de sa naissance. Dans le cours de ses longues pérégrinations il n'avait pu réussir à rencon-

trer la fortune, mais Dieu lui avait fait une grâce incomparablement plus précieuse, il avait trouvé la route du ciel.

Cet homme, désormais chrétien, aurait voulu faire part à ses compatriotes du trésor qu'il avait acquis, mais il n'avait aucune aptitude pour la prédication. Il se contenta de prier, et Dieu entendit sa voix. A quelque temps de là, un lettré se convertissait à la capitale ; peu après avoir reçu l'eau sainte du baptême, il s'en revint, lui aussi, dans ses foyers. Un lien sacré unit désormais ces deux nouveaux disciples de JÉSUS-CHRIST. Ardents comme les apôtres au sortir du cénacle, ils n'aspiraient qu'à répandre la bonne nouvelle de l'Évangile et se mirent à prêcher.

La grâce a préparé des cœurs dociles, et la parole des prédicateurs improvisés porte des fruits merveilleux. Sur ces entrefaites, un missionnaire arrive et la foi prend de nouveaux accroissements. Mais l'homme mauvais veille et va semant l'ivraie à travers le bon grain. La persécution éclate, le sang coule, mais ce sang une fois de plus deviendra une semence de chrétiens.

Bientôt, en effet, un missionnaire ne suffit plus, un second ouvrier vient joindre ses efforts aux siens. Le mouvement continue et s'étend. Dix fois, vingt fois des rumeurs menaçantes se répandent contre les adorateurs du vrai Dieu. On va mettre à mort tous les chrétiens. La vérité ne cesse pas pour cela sa marche progressive et éclaire de nouveaux horizons.

Ce n'est plus seulement la plaine qui reçoit la lumière de l'Évangile, la montagne participe aussi à la grâce divine. De toutes parts on vient à nous... un petit oratoire ne suffit plus comme autrefois, quatre ou cinq chapelles s'élèvent à peu de distance les unes des autres.

Puis le cercle s'agrandit encore, cinq missionnaires travaillent dans cette partie du champ du père de famille. Ils suffisent à peine à la tâche ; les aborigènes réclament aussi leur part du bienfait de la rédemption; l'Évangile leur est prêché et ils embrassent avec joie notre sainte religion. Ici c'est un village presque tout entier qui se déclare chrétien là 40 chefs

de famille adorent en même temps ; plus loin 200 familles renoncent à l'idolâtrie dans le cours d'une semaine.

Tous demandent à s'instruire. Mais, pour répondre convenablement à leurs désirs et suffire à leurs besoins, il faudrait huit à dix missionnaires et une vingtaine de catéchistes. Où trouver un pareil personnel ?

La chrétienté dans le district de Kiu-tsin compte aujourd'hui environ 5,000 personnes. Toutes ne sont pas encore baptisées malheureusement, mais un bon nombre cependant ont déjà reçu cette grâce et beaucoup d'autres y sont préparées chaque jour.

Tel est le résultat obtenu dans le cours de ces douze années, et cela malgré l'opposition constante des mandarins et des lettrés, malgré la persécution et les obstacles de toutes sortes, ainsi qu'on l'a vu dans la suite de ce récit.

Aujourd'hui le même mouvement continue, aussi consolant qu'aux plus beaux jours. Espérons que la miséricorde divine ne s'arrêtera pas là et qu'elle produira encore des merveilles de grâces dans cette contrée, d'ailleurs si bien disposée à suivre l'impulsion de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie.*

Quelques-uns de mes lecteurs seront peut-être contents de savoir ce que sont devenus les hommes avec lesquels nous nous sommes trouvés en lutte pendant ces quelques années et qui ont mis le plus d'entraves au progrès de l'Évangile dans cette partie du Yun-nan.

En effet, on s'en souvient, à peine le christianisme eut-il fait son apparition dans le district de Kiu-tsin qu'il y rencontra de nombreux ennemis, surtout parmi les mandarins.

Celui qui tout d'abord nous fit sentir les effets de sa haine, fut Tang-kouan, sous-préfet de Lan-lin. Prévenu des manœuvres de plusieurs notables contre les chrétiens, non seulement il ne les arrêta pas, mais il leur prodigua sous main des encouragements. Après la mort de Tchang-kouang-tsay, il prit les meurtriers sous sa protection. Puis il n'écouta les plaintes de la mère du martyr que pour rendre un jugement aussi inique que ridicule. Et, comme une victime ne lui suffisait

Mandarin civil du Yun-nan, d'après une peinture chinoise.

pas, il eut encore la cruauté de condamner sans raison à trente mois de prison deux des proches parents du confesseur de la foi.

Immédiatement après tous ces exploits, il reçut de l'avancement et s'applaudit d'avoir humilié le nom du Christ. Mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Peu de temps après il fut cassé de son grade.

Vers le même temps, deux ou trois assassins de Tchang-kouang-tsay moururent successivement et d'une façon tragique. Chacun y vit une punition du ciel.

A Tang-kouan succéda Té-lao-yé. C'était un homme de grand avenir et, bien que jeune encore, il avait déjà reçu tous les grades académiques. Tout lui faisait donc espérer une brillante carrière. Mais, continuateur des idées et de la politique de Tang, il s'opposa, comme son prédécesseur, de toutes ses forces, au développement du christianisme. Avions-nous à recourir à sa justice, il refusait de nous entendre, et souvent on le vit s'emporter contre la religion et contre les chrétiens et se répandre en injures contre nous. Le châtiment ne tarda pas. Un jour, dans un accès d'humeur, il offensa un mandarin supérieur et s'attira son animadversion. C'était plus qu'il ne fallait pour causer sa perte. Peu après, il perdit sa charge et fut envoyé au Pé-tché-ly son pays natal. Son avenir était brisé, il était rentré dans le commun des mortels.

En même temps que Té-lao-yé, arrivait à Kiu-tsin un mandarin nommé Kia. Il avait le titre de préfet et venait également de Péking. Ses débuts furent favorables à la religion. Deux ou trois fois, il montra de la bienveillance envers nos chrétiens et publia même un édit en leur faveur. Peu après il eut de l'avancement. Mais sa nouvelle charge le mettait en relation directe avec Tsen-fou-thay, il ne pouvait que perdre au contact.

Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, d'un changement complet dans sa conduite. Il fallait plaire au maître tout-puissant qui régnait au Yun-nan. Kia-tong-tao fit donc volte face. A Kiu-tsin il convoque les lettrés et leur fait entendre que désormais il ne faut plus de nouveaux chrétiens. A

Malong, il fait appeler le chef des bacheliers, et lui enjoint de veiller à ce que, dans son district, personne n'embrasse la religion des Européens, qu'autrement il sera responsable. Enfin Kia fit dès lors du zèle et s'efforça par tous les moyens possibles de gagner les bonnes grâces de son illustre maître.

Tout alla bien tant que Tsen-fou-thay fut puissant. Mais quand celui-ci, compromis dans l'affaire Margary fut obligé de regagner ses foyers, la fortune de Kia-tong-tao commença à chanceler. Cependant, il se rendit à Yun-nan-fou pour faire sa cour au nouveau vice-roi. Mais on ne sait par quelle maladresse inconcevable chez un homme de son rang, il manqua au cérémonial usité dans les visites. Le vice-roi en colère le fit mettre à la porte de son palais. Le pauvre Kia, voyant sa carrière brisée, en conçut un chagrin qui ne tarda pas à causer sa mort. Il regagnait tristement ses pénates quand il rendit le dernier soupir dans sa chaise à porteurs, non loin de Pin-ngy-shien. Il n'avait pas même eu le temps de sortir du Yun-nan.

Le sous-préfet de cette dernière ville (Pin-ngy-shien) s'était aussi donné le plaisir de persécuter les chrétiens. Il avait même, par un édit spécial, interdit l'exercice de la religion dans le pays de sa juridiction. C'était un brillant début pour un *syien-kouan* (sous-préfet) ; évidemment il devait avoir de l'avancement. Ce fut le contraire qui arriva. Un jour, il eut le tort de ne pas plaire à son supérieur. Il essuya d'abord de sanglants reproches et dut payer 600 *taëls* (4,800 fr.) d'amende. Il accepta cette première humiliation, mais sans réussir à désarmer son chef. Celui-ci ne tarda pas à le dégrader et à le renvoyer dans sa famille soigner ses vieux parents.

Ainsi, on le voit, pas plus maintenant qu'autrefois, pas plus en Chine qu'ailleurs la persécution ne porte bonheur à ceux qui en deviennent les fauteurs. La justice de Dieu est de tous les temps et de tous les lieux pour la confusion des impies et le triomphe de la vérité !

Table des Matières.

pages

NOTICE BIOGRAPHIQUE I

AVANT-PROPOS 1

INTRODUCTION I. — Le Yun-nan, ses limites, son histoire. — Révolutions dont il a été le théâtre. — Influence dont y jouissent les mandarins militaires 5

II. Division du Yun-nan en deux zones. — Le *bas Yun-nan.* — Caractère de sa population. — Les Man-tsé, leur histoire, leurs mœurs; leurs incursions. — Le *haut Yun-nan*, ses produits, ses productions; les tribus aborigènes 9

III. Mission du Yun-nan, ses commencements. Mgr Ponsot : état actuel de la mission. — Obstacle au progrès de l'Evangile : hostilité des mandarins et des lettrés. — Autre obstacle au progrès de l'Évangile : l'opium... 18

CHAPITRE I. — Le district de Kiu-tsin. Tsao-yn-koué; sa conversion ; son retour dans son pays 31

CHAPITRE II. — Le Père André Liou à Tsao-kia-yn. — Prédications et conversions dans ce village. — M. Fenouil à Yun-nan-sen. — Haine des musulmans contre le missionnaire ; destruction de sa résidence. — Son départ de la capitale et son arrivée à Tsao-kia-yn 37

CHAPITRE III. — M. Fenouil à Tsao-kia-yn. — Progrès de la religion. — Accusation portée par les païens. — Chrétienté naissante de San-pé-hou. — Hostilités des païens de ce village. — Tchang-kouang-tchao et Tchang-kouang-tsay... 42

CHAPITRE IV. — Supplice et martyre de Tchang-kouang-tsay. — Jugement inique du sous-préfet de Lan-lin-shien 47

CHAPITRE V. — Mort du Père André Liou. — Tracasseries auxquelles M. Fenouil est en butte à Tsao-kia-yn... 55

CHAPITRE VI. — Mort subite de deux mandarins militaires persécuteurs de la religion. — La persécution à Ué-tchéou. — Conversion de Yang-Tchéouen 61

CHAPITRE VII. — Révolte des musulmans et guerre civile au Yun-nan. — M. Fenouil échappe, comme par miracle à ses ennemis. 70

CHAPITRE VIII. — Mon arrivée à Kiu-tsin. Voyage à la capitale, description de cette ville. — Œuvre de la Sainte-Enfance, difficulté 78

CHAPITRE IX. — Le village de Cha-ho. — La famille Fong. — Exactions d'un maire; sa haine contre les Fong et contre les chrétiens 85

CHAPITRE X. — Visite à Pié-té et à Houang-ngy-hô. — La secte du Nénuphar. — Marché de Houang-ngy-hô. — Mon séjour à Houang-ngy-hô. — Visite à un chef lolo. 91

CHAPITRE XI. — Visite à Lo-my-so. — La pancarte chrétienne. — Une nuit à Ouen-tchang. — Les brigands. — Retour à Tsao-kia-yn. 104

CHAPITRE. XII. — Arrivée de M. Birbes à Kiu-tsin. — Voyage à la capitale du Kouy-tchéou. — Rencontre d'un persécuteur de la religion. — Mort providentielle d'un autre ennemi du christianisme. — Une nouvelle station à Tang-kia-ten 112

CHAPITRE XIII. — Le grand mandarin Tsen, gouverneur par interim du Yun-nan. — Profanation de l'oratoire de Thou-ky-tchong. — Le sous-préfet de Lan-lin. Les vierges à San-pé-hou.... 120

CHAPITRE XIV. — Excursion à Mao-mao-chy et à Ué-tchéou. — Ko-kouan-eul et Ly-chao-yé petits mandarins militaires. — Fabriques de faïence et de poterie à Mao-mao-chy 128

CHAPITRE XV. — Tentative d'établissement à Kiu-tsin. — Voyage à la résidence épiscopale, rencontre de plusieurs missionnaires. — Excursion au collège de la mission. — Les *Man-tsé*, panique 134

CHAPITRE XVI. — Retour à Tsao-kia-yn. — L'aubergiste de Ky-ly-pou. — Suicide d'un catéchumène. — Vol à l'oratoire de Tsao-kia-yn. 139

CHAPITRE XVII. — Négociations pour l'achat d'un terrain chez les Lolos. — Han-tchen, ses exactions, sa ruine et sa mort. — M. Margary au Yun-nan... 146

CHAPITRE XVIII. — Tracasseries suscitées aux néophytes du village de Houang-kia-tchouang. — Conversions en plusieurs localités. — Persécutions à Pin-ngy-shien 155

CHAPITRE XIX. — Conversion des Lolos de Pé-chy-ngay, ils sont persécutés par un mandarin militaire. Translation des restes de Tchang-kouang-tsay, mis à mort en haine de la foi. — M. Oster à Pé-chy-ngay... 161

CHAPITRE XX. — Persécution dans les environs de Pin-ngy. — Édit en faveur de la religion. — Excursion chez les Lolos. — Shia-*Kouan-eul* et les habitants de Tang-kia-ten 167

CHAPITRE XXI. — Troubles dans le pays. — Établissement de la religion chrétienne et conversions à Ma'long-tchéou, Ué-tchéou, San-tcha, Tchang-y-tchéou, et autres localités. — Progrès de la foi et espérances pour l'avenir... 175

ÉPILOGUE. — *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* — *De morte persecutorum*... 182

FIN.

Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.